

Traité des maladies aiguës des enfants. Avec ... une dissertation sur ... la maladie vénérienne / traduit du latin ... sur la seconde éd. imprimée à Londres en 1705, par M. Devaux.

Contributors

Harris, Walter, 1647-1732

Devaux, Jean, 1649-1729

Publication/Creation

Paris : J. Clouzier, 1738.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/ps2uz4xg>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

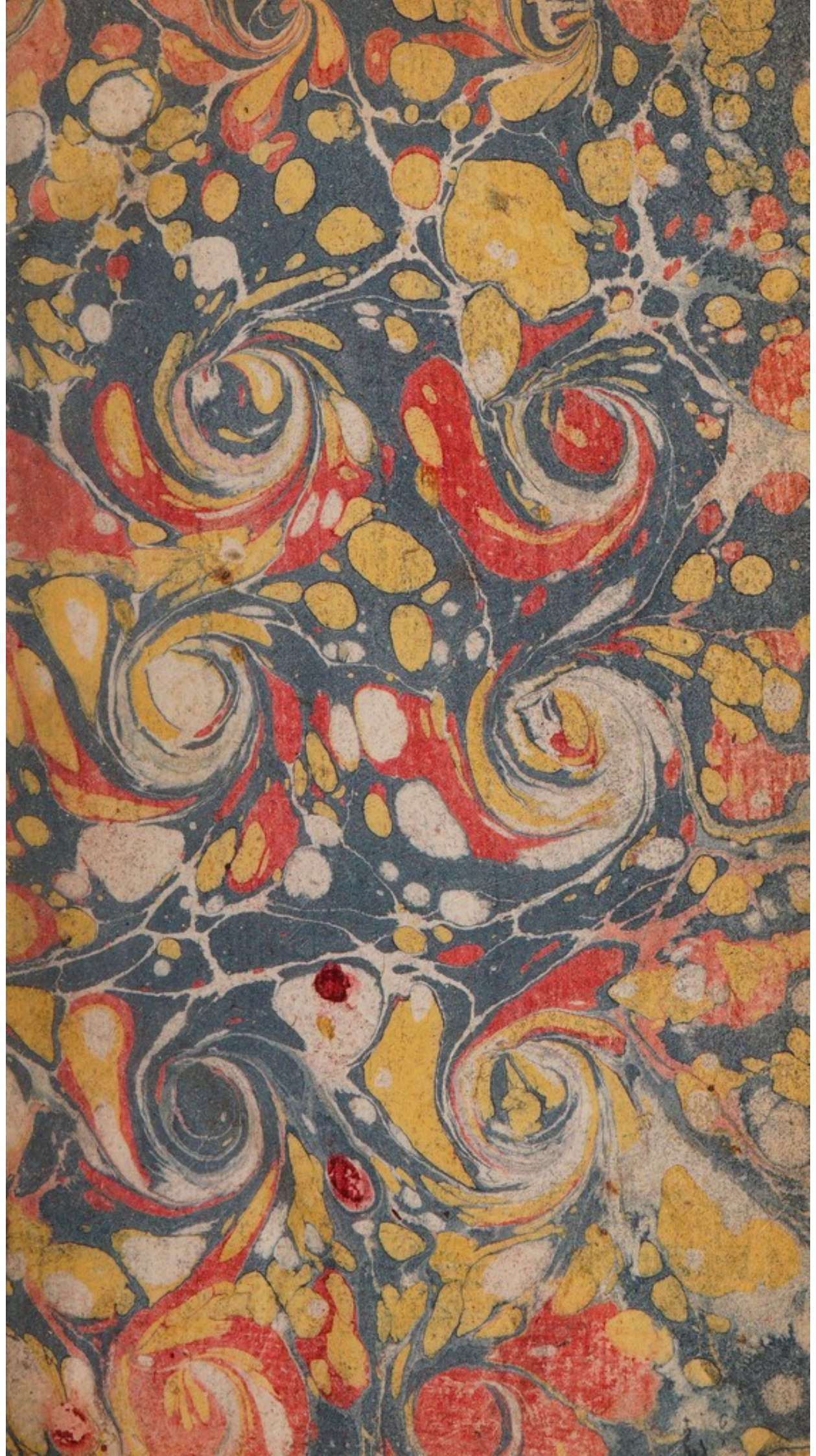
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



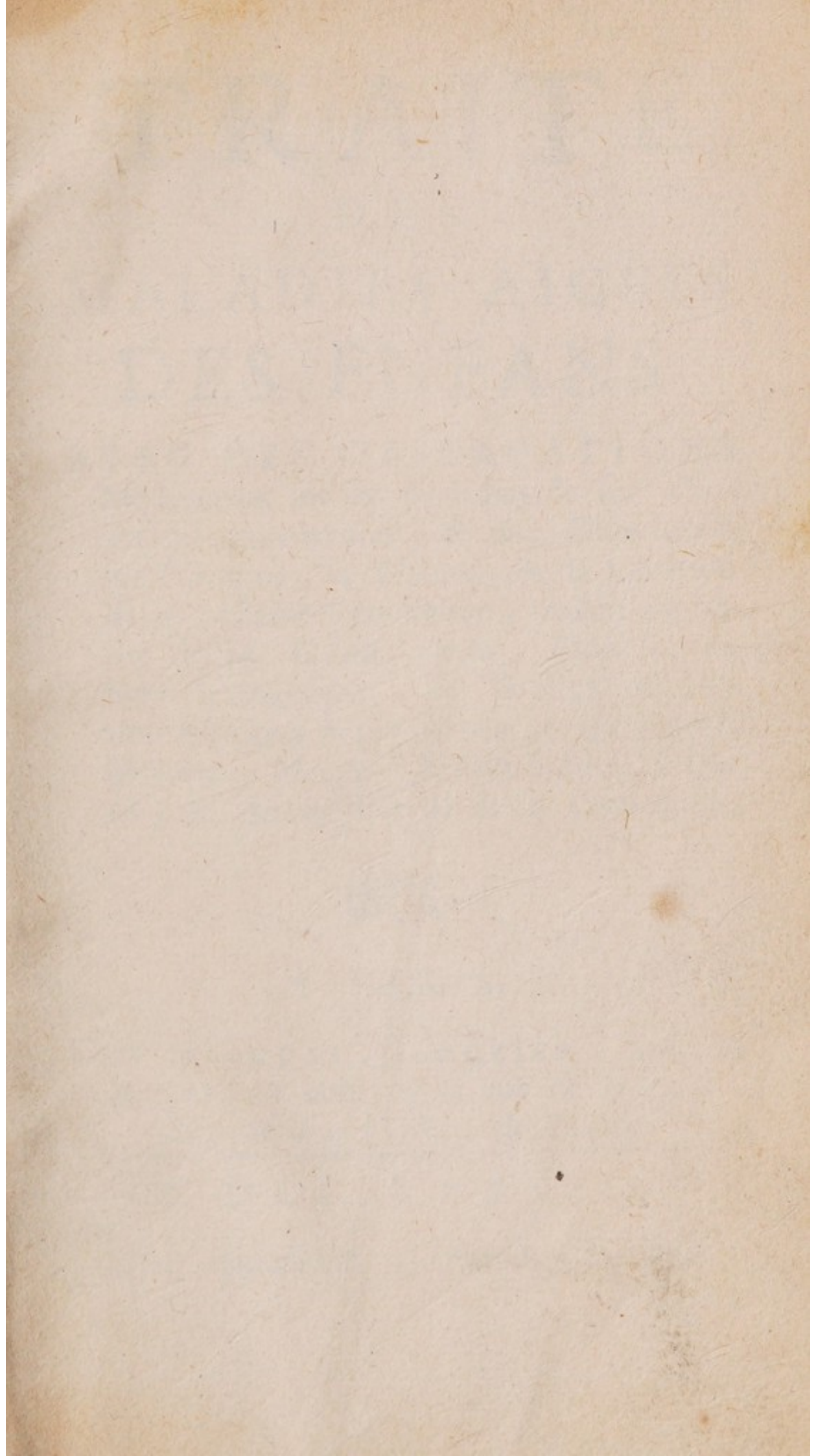


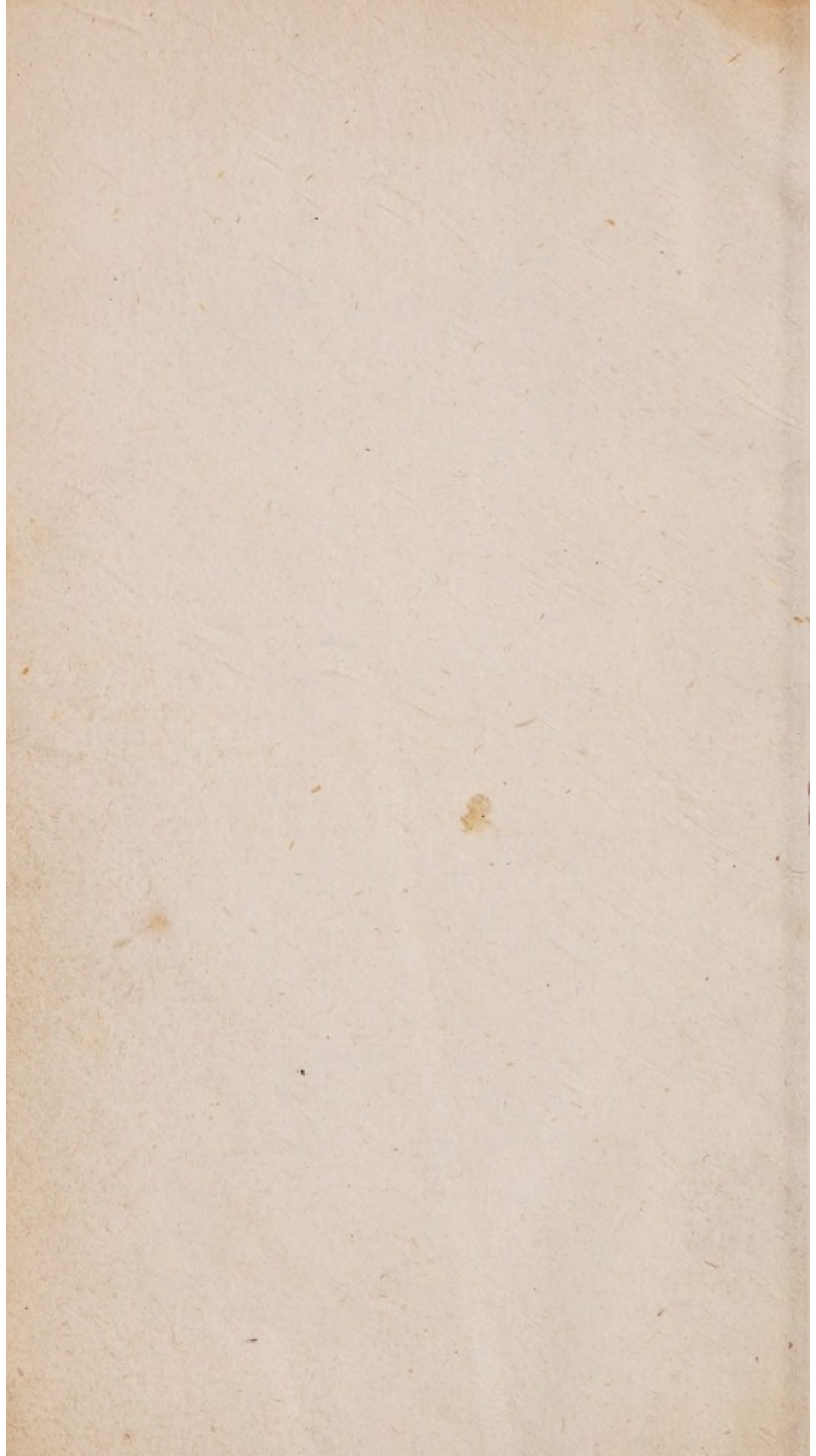


27,687 — A
1

J XXXVIII

7/12





42550

TRAITÉ

DES

MALADIES AIGUES

DES ENFANS

AVEC DES OBSERVATIONS

Médecinales sur les Maladies & sur d'autres très importantes, & une Dissertation sur l'Origine, la Nature, & la Curation de la Maladie Vénérienne, traduit du Latin de M. Gautier-Harris, Médecin du Roy d'Angleterre, sur la seconde Edition imprimée à Londres en 1705. par M. Devaux, Maître Chirurgien-Juré à Paris, & Ancien Prevôt de la Compagnie.



A PARIS,

Chez JACQUES CLOUZIER, rue S. Jacques, au coin de la rue de la Parcheminerie, à l'Ecu de France.

M. D C C. X X X V I I I.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TRAITÉ

DES

MALADIES VÉGÉTALES

DES ÉPINES

AVEC DES OBSERVATIONS

sur les effets de ces plantes

par M. J. B. de Lamoignon

Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris

à Paris chez la Citoyenne

de la rue de la Harpe

à la boutique de la Citoyenne

de la rue de la Harpe

à la boutique de la Citoyenne



1782

A PARIS

chez la Citoyenne de la rue de la Harpe

à la boutique de la Citoyenne

de la rue de la Harpe

à la boutique de la Citoyenne

de la rue de la Harpe

à la boutique de la Citoyenne



P R E F A C E.

SI quelques personnes sçavantes ont fait à la première édition de ce Traité, un accueil peut-être un peu trop favorable; & si cette estime a donné lieu à quelques autres éditions qui en ont été faites dans les pays étrangers: si quelques Médecins d'un grand mérite, tant de nos Provinces, que des lieux les plus éloignez, m'ont adressé à son occasion des lettres fort obligeantes, par lesquelles ils approuvent le dessein que j'ai toujours eu de me rendre utile au Public j'attribuë tout cela à la bonté ordinaire des habiles gens qui ont assez d'humanité pour fermer

P R E F A C E.

les yeux sur les défauts de ceux qu'ils se sont déterminez à honorer de leur bienveillance.

Car quand il nous arriveroit d'ailleurs de composer un ouvrage bien écrit, appuyé sur de justes raisonnemens, & approchant même de la perfection, nous ne devons pas nous en enorgueillir, & nous en faire beaucoup à croire, puisque le plus haut degré de science & de sagesse où les hommes puissent atteindre, est de se montrer un peu plus senez & moins ignorans que le commun du peuple; & je suis persuadé que celui qui se croit sincèrement participer plus qu'aucun autre, à l'ignorance de tant de choses à laquelle nous assujettit la condition humaine, doit tenir le premier rang parmi les sçavans.

Ainsi, que les autres se flatent de bien concevoir pourquoi le globe terrestre est naturellement, & constamment stable dans un certain

P R E F A C E.

lieu de l'univers ? pourquoi sa prodigieuse pesanteur ne le fait jamais décliner vers un autre endroit de cet air fluide qui l'environne de toutes parts ; & comment il se peut faire que la légère compression de l'atmosphère soutienne un poids si énorme dans son juste équilibre.

Que d'autres encore par la pénétration de leur esprit , puissent décrire des terres inconnues & situées dans les plus profonds abîmes , ou l'état des corps célestes qui sont tellement couverts de nuages , qu'ils échappent à tous les telescopes ; que d'autres comprennent aisément ce qui produit ces furieux tourbillons de vents , d'où ils viennent , & où ils passent si promptement , enfin lorsqu'ils sont le plus violemment agitez , ce qui peut subitement en réprimer la violence.

Que d'autres portent par tout ailleurs leurs recherches , & fas-

P R E F A C E.

sent ainsi admirer la force de leur imagination , je me tiendrai toujours dans une modeste situation qui me paroît la plus stable.

Que si la Philosophie la plus épurée donne quelque chose pour incontestable , & si un axiome passe pour certain , parce que tout le monde en tombe d'accord , c'est certainement que la tranquillité de l'esprit , que la vertu & l'innocence , quoi qu'ordinairement méprisées , & que la dernière sur tout passe pour puerilité ; ces trois avantages néanmoins sont autant au-dessus des agrémens les plus flatteurs des choses défendues , que la lumière la plus brillante est au-dessus des ténèbres , & que la santé du corps la plus ferme est préférable à un état d'infirmité le plus triste & le plus accablant.

Au reste , si quelques personnes d'esprit , & bien versées dans la Médecine prétendent qu'il n'y a dans ce petit ouvrage rien de

P R E F A C E.

bon, rien d'estimable, ni qui mérite d'être envié, j'y consens volontiers, parce que je comprends qu'il est plus facile de composer de gros livres pleins de mots fleuris, de raisonnemens fort varieés, de citations nombreuses, qui en rendent la lecture agréable, que de se renfermer dans les bornes d'un opuscule que l'on travaille avec soin, & que l'on tâche surtout de rendre utile & profitable au public.

Or si mes recherches sont trop peu considerables pour procurer aux petits enfans les avantages que j'ai en vûë en travaillant en leur faveur, du moins mes intentions sont bonnes, ce qui est toujours une consolation, quand on travailleroit inutilement pour la fin qu'on se propose, puisque l'on est au moins sûr que n'ayant pû par tous ses soins & toute son application, tirer des bras de la mort ces innocens, ils sont par là délivrez

P R E F A C E :

pour toujours des miseres & des pieges auxquels leurs parens sont fans cesse exposez dans tout le cours de la vie, & qu'ils sont mis aussi-tôt dans cette celeste & permanente demeure, infiniment plus désirable que les stations passageres d'une vie dont chaque jour avance le terme qui ne peut être fort éloigné.

Je ne doute pas même, selon que j'en crois pouvoir juger, que notre souverain Seigneur à la volonté duquel tout doit être soumis dans le Ciel & sur la terre, n'ayant point été offensé par ces pauvres innocens, ne place dans le Ciel par son infinie misericorde envers le genre humain, cette innombrable multitude de petites créatures qui meurent avant le tems, pour empêcher que ces petits enfans venant à l'âge de puberté, ne s'associent dans quelque mauvaise compagnie, & ne se corrompent dans la contagieuse société des méchans.

P R E F A C E.

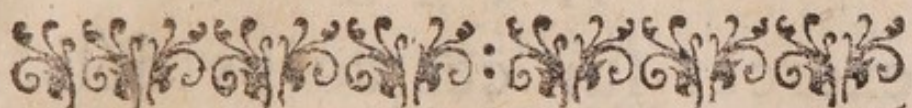
Il est du moins certain qu'un nombre presque infini de ces ames innocentes vont incessamment de ce bas monde peupler le Ciel , s'il est vrai sur le calcul de la liste que l'on fait à Londres de ceux qui meurent toutes les semaines , que le tiers & plus du genre humain est délivré de cette vie mortelle avant la septième année , & que la plûpart des adultes qui meurent plus tard , loin d'avoir conservé leur innocence , ne se sont peut-être pas dispensés de commettre des crimes qui doivent leur faire apprehender qu'après avoir mené ici bas une vie fort agitée , ils n'essuient malheureusement une gêne sans bornes dans l'éternité.

Mais pour ne pas pousser plus loin cette digression , ce qui me reste à dire en finissant ce préliminaire, c'est que dans ce petit traité, ainsi que dans les observations qui sont à sa suite , j'ai eu soin de taire le nom des malades , considérant

P R E F A C E.

que cela ne peut contribuer en rien à faire valoir les faits que je rapporte, ne les rendant ni plus clairs, ni plus touchans; outre qu'il m'a paru plus convenable pour des personnes de distinction des deux sexes, que leurs enfans parussent plutôt aux yeux du public sous le dehors gracieux d'une bonne santé, qu'accablez sous le poids de quelque facheuse maladie.





A V I S

DU TRADUCTEUR.

L'Usage étant de mettre les enfans en nourrice aussi-tôt après leur naissance dans des villages plus ou moins éloignez des grandes villes, où ils peuvent bientôt après être attaquez de diverses maladies par une infinité de causes différentes ; il m'a parut que ces petits innocens tombant alors entre les mains de gens peu instruits dans la Théorie & dans la pratique Médecinale , plus difficile encore à

A V I S

exercer sur ces corps délicats que sur des adultes ; il m'a , dis-je , paru qu'il seroit avantageux que les Chirurgiens des lieux , auxquels on s'adresse pour les traiter, eussent un bon guide pour les conduire en quelque façon dans des cures si importantes.

C'est à quoi j'ai crû pouvoir contribuer en mettant entre leurs mains en langue vulgaire , le Traité des Maladies aiguës des Enfans , composé par M. Harris , Médecin du Roy d'Angleterre, dans lequel , s'ils veulent bien le lire avec attention , ils trouveront des no-

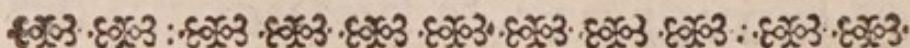
D U T R A D U C T E U R .
tions justes de leurs maladies,
& la méthode de cet auteur
séné, leur fournira des se-
cours prompts & faciles pour
les terminer heureusement,
& sauver par-là beaucoup de
ces petits sujets, qui meurent
prématurément, & qui au-
roient pû augmenter le nom-
bre des Citoyens, & se ren-
dre utiles à l'Etat.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le *Traité des Maladies aiguës des Enfans*, par M. Gauthier Harris, traduit en François par un Chirurgien de Paris, & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris ce Samedi 22. Janvier 1729.

A N D R Y.



PRIVILEGE GENERAL.

L OUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevoist de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra, S A L U T. Notre bien amé J E A N - B A P T I S T E O S M O N T Fils, Libraire à Paris, Nous aiant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main plusieurs Traitez qui ont pour titres: *Traité de la vertu des Médicamens* par le Sieur Herman Boerhaave, traduit en François par le Sieur de Vaux Chirurgien de Paris; *Traité de la Nature des causes des Symptomes, & de la curation de l'accident le plus ordinaire du mal venerien* par Guillaume Cockburn, traduit de l'Anglois; *Traité du sieur Gauthier Harris concernant les maladies aiguës des enfans, & sur l'origine la nature & la curation de la maladie venerienne*, traduit de l'Anglois; *Traité des maladies qui arrivent aux parties genitales des deux sexes* par le sieur Jacques Vercellont, traduit de l'Anglois; *Emmenologie ou Traité de l'evacuation ordinaire aux femmes* par le Sieur Freind, traduit de l'Anglois; qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au public s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux

caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre scel des Présentes : A C E S C A U S E S, voulant traiter favorablement ledit Exposéant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Traitez ci dessus spécifiés en un ou plusieurs volumes conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notre dit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Traitez ci-dessus exposés en tout ni en partie; ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction en langue Latine ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposéant, ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposéant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Traitez sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Traitez, seront remis dans le même état où les Approbations y auroient été données, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur CHAUVÉLIN, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de

France le sieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres , soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , charte Normande , & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le treizième jour du mois de Mai l'an de grace mil sept cent vingt-neuf. Et de notre Regne le quatorzième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N. 378. Fol. 321. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris , le premier Juin mil sept cens vingt-neuf.

P. A. LE MERCIER , Syndic.

Je soussigné cede à M. Jacques Clouzier la moitié au présent Privilege, pour en jouir suivant l'accord fait entre-nous. A Paris ce 20. Septembre 1729. J. B. L. OSMONT.

Registré la Cession ei-dessus sur le Registre VII. de la Communauté des Libraires Imprimeurs de Paris, page 378. conformément au Reglement , & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le vingt Septembre mil sept cens vingt-neuf.

P. A. LE MERCIER , Syndic.



TRAITÉ¹
DES
MALADIES
AIGUES
DES ENFANS.

LIVRE PREMIER.



Il y a quelques années que durant l'Été m'entretenant par hazard avec le très-savant & le très-expert Medecin M. Sydenham, des succès réitérez que j'avois eus dans le traitement des maladies des enfans les plus dangereuses, cet excellent homme réfléchit sérieusement sur la méthode que je pouvois avoir ordinairement suivie dans une pratique que l'on avoit jusqu'alors ar-

Ce qui a déterminé l'Auteur à composer ce Traité.

France le sieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres , soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , charte Normande , & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le treizième jour du mois de Mai l'an de grace mil sept cent vingt-neuf. Et de notre Regne le quatorzième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N. 378. Fol. 321. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris , le premier Juin mil sept cens vingt-neuf.

P. A. LE MERCIER, Syndic.

Je soussigné cede à M. Jacques Clouzier la moitié au présent Privilege, pour en jouir suivant l'accord fait entre-nous. A Paris ce 20. Septembre 1729. J. B. L. OSMONT.

Réglé la Cession ei-dessus sur le Registre VII. de la Communauté des Libraires Imprimeurs de Paris, page 378. conformément au Reglement , & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le vingt Septembre mil sept cens vingt-neuf.

P. A. LE MERCIER, Syndic.



TRAITÉ
DES
MALADIES
AIGUES
DES ENFANS.

LIVRE PREMIER.



Il y a quelques années que durant l'Été m'entretenant par hazard avec le très-savant & le très-expert Medecin M. Sydenham, des succès réitérez que j'avois eus dans le traitement des maladies des enfans les plus dangereuses, cet excellent homme réfléchit sérieusement sur la méthode que je pouvois avoir ordinairement suivie dans une pratique que l'on avoit jusqu'alors ar-

Ce qui a déterminé l'Auteur à composer ce Traité.

2 DES MALADIES AIGUES

demment désiré de se former, mais dont les Médecins du plus grand mérite n'avoient point encore eu, pour ne rien dire de plus, une pleine & entière connoissance.

Ce fut pour lors que je lui proposai très-volontiers, & sans délai, celle qui m'avoit fait plus de plaisir. Enfin cet habile Médecin l'ayant examinée, & mis lui-même en pratique, non-seulement il ne la desaprova pas, mais il disoit même hautement sur ses propres expériences qu'il ne doutoit pas qu'elle ne fut d'un très-bon usage, & il m'exhorta fortement par ces lettres d'en faire part au Public. C'est donc sur l'approbation d'un si excellent homme que j'ai mis la main à la plume, & que je me suis appliqué de tout mon pouvoir à rendre service à ces pauvres petits innocens.

Je sçai que j'entreprends de parcourir un pays dont la route est assez mal tracée, & même presque inconnue, parce que ces petits malades ne sont point en état de nous rien faire entendre qui nous mette précisément au fait de leurs maladies, si ce n'est par leurs plaintes, par leurs cris, & par un lan-

gage indéterminé qui ne nous permet pas d'en rien tirer de fixe & d'instructif. C'est pour cela que plusieurs Médecins d'un grand nom, n'ont pas fait quelquefois difficulté de dire en ma présence lorsqu'ils étoient mandez malgré leur repugnance pour voir des enfans fébricitans, ils n'y alloient qu'à pas lents, comme pour développer un grand mystere, ou pour traiter d'une maladie incurable.

On peut inferer de là que rien n'est plus à desirer dans la Médecine qu'une bonne méthode de traiter les maladies des enfans : car ce ne sont pas seulement les personnes les plus riches, & qui ont de grands fonds de terres, qui voulant avoir des heritiers & les conserver en santé, comptent en cela beaucoup sur la Médecine, mais aussi les personnes de toute condition qui aiment naturellement leurs enfans, & qui n'ont pas une moindre attention à les maintenir en santé, qu'ils en ont eux-mêmes pour leur propre conservation.

S'il m'arrive donc de donner quelque jour, pour foible qu'il soit, à cette Médecine particuliere, qui puisse au moins engager quelques Médecins plus éclairez & plus capables que je

4 DES MALADIES AIGÜES
ne suis à y faire quelque progrès , &
à la perfectionner , je ne me repenti-
rai point d'avoir rompu la glace , & je
croirai toujours avoir fait un bien con-
siderable.

Les enfans
plus faciles à
guérir qu'on
ne pense.

Après cela quiconque à mon sens
examinera avec soin les symptômes qui
arrivent aux enfans du premier âge ,
qui réfléchira sur la délicatesse de leur
constitution , qui considèrera attentive-
ment le régime qui leur convient , ne
trouvera pas à beaucoup près dans l'exe-
cution de ce sujet toutes les difficultez
que son imagination prévenue lui repre-
sentoit auparavant comme autant de
monstres difficiles à vaincre.

En effet j'ose assurer , qu'entre les
maladies qui arrivent aux enfans dans
ce premier âge , il y en a très-peu dont
le genre soit différent de celles qui ar-
rivent aux adultes , & qu'elles n'en dif-
ferent que du plus au moins ; & même
que la guérison des enfans est plus su-
re & plus facile que celle des hommes
& des femmes qui sont d'un âge plus a-
vancé.

Preuve de
cette propo-
sition tirée
des âges.

Entre les âges des hommes , comme
on observe que les vieillards ont beau-
coup de peine à soutenir quelque al-

teration que ce soit en mieux à cause de la secheresse & de la duresse de toutes leurs parties solides, & de leur constitution dont l'inflexibilité approche, pour ainsi dire, de celle des pierres; on remarque aussi que la mollesse des jeunes gens & leur tendresse presque mucilagineuse, est disposée à souffrir toutes sortes d'alterations.

Toutes les parties qui sont seches dans un vieillard, ont beaucoup d'humidité dans les enfans, comme sont leurs os, leurs membranes, ligamens, arteres, veines, nerfs, & même leurs chairs; aussi peut-on dire que leurs os sont plutôt des cartilages; & comme ils abondent si fort tant en humide radical qu'en celui qui s'y joint sans cesse, il faut sûrement conclure qu'il n'y a point de temperament si humide que celui de cet âge.

Et comme le temperament des enfans est très-humide, je ne crains pas d'avancer que toutes leurs maladies sont du même genre, & n'ont toutes que la même cause; & que comme les diverses parties de leur corps soit supérieures ou inférieures, ont coutume d'être atteintes de différentes maladies;

6 DES MALADIES AIGUES

selon que l'estomac, les intestins, les poumons, la tête & les nerfs, sont plus mal disposez, la même maladie est connue sous plusieurs noms.

Mais pour ne pas paroître en avançant cela soutenir un paradoxe ; voyons comment Hyppocrate lui-même dans son livre des vents, parle d'une seule cause générale des maladies. Toutes les maladies, dit-il, n'ont qu'une seule & même distance, & la partie du corps qu'elles attaquent en fait toute la difference : c'est pour cela que toutes les maladies semblent n'avoir rien de semblable entre elles, à cause de la diversité des lieux qu'elles occupent, quoique toutes les maladies soient renfermées sous une seule espece, & qu'elles n'ayent qu'une même cause.

Les maladies des enfans n'ont qu'une seule cause.

Si donc nous examinons la nature de l'humide des enfans, nous serons pleinement persuadez qu'il ne peut contracter d'autre corruption que l'aigreur. Aussi de quelque maladie dont les enfans soient atteints, quoiqu'on leur donne differens noms, il est très-rare de remarquer qu'ils rendent des excremens qui ne sentent l'acide, ou qu'ils ne rendent au commencement une

grande quantité de rots acides. De plus, presque toutes les liqueurs qui tendent à se corrompre tirent d'abord à l'aigreur; le lait même qui est la propre nourriture des enfans du premier âge, quand on le garde un peu longtemps s'aigrit de lui-même & se coagule de lui-même au feu sans addition d'aucun acide. En un mot tous les symptômes qui arrivent aux enfans procedent de l'acide.

Quelle est-elle.

Si l'on ajoute à cela le ton foible de leur sang & la foiblesse de sa constitution, qui font que les esprits qui s'y trouvent n'y dominent pas encore de telle sorte qu'ils puissent par leur propre vertu exercer dûment toutes leurs fonctions, & calmer par eux-mêmes les mouvemens irreguliers qui sont excitez dans les humeurs par des causes internes & externes: car la liqueur vitale semblable au moût, degenerate aisément dans une aigreur contre nature avant qu'elle ait acquis sa parfaite integrité; on ne laisse pourtant pas de la remettre assez aisément dans son ordre naturel, quand on y apporte bien à propos le secours de l'art.

Et certes on ne scauroit trop rebat-

8 DES MALADIES AIGUES
tre combien les prompts secours de
part donnez à propos peuvent être uti-
les aux malades dans tous les âges ;
parce qu'un habile Médecin peut aisé-
ment les soulager au commencement
des maladies aiguës ou chroniques , à
peu près comme il est facile de préve-
nir un grand incendie en éteignant les
premieres étincelles qui sont disposées
à le produire ; au lieu que si l'on y ap-
porte le moindre délai , une étincelle
négligée , donne lieu à des dégats &
à des desordres incroyables. Et je puis
assurer sur des experiences souvent
réitérées que dans toutes les maladies
aiguës lorsque j'ai été appelé de bon-
ne heure , j'ai eu de très-heureux suc-
cès & que les malades ont été gue-
ris en fort peu de temps , pourvû que
les malades mêmes & les assistans ayent
fidèlement executé les ordonnances , &
que de la part des malades il y ait quel-
que ressource dans leurs principaux vis-
ceres.

Le bon suc-
cès des reme-
des que l'on
fait à propos
dans les fie-
vres.

J'ai aussi souvent eu occasion d'é-
prouver que les fievres continuës sont
aisément déracinées , lorsqu'étant char-
gé du soin de la maison Royale du Roi
Guillaume I I I. pendant cinq années.

que dura la guerre entre les troupes confederées & celles des François. Car j'avertissois souvent toutes sortes de domestiques de me mander dès qu'ils auroient la moindre atteinte de fièvre, ce qu'ils font assez volontiers quand les visites du Medecin leur sont rendues gratuitement, tout au contraire de ce qui se fait communément à Londres, où le peuple par un usage mal établi aime mieux se mettre pendant quelque tems entre les mains des Apoticaire & des femmelettes jusqu'à ce qu'ils soient dans un extrême peril, avant que d'appeller d'habiles Médecins, en étant peut-être empêchez par la crainte d'une grosse dépense. Il arriva pour lors que d'un grand nombre qui furent successivement attaquez de la fièvre pendant la campagne, presque aucun ne perit pendant tout l'Eté.

Or j'entends ici le terme d'enfant, non seulement avec Galien dans un sens très-étroit, comme n'ayant qu'un mois, deux mois, ou au plus trois mois après sa naissance, mais dans un sens un peu plus étendu, comme on le fait d'ordinaire, j'étens l'enfance jusqu'à l'âge de quatre ans. J'étends après cela la puerilité

Distinction
de l'enfance
& de la puerilité,

10 DES MALADIES AIGUES

jusqu'à un âge plus avancé, je veux dire jusqu'à quatorze ans; & je prétens que d'autant qu'un malade est moins âgé, il sera d'autant plutôt guéri de quelque maladie aiguë que ce soit, fondé en cela tant sur la raison que sur un grand nombre d'expériences.

Car quelque impression qui se puisse faire, soit en bien, soit en mal, elle se fait plus promptement & plus aisément sur l'humide que sur le sec, sur le mou que sur le dur, quoiqu'étant faite sur le sec & sur le dur, elle y reste plus long-tems. Les enfans tombent aisément malades, & à moins qu'ils ne soient traitez, ou trop tard, ou très-mal, ils se rétablissent bien-tôt de leurs maladies.

Les regles
qui donnent
lieu de con-
noître les
maladies des
enfans.

La connoissance des maladies des enfans ne scauroit se tirer de leur propre relation, ni gueres par l'attouchement du pouls, ou par l'examen curieux des urines; il faut la tirer adroitement du récit des nourrices, des assistantes, & de leurs réponses aux demandes qu'on a lieu de leur faire.

Ce sont elles qui savent si la maladie a commencé par des nausées & par le vomissement, depuis quel tems

elle s'est déclarée ; s'il rejette par la bouche le lait coagulé, ou quelque autre aliment, s'il est fatigué de veilles ou de cris opiniâtres, s'il a des inquiétudes qui marquent qu'il est tourmenté de tranchées du ventre ; s'il rend des rots acides ; s'il a des hocquets ; si son ventre est moins libre qu'à l'ordinaire, ou s'il est plus relâché ; quelle est la couleur des déjections, si elles sont blanchâtres ou verdâtres, ou fort chargées de bile ; elles savent encore s'ils ont une soif extraordinaire qui peut être l'effet de la fièvre ; s'ils ont dans la bouche de ces ulcères qu'on nomme des aphtes, si ces ulcères ont beaucoup d'étendue, & s'ils leur font de la peine quand ils mangent.

S'il leur demande si le malade n'a point de convulsions épileptiques, si elles sont légères ou considérables, passagères ou plus longues, fréquentes ou plus éloignées ; il saura ce qui en est par leurs réponses.

Le Médecin pourra lui-même observer si quelque endroit des gencives est tuméfié & blanchâtre, & par conséquent si l'enfant a mal aux dents ; enfin s'il y a quelque autre chose qui

mérite attention, comme par exemple tumeur au bas-ventre, ou en quelque autre partie; s'il ne paroît point sur son corps de taches, de pustules, d'exanthesmes, si sa peau n'est point teinte de jaune, ou si elle n'est point d'une rougeur phlegmoneuse semblable à ceux qui ont la rose. Tout le reste, selon moi, demande plutôt une speculation réfléchie, qu'il ne regarde la pratique.

Sur quel
fondement
les Médecins
se plaignent
de l'incerti-
tude des si-
gnes des ma-
ladies des
enfants.

Or la plainte que font les Médecins de l'incertitude qui se trouve dans la connoissance des maladies des enfans, dont ils font une grande affaire, vient moins, comme je crois, du défaut des signes qui peuvent les aider dans cette notion, que de leur manière d'agir à contre-tems, & sans regle dans le traitement de ces petits malades: cependant sous ce pretexte, ils ne laissent pas de vouloir souvent cacher, comme sous un voile specieux, leur ignorance & leurs fautes.

Sur quoi je ne puis comprendre comment le souverain maître de l'univers réglant toutes choses par sa divine Providence, & disposant tous les êtres de l'univers dans un ordre merveilleux,

après avoir bien voulu donner aux bêtes & même aux insectes les plus méprisables, l'adresse dont ils ont besoin pour leur conservation, comment, dis-je, il peut avoir refusé au berceau du genre humain les mêmes moyens de conserver les enfans, qu'il a si libéralement accordées à toutes les autres especes.

Pour ce qui est du pouls des enfans, il est naturellement fréquent, & la cause la plus legere le fait toujours paroître comme fébricitant. De plus, l'indifference dans laquelle vivent la plûpart de ces jeunes enfans, fait que tenant toujours leur poignet dans la même situation sans le mouvoir, à peine peuvent-ils le soutenir un moment pour donner le tems d'examiner le battement de l'artere. Enfin il y a tant de diverses circonstances qui rendent leur pouls plus vifs, ou qui le changent en mille manieres, que les jugemens qu'on en fait sont le plus souvent fautifs ou trompeurs.

Il ne faut pas beaucoup conter sur le pouls des enfans.

Non plus que sur leurs urines.

Les urines des enfans qui sont en parfaite santé sont fort épailles, ce qui fait que ceux qui les examinent sans en avoir l'experience s'imaginent que leur épaisseur est un signe de quelque maladie, pendant qu'ils jouissent d'une

14 DES MALADIES AIGUES

santé très-parfaite ; outre que l'urine des enfans se trouvant dans leurs langes confonduë avec leurs excremens, elle est plus propre à excorier leurs cuisses ; qu'à fournir quelque indication au plus curieux examen qu'on en pourroit faire.

La cause primitive de leurs maladies.

Pour mieux connoître les maladies des enfans il ne faut pas tout à-fait négliger de donner quelque attention à leurs causes primitives : ce qui se rapporte principalement aux dispositions, tant du pere que de la mere ; qui ont beaucoup contribué aux principes prolifiques dont ils ont été formez, au tems de leur conception, & aux alimens dont ils ont été nourri dans le sein de leur mere, qui ont été les fondemens de leur vie & de leurs mouvemens, soit qu'ils les ayent reçûs par l'ombilic, par la bouche, ou par les pores des chairs, ou de la peau qui sont alors très-ouverts, pour donner passage à la nourriture qui convient au fœtus

Les peres & meres y ont beaucoup de part.

Personne, je pense, ne disconvient qu'il y ait des maladies hereditaires, qui viennent du pere ou de la mere par droit de succession ; car personne ne doute que la goutte, l'épilepsie, la pierre, la phrysie, & bien d'autres

maux ne passent assez souvent des pères aux enfans. Il y a des familles entières nées de la même race qui meurent souvent de la même maladie : car la semence prolifique imprime quelquefois si fortement la disposition malade dans tout le corps de l'enfant , qu'il n'y a aucun moyen de l'en effacer quelque soin qu'on y apporte. Que ceux donc qui préfèrent aux plus grandes richesses & autres biens de la vie d'avoir des enfans d'une forte , saine & vigoureuse constitution , évitent sur tout l'alliance des femmes qui peuvent perpetuer dans leur lignée , l'épilepsie , les écouelles , la lepre , & d'autres maladies contagieuses.

Or j'estime que la cause la plus fréquente de la communication des maladies hereditaires aux enfans , vient de la mere dans tout le temps qu'ils sont retenus dans la matrice ; parce que les femmes grosses sont fort disposées à mal garder le regime duiant toute leur grossesse , & sont exposées à mille evenemens casuels , ou qui les effrayant soudainement , ou les blessant de quelque autre maniere , impriment sur le corps du fœtus dans un âge si tendre des taches inefaçables.

En effet de quelles envies absurdes ne sont pas passionnées certaines femmes pendant leur grossesse ? Les unes mangent des charbons , d'autres du plâtre , d'autres dévoient les cendres , &c. se font un très-grand plaisir d'en avaler ; d'autres mangent les chairs & les poissons crus. On en a vû d'autres dont le goût étoit si terriblement dépravé : qu'aucun aliment ne pouvoit leur plaire : qu'il ne soit assaisonné de quelque partie calleuse tirée du corps humain.

De plus , pour juger de la force de l'imagination dans les femmes grosses , & de ses monstreuses productions , il ne faut que regarder tous les jours chemin faisant , les étranges taches que leur idée frappée imprime sur le corps de leurs enfans , & si je voulois à present ramasser de toutes parts les histoires admirables des femmes grosses , je veux dire , que pour faire parade d'érudition , & d'une grande lecture , j'aurois lieu de faire ici une scavante digression , & de me donner dans un beau champ , quoi qu'étranger , une spatieuse carrière.

Mais j'aime mieux me renfermer dans mon sujet , & continuer d'être court ,
que

que de vouloir par un long circuit de paroles, & par les ridicules citations d'auteurs trop connus, faire le frivole étalage d'un sçavoir mal placé ; parce que j'ai toujours estimé qu'on est réellement, & de fait, plus sçavant quand on peut de son fond produire quelque chose de bon, que d'être réduit à rassembler les sentimens de mille Auteurs quelque capacité qu'on ait à les indiquer.

Les femmes les plus sujettes à ces fortes d'apetits étrangers, impriment des raches sur leurs enfans qui ne se dissipent qu'à la longueur du tems. Les plus pauvres qu'un travail continuel empêche de se livrer absolument à la mélancholie, ou qui sont engagées à un service journalier, & dont le régime est simple, sont moins sujettes que d'autres à ces goûts dépravés ; surtout les femmes histeriques y sont fort disposées, auxquelles on peut joindre la plûpart de celles qui idolâtrent leur personne, & vivent dans l'oïfiveté, dont le sang s'aigrit par un lent engourdissement, & dont les ferosités croupillantes se corrompent & communiquent assez souvent à leurs enfans une

18 DES MALADIES AIGUES
disposition malade avec les premiers rudimens de leur conformation, parce que comme on dit, un mauvais corbeau fournit toujours un mauvais œuf.

Pourquoi
les animaux
y sont
moins su-
jets.

Dans les autres animaux la bonté de leur nature passe naturellement à leurs petits, & parce que leur manière de vivre est très-simple, & notamment parce que les mâles de chaque espèce gardent inviolablement les loix de la nature, & ne commette jamais le crime de se joindre à leurs femelles quand elles ont une fois conçu, soit qu'ils s'entendent certain, par la finesse de leur odorat, ou par la sagacité de leur instinct.

Mais le genre humain, que sa superbe raison porte le plus souvent à s'élever vers le Ciel, & à tenir fort au-dessous de soi tout ce qui a le moindre rapport avec la brute, sçait si peu moderer son indomptable passion, que presque plus lascif qu'un bouc, il ne cesse pas de se joindre à la femme, & de la tourmenter jusqu'à l'importunité, depuis le commencement de la conception jusqu'au tems de l'accouchement.

C'est ce qui fait que les hommes robustes & vigoureux engendrent quelle

quelques fois des enfans valetudinaires ; c'est aussi la raison pour laquelle des vieillards après s'être long-temps passez des embrassemens des femmes, venant à se marier dans un âge fort avancé, malgré leur semence qu'on croiroit épuisée, ne laissent pas d'engendrer des enfans d'une meilleure santé que beaucoup de jeunes gens qui paroissent vigoureux & animez des plus vifs aiguillons de Venus.

Après la cause éloignée de la mauvaise santé des enfans que nous avons fait dépendre des principes de leur génération, ou de la grosseffe de leur mere, les causes plus prochaines des maladies qu'elle produit peuvent se tirer de quatre choses ; 1^o. De l'impression du froid ; 2^o. Du lait trop épais d'une nourrice ; 3^o. D'avoir trop tôt mangé de la viande ; 4^o. De l'indulgence mal réglée des meres & des nourrices qui permettent trop souvent à leurs enfans l'usage du vin & des liqueurs spiritueuses.

Causes prochaines des maladies des enfans.

L'impression du froid dont les enfans sont facilement susceptibles, principalement vers le soir, les dispose souvent aux fievres dont ils ont coutume

Premiere
cause, l'im-
pression du
froid.

d'être attaquez, n'ayans, à la differenc
ce des animaux aucune couverture natu
relle, ils sortent nuds du sein de leur
mere. La raison, ou plutôt la nature
leur insinuë d'abord que leurs enfans ne
pouvant s'aider par eux-mêmes, ont
besoin d'un secours étranger, & qu'on
ne peut les conserver qu'en leur four-
nissant des vêtemens très chauds.

La vicissitude de l'air dans un cli-
mat qui passe incessamment du chaud
au froid & du froid au chaud, nous
fait comprendre que nous devons être
très-attentifs à nous mettre à couvert
des injures de l'air. Car plus la consti-
tution d'un adulte est délicate & plus
elle est susceptible des impressions de
l'air. Mais la constitution des enfans
étant par la mollesse de leur tiffure la
moins propre à resister aux impressi-
ons de l'air extérieur, si l'on n'a soin
de les prémunir par des habits moins
somp tueux & magnifiques que plus ou
moins chauds, selon leur âge, sur tout
ceux qui sont d'une naissance un peu
distingüée, ils ne tardent pas à souffi-
rir les atteintes des maladies que le froid
de l'après dîné leur cause.

Et l'attention que l'on doit au choix

des habits paroît si nécessaire à tous les âges, quoi qu'en disent certaines personnes d'une constitution des plus vigoureuses, qu'autant que je l'ai pû observer, ceux qui sont infirmes toute leur vie vivent plus long-tems, & parviennent plus souvent jusqu'à la vieillesse, que ces sanguins qui sont douez d'un temperament très-robuste, ce qu'on ne peut attribuer qu'au soin qu'ont eu les premiers de se vêtir conformément à leurs besoins, & à la negligence qu'ont eu les autres de se bien-regler sur cet article.

Le lait trop épais d'une nourrice est en second lieu très-préjudiciable à la santé des enfans : car dès qu'une nourrice est sujette à boire beaucoup de vin, & des liqueurs spiritueuses, son lait s'enflamme aussi-tôt, & elle fournit par là à son nourrisson un foier de chaleur qu'on ne peut éteindre. Si cette même nourrice extrêmement lubrique souffre pendant ce tems là trop fréquemment les embrassemens de son mari, ses regles lui sont excitées qui aigrissent & corrompent son lait, & la matiere du lait étant portée ailleurs, son lait diminuë insensiblement, & l'enfant se trouvant épuisé par cette mauvaise nourritu-

Deuxième
cause, le lait
vicié des
nourrices.

re, meurt pour l'ordinaire en langueur.

Enfin si la nourrice est histerique, je veux dire d'un temperament trop foible & trop délicat, quoiqu'elle soit chaste & sobre, cependant son lait devenant trop épais, perd plûtôt ou plûtard ses bonnes qualitez. On peut juger de-là à quel danger sont sans cesse exposez les enfans qu'on met en nourrice, & combien la vie de ces innocentes victimes est incertaine entre les mains de ces marâtres.

C'est de là, certes, & de quelques autres causes que je vais alleguer, qu'il arrive que les sonneries funebres des villages qui sont autour de Londres, se font si souvent entendre pour annoncer la mort de quelqu'innocent qui ne périt que pour être tombé entre les mains d'une nourrice gourmande, mal-propre, & de mauvaises mœurs.

Recit à ce
sujet d'une
observation
très-notable.

Des mêmes causes dépendoit l'observation, dont un Theologien Recteur d'une paroisse à douze milles de Londres, me faisoit part il y a quelque tems, me racontant très-sérieusement, & même outré de douleur que sa paroisse assez étendue & assez peuplée, & située dans un très-bon

air, étoit à son avènement toute remplie d'enfans en nourrisse, & cependant que dans l'espace d'un an il les avoit tous enterrez à l'exception de deux & de son fils unique qu'il avoit heureusement confié à mes soins dès sa naissance, que le même nombre d'enfans avoit à deux diverses fois rempli la place des autres, tant une des plus grandes villes du monde est difficile à épuiser, mais que ces mauvaises nourrices plus attachées au gain qu'à leurs devoirs les avoient bientôt réduits dans un tel état qu'il leur avoit à tous rendu les devoirs d'une sépulture prématurée.

Si l'on joint à cela l'épaisseur du lait produit d'une infinité d'autres causes, elle ne peut manquer de causer à ces enfans un grand nombre de maladies, leurs corps ayant encore plus besoin que ceux des adultes, d'une nourriture continuellement fluide pour tenir toujours ouverts les conduits du chile qui sont très-déliés, & l'épaisseur du lait contre l'ordre naturel, étant en cela même tout-à-fait contraire à leur nature très-fluide, elle doit nécessairement former des obstructions dans toute l'étendue des premières voyes.

Troisième
cause pro-
chaine. L'u-
sage préma-
turé de la
viande.

Pour ce qui est de l'usage prématuré de la viande que les enfans avalent plutôt qu'ils ne la mangent puisqu'ils n'ont pas de dents, on ne peut assez s'étonner que des meres auxquelles la vie de leurs enfans doit être chere, en leur donnant une nourriture si peu conforme à leur état, semblent les vouloir égorger, pendant qu'elles paroissent d'ailleurs les aimer si éperdûment, que cet amour excessif les fait regarder comme très-proches de la folie.

Car qui est-ce qui peut s'imaginer qu'une substance grossiere & tenace, comme celle des chairs, puisse convenir à des enfans tendres & délicats, auxquels aucunes dents ne sont encore forties, ou s'ils en ont quelques-unes, elles sont encore si foibles, qu'elles ne font point du tout en état d'en bien faire la mastication? En un mot, qui peut assurer ayant la moindre étincelle de bon sens, qu'un aliment qui ne convient qu'à un âge viril & robuste, peut être propre à un âge très-tendre & très-foible.

Un régime bien réglé est nécessaire dans tous les âges, mais parce que le temperament des jeunes enfans sou-
tient

tient moins qu'un autre le préjudice que peuvent lui faire les mauvais alimens, & que les maladies sont supérieures à leurs forces, il s'ensuit qu'il faut encore apporter de plus grandes précautions pour en prévenir les désordres.

L'engorgement prématuré des viandes, est la plus féconde de toutes les cruditez, qui est l'appanage inséparable des enfans; or l'aliment crud & indigeste produit nécessairement la corruption des humeurs, & cette corruption non-seulement engendre des vers, mais encore divers symptômes très-facheux & fort irreguliers, qui jettent les enfans dans la lan gueur.

Il faut remarquer ici en passant, que les cruditez des enfans s'accroissent de jour en jour, parce que presque toutes les nourrices, après tout aliment tel qu'il soit, leur permettent de s'endormir.

L'indulgence imprudente que l'on a de faite goûter du vin aux enfans & des liqueurs spiritueuses se doit rapporter comme la précédente à la fatuité de ces femmes qui s'imaginent que tout ce qui leur fait plaisir & qui peut leur

La boisson
du vin & des
liqueurs & i-
ritucules
très-nuisible
aux enfans.

donner de la joye ne ſcauroit faire de mal à leurs enfans. Quelle bétife ! comme ſi tous les pieds pouvoient chauffer le même ſoulier, comme ſi les poupées pouvoient convenir aux hommes faits, & ce qui convient aux hommes faits être propre aux enfans.

Certes, ces bonnes femmes ne penſent pas à la dureté de leur cuir comparée à la moleſſe de la pellicule des enfans : elles ne ſe ſouviennent pas de ce qu'on dit d'ordinaire, que ce qui fert de nourriture à l'un, eſt un poiſon pour l'autre ; elles ne font aucune attention à leur eſtomac preſque dévorant, qui ne peut être raſlaſié que par les chairs les plus groſſieres, au lieu que l'appetit languiſſant & très foible des enfans n'eſt pas en état de digerer la moindre panade.

En quel
tems le vin
& les li-
queurs ſpi-
ritueuſes con-
viennent.

Mais plus on s'avance vers la vieillesſe plus il eſt à propos d'augmenter la doſe du vin ſans en prendre avec excès, parceque la chaleur languiſſante des vieillards a beſoin d'être excitée par des aiguillons ſpiritueux que le vin leur fournit en abondance pour conſerver ou pour augmenter leur chaleur naturelle. C'eſt pourquoi le vin

est très-contraire à la nature des enfans qui est fort éloignée de celle des vieillards. Les nerfs des enfans très-foibles sont facilement abbatus, & leurs petits corps tendres tombent insensiblement en colliquation par la chaleur du vin, ou contractent précipitamment des inflammations fébriles.

Cependant bien que le vin soit absolument contraire à cet âge tendre aussi bien que la sérosité laiteuse que fournit le vin de Canarie, dont ces sortes de nourrices allaitent si souvent leurs enfans; je ne sçaurois approuver vivant dans nos régions Septentrionales, ce que dit Galien qui vivoit dans les Méridionales, où il exerçoit la médecine avec une très grande réputation, que les enfans ne doivent pas même goûter le vin avant l'âge de quatorze ans.

Car le vin pris modérément fait du bien à nos jeunes filles: il fortifie leur estomac sujet aux obstructions lorsque leurs regles sont prêtes à se déclarer, & il les exempte souvent des vers. L'usage excessif des sucres d'oranges, de limons, & de toutes autres sortes d'acides, des viandes froides, surtout celles qui sont

En quel
tems le vin
est salutaire
aux jeunes
filles.

préparées avec le vinaigre ou en vinaigrette, causent ici des obstructions très-opiniâtres, nuisent à l'écoulement des premières règles, & ne les laissent venir qu'avec de grandes douleurs, des défaillances, des inquietudes, troubles d'estomac & vomissement, tant qu'enfin ce flux si nécessaire au salut de toutes les femmes, se trouve supprimé.

Il y en a qui permettent l'usage du vin aux plus petits enfans, parce qu'ils mangent prématurément de la viande, estimant qu'il sert beaucoup à la coccion des cruditez auxquelles ces enfans sont sujets à cet âge. Mais je ne disputerai point si une erreur doit être corrigée par une autre erreur, ou s'il ne vaut pas mieux éviter l'une & l'autre. Je m'en tiendrai donc à l'observation qu'on peut faire des enfans des pauvres, qui ont été par nécessité très-simplement & très-pauvrement nourris, avec ceux des riches qui vivent dans le luxe & dans l'abondance.

Toutes sortes de vins pris un peu trop largement, aussi bien que d'autres liqueurs chargées d'esprits, détruisent le levain naturel de l'estomac des enfans, leur ôtent l'appetit, jettent dans la

phlogose les tuniques du ventricule, & les rendent comme un parchemin que l'on a trop approché du feu; & ce qui est d'une plus grande conséquence, c'est qu'ils donnent une fâcheuse atteinte à la tunique nerveuse, & par ce moyen ils ébranlent tous les nerfs du corps, & mettent à coup-sûr une étrange confusion dans tous les esprits animaux.

Le vin qui blesse moins cet âge tendre, est le vin blanc, que les Anciens ont appelé froid, quoiqu'il ne le soit pas actuellement; mais en comparaison d'autres vins, soit qu'ils soient rouges, roussâtres, ou jaunâtres. Pour Galien il a rigoureusement défendu aux enfans de goûter du vin avant le tems ci-devant indiqué.

Le vin blanc moins nuisible aux enfans.

Toutes les causes des maladies des enfans antecedentes ou mediates telles qu'elles soient ou qu'on les peut imaginer, se réduisent enfin dans une seule cause immédiate & très-prochaine, c'est à sçavoir dans l'acide qui surabonde chez eux de tous côtez; c'est donc de la maniere qui suit que s'engendrent les maladies les plus considerables dont les enfans sont ordinairement attaquez,

Les causes des maladies des enfans se rapportent à une seule.

L'estomac des enfans contracte souvent une intemperie acide de quelque cause qu'elle vienne, d'où il arrive que toute sorte d'aliment, n'est pas converti dans une substance chileuse bien uniforme, mais dans une maniere de lait coagulé. Cette inégale disposition du chile ou de l'aliment toujours appuyée sur une avidité prédominante, produit les nausées, le vomissement, & des éructions qui sentent l'acide plutôt que d'autres symptômes.

Les symptômes qui accompagnent d'ordinaire les maladies des enfans.

Quand le mal fait plus de progrès, le visage des malades pâlit de plus en plus & son coloris naturel devient ensuite jaunâtre & verdâtre ; pour lors les vents gonflent l'estomac, & des éruptions flatueuses se portent vers les parties supérieures, pendant ce tems-là une ou deux pustules font soulever la cuticule dans quelque une des parties supérieures du corps, ce qui est le signe d'un acide surabondant, & ces pustules se manifestent tantôt à l'une ou à l'autre jouë ; tantôt au menton, tantôt au front, ou en la région du col, & quelquefois même aux parties inférieures, & l'enfant de jour en jour se trouve plus mal ; la respiration devient dif-

ficile, & un ronflement qui se fait entendre de tous les assistans, est quelquefois le précurseur de la mort. Ce symptôme est ordinaire au malade toutes les fois que la maladie devient aiguë, surtout lorsqu'il est chargé d'embonpoint.

Il est de plus souvent tourmenté d'une petite toux sèche, qui menace quelquefois de suffocation : cette toux est sèche à cause de l'acrimonie des humeurs qui agacent continuellement les petites branches de l'âpre artère ; elle est aussi suffocante, parce que les bronches du poulmon sont inondez, & fort chargez d'une quantité de sérositez qui ne trouvent pas leur issuë.

Ils ont de plus une grande foiblesse de tout le genre nerveux, & ils sont d'un temperament très-mou & très-délicat, enforte qu'ils ne supportent qu'avec une peine extrême une toux violente, & la rude secousse que souffre leur poitrine, les fait paroître comme suffoquez, le visage noir & prêt à succomber. Si les coagulations dont on a parlé passent subitement de l'estomac dans les intestins, ce qui arrive très-souvent, elles produisent tantôt des

tranchées au bas-ventre, tantôt des dejections verdâtres; mais quelquefois aussi des diarrhées très violentes.

Pendant que ces tristes scènes se passent dans le bas-ventre, les douloureuses tranchées allument une fièvre aignée, qui n'étant pas bien traitée enleve d'ordinaire plusieurs enfans; ou bien ces douleurs se trouvant un peu adoucies, ou paroissant céder à ce premier traitement tout mauvais qu'il soit, plutôt par hasard qu'autrement, le tout se termine à une dureté de ventre, qui donne lieu dans quelques-uns au rachitis ou aux scrofules.

Une humeur semblable à une gelée tremblante, qui est la matière prochaine des vers, quelquefois blanchâtre, & quelquefois roussâtre, jaunâtre, ou verdâtre, s'échappe tantôt d'elle-même, & plus souvent encore par l'effet des remèdes donnez à propos, elle sort avec les excréments par les selles. Cependant les enfans se frottent souvent le nez, ce qui marque des vers dans l'opinion commune des femmes, mais ce qui arrive aussi dans toute sorte de fièvre quand elle est produite par la corruption des humeurs, parce que

l'acrimonie de ces humeurs se portant aux parties superieures, irrite & picote les membranes sensibles du nez, soit dans les fièvres ou dans beaucoup d'autres maladies chroniques, aussi bien aux adultes qu'aux jeunes enfans.

Les tranchées du ventre dont on vient de parler, ont coutume de causer aux enfans des inquietudes, des plaintes, & des cris perçans tant le jour que la nuit, & la nourrice pour appaiser un peu ces plaintes si vives, présente son sein à têter à l'enfant, par où elle lui donne quelque instant de repos, & se procure à elle même quelque trêve dans sa fatigante fonction: mais si la pauvreté de la nourrice l'oblige de vaquer à son travail & d'abandonner son enfant à ses cris, ou si n'ayant d'autre vûë que celle du gain, comme il arrive souvent, & qu'elle ne soit point émuë des cris de son nourrisson, il contracte fréquemment une hernie d'intestin ou d'épiploon qui lui dure plusieurs années.

Or pendant tout le tems que l'enfant souffre de ces tranchées, le lait & tout autre aliment qui ne sont pas digerez, s'aigrissent & se coagulent, l'enfant est

Tous les
symptômes
que souffrent
les enfans
viennent de
l'acide.

insensiblement faisi d'une petite fièvre, il est fort alteré, & tombe dans un grand abattement de tout son corps, la tête ne peut plus se soutenir sur son col, & ce petit malade s'affoiblissant de jour en jour, sa maladie se termine par des mouvemens convulsifs, ou des sautillemens de membres, qui succedent à son extrême foiblesse : & comme les nerfs n'ont plus assez de force pour faire mouvoir les muscles du cœur qui servent à la circulation du sang, on voit alors le blanc des yeux de l'enfant se tourner naturellement vers le ciel, qui est le vrai séjour dû à l'integrité de son innocence, & il finit ainsi sa carrière prématurément, & avant que la raison, dont il n'a point eu l'usage, ait pû lui faire comprendre, à quelles miseres on est exposé en vivant plus long-tems dans le monde.

Quand le tems de la sortie des dents est arrivé où les enfans sont toujours malades, ils sont aussi souvent tourmentez des mêmes symptômes qui ont été ci-devant énoncez, & ils ont de plus des aphtes qui sont des ulceres de la bouche couverts d'une pellicule blancheâtre, qui précédent souvent les dou-

leurs de dents, & qui viennent quelquefois plûtard, mais qui sont dans toute leur vigueur quand les dents sortent. Ces petits ulcères causent dans la bouche des enfans une chaleur brûlante, & s'y multiplient tellement, qu'avec tout l'empressement qu'ils ont pour teter ils ne le peuvent faire, & ne peuvent qu'avec beaucoup de peine avaler quelques cueillerées de bouillie.

Joint à ce que la bouche de ces pauvres innocens étant ainsi maltraitée par les aphtes, tout leur visage est dans une telle tension qu'ils sont quelques jours sans pouvoir crier ni pleurer, quoiqu'ils souffrent beaucoup, tant de la grande chaleur de leur bouche que des autres accidens qui accompagnent la fièvre; ce qui me fait tirer un bon augure de ces malades, quand de muets qu'ils étoient ils deviennent criards, & quand sur la fin de leur maladie, toute la maison retentit de leurs plaintes & de leurs clameurs.

Les cruelles douleurs des tranchées, & l'extrême pâleur du visage confirment évidemment la prééminence des humeurs acides. Quand les enfans sont tourmentez de ces cruelles douleurs,

qu'oi qu'ils fussent auparavant d'un temperament sanguin & qu'ils eussent un tein bien fleuri, ils pâlisserent pour lors à l'excès, si ce n'est que leurs jouës rougissent & pâlisserent successivement en fort peu de tems.

Ce ne sont pas les systêmes qui font connoître les maladies mais la pratique.

Je dirai ici en passant, que je n'ambitionne point l'honneur, s'il y en a, d'inventer une hypothese, & si j'en imagine quelqueune, & que je l'établisse par quelques moyens que ce soit, je ne prétendrai pas que toutes les raisons que j'aurai employées pour lui attirer la créance publique, même contre l'ordre naturel, viennent de moi; parce que rien n'est plus important dans la Medecine, & n'est plus salutaire à tout le genre humain, que la connoissance de ces maladies sur quoi toute experience & toute curation sont fondées & affermies; & toute autre explication de ces sortes de phénomènes, toute savante & subtile qu'elle soit, peut bien servir à se donner souvent pour Sophiste, Philosophe de nom, & homme d'un esprit pénétrant; mais ce ne sera jamais par-là que l'on se donnera le relief d'un Medecin vraiment habile & excellent dans son art.

Car toutes ces belles spéculations, que les jeunes gens par une espece de lasciveté, semblable aux enthousiasmes des poëtes regardent comme admirables, n'existent souvent que dans leurs idées phantastiques; & sont presque toujours les productions des moins experimentez dans la pratique de la medecine. Mais les veritables & solides idées des maladies ne se prennent bien & leur veritable nature n'est jamais bien connuë & confirmée, que dans la pratique.

Je sçai que la notion que j'ai conçuë de l'acide prédominant dans toutes les plus fâcheuses maladies des enfans, n'est pas approuvée de tous les critiques. Je ne disputerai pas avec eux pour sçavoir si toutes les marques d'acidité qu'ont pû établir nos demi-sçavans d'ailleurs désoccupez, & que les altercations amusent, se trouvent précisément dans l'acide que je crois dominer dans l'estomac des enfans. Je serai bien content si pour perfectionner cette idée avec moins de peine, je suis assez heureux d'indiquer une methode plus sûre & plus efficace que celle qu'on a suivie jusqu'à présent, & que je laisse pour

tant très-volontiers à ceux qui veulent absolument décider sur la vérité des choses que d'autres annoncent.

Je ne passerai pas néanmoins sous silence ce qu'Hippocrate, que l'on appelle avec raison le Prince des Medecins, a dit un peu plus au long des causes des maladies, dans son livre de l'ancienne medecine, pour convaincre absolument ceux qui en doutent, que les maladies générales ne doivent pas leur origine aux premieres ni aux secondes qualitez. Voici ses propres termes :

Hippocrate n'a pas tiré les indications curatives des premieres ni des secondes qualitez.

» Ces premiers auteurs n'ont pas
 » estimé que ce fut le froid ou le chaud,
 » le sec ou l'humide qui fissent du bien
 » ou du mal à l'homme ; mais ils ont
 » crû que l'unique source de tous les
 » maux étoit ce qu'il y a de plus fort
 » en chaque chose, & que la nature ne
 » peut surmonter, & voilà ce qu'ils ont
 » cherché à retrancher.

» Or ce qu'il y a de plus fort dans
 » les choses douces, c'est ce qui est
 » très-doux ; dans les choses ameres,
 » ce qui est très-amer ; dans les choses
 » acides, ce qui est très-acide, & ainsi
 » dans chaque chose ce qui est porté
 » au plus haut degré. Car ils ont vû

» que toutes ces qualitez étoient dans
 » l'homme & nuisoient à l'homme.

» En effet, dans l'homme se trouve
 » l'amer, le salé, le doux, l'acide,
 » l'acerbe l'insipide & mille autres
 » qualitez qui ont toutes des puissances
 » & des vertus différentes, selon leur
 » quantité & leur force. Toutes ces
 » choses bien mêlées ensemble & tem-
 » perées les unes par les autres, ne sont
 » point sensibles & ne font aucun mal ;
 » mais lorsqu'il y en a quelqu'une qui
 » se sépare & qui est seule, elle devient
 » sensible, & fait un grand ravage dans
 » le corps.

» Il en est de même des alimens.
 » Tous ceux qui ne nous sont pas pro-
 » pres sont amers, violens, salez, ou
 » acides, ou enfin trop forts ; c'est pour-
 » quoi ils nous causent les mêmes in-
 » commoditez que les humeurs dont
 » j'ai parlé ; mais ceux qui nous sont
 » propres ne participent nullement de
 » ces qualitez trop fortes & nuisibles ...
 Il dit ensuite : „ Car ce n'est pas le chaud
 » qui a beaucoup de vertu, c'est l'acer-
 » be, c'est le fade ou l'insipide, &
 » toutes les autres qualitez dont j'ai
 » parlé, ... Et plus bas il dit encore : Ce

„ n'est pas le chaud qui fait la fièvre, &
 „ qui est la seule cause du mal; c'est le
 „ chaud amer, le chaud acide, le chaud
 „ salé, & mille autres choses de diffé-
 „ rente nature; comme aussi le froid joint
 „ à d'autres qualitez. „

Cet endroit d'Hippocrate, & beau-
 coup d'autres choses qui sont déduites
 plus au long dans le même livre, nous
 font concevoir que ce divin vieillard,
 qui a pratiqué la médecine plus sage-
 ment qu'aucun autre, a certainement
 déterminé que ces secondes qualitez;
 sçavoir l'acidité, l'amertume, la salure
 & d'autres semblables, jointes au chaud
 ou au froid, sont les principales causes
 de maladies, & qu'on les en doit re-
 garder comme les plus efficaces.

Aussi n'hésiterai-je pas d'ajouter, qu'il
 s'ensuit naturellement qu'il faut moins
 s'attacher dans la cure des maladies, à
 éteindre la chaleur par le froid, qu'à
 embarasser l'acide, à alterer l'amer, à
 temperer le salé, à inciser les humeurs
 trop épaisses, à rendre plus compactes
 celles qui sont trop fluides, & enfin à
 ouvrir les conduits du corps qui sont
 obstruez; & à les délivrer du fardeau
 qui les accable.

Mais

Mais avant que d'en venir à la cure, il est à propos, conformément à la louable coutume de ceux qui ont écrit de la Médecine, de dire quelque chose du prognostic : mais il me semble que ce prognostic dépend plutôt de la bonne ou mauvaise méthode observée dans la curation, des mœurs de la nourrice & de son obéissance, sçavoir si elle s'en fait accroire, ne suivant que ses propres idées, ou si elle est traitable, & suit à la lettre ce qu'on lui prescrit ; ce prognostic dépend, dis-je, plutôt des deux articles précédens, que de la nature des maladies des enfans. Car les fièvres des enfans du premier âge sont légères par elles mêmes, & leur chaleur fébrile n'est pas si ardente, & ne s'augmente que très-peu ; à moins que sous de sinistres auspices on ne s'adresse à une Médecine peu éclairée qui s'appuye sur les cardiaques remplis de feu & d'esprits.

Les enfans corpulens & chargez de graisse, qui sont remplis de pituite, ont la région du vertex très-molle, & presque semblable à une pulpe ; ils conservent très-long-tems leur fontanelle ouverte, & même leur suture sa-

Le prognostic des maladies des enfans.

gittale est écartée depuis sa partie antérieure jusqu'à la postérieure, & sont fort sujets au rachitis, à la toux convulsive, aux aphtes opiniâtres, & aux scrofules.

Ceux qui sont maigres & élancez, sont les plus délicats de tous, & ils ont selon leur âge une chaleur âcre & brûlante, qui les dispose à être souvent attaquez de fievres malignes & inflammatoires qui sont contraires aux nerfs.

Les enfans qui sont nez de meres histériques, délicates, infirmes, qui se gorgent pendant leur grossesse de quantité de fruits d'été ou d'alimens préparez avec le vinaigre, qu'elles désirent ordinairement en ce tems-là, ou de nourritures acides ou acerbes, qui mangent avec excès, n'ayant presque d'autre soin que de remplir leur ventre, ou dont le goût est absolument dépravé en toute maniere, ces enfans, dis-je, échappent avec peine des maladies fâcheuses quand ils en sont attaquez.

Ceux qui ont le ventre libre se portent mieux d'ordinaire que ceux qui sont naturellement constipez.

Le Printems & l'Eté sont les saisons

les plus favorables pour guérir promptement les fievres des enfans ; l'Automne & l'Hyver y sont moins propres.

Depuis le milieu du mois de Juillet presque jusqu'au milieu de Septembre les tranchées épidémiques des enfans augmentent chaque année de telle sorte à cause que leurs forces sont épuisées par les grandes chaleurs de cette saison, qu'il meurt alors ordinairement plus d'enfans en un seul mois, qu'il n'en meurt en trois & en quatre dans un autre tems.

Les convulsions & les tranchées des enfans qui durent long-tems, & qui sont accompagnées d'insomnie, font juger que ces petits malades sont dans un péril éminent.

Les convulsions ou les sautillemens des tendons qui ont beaucoup affoibli les enfans, ou ceux qui sont beaucoup échauffez par un régime peu convenable, achevent pour l'ordinaire de les conduire à la fin de leurs souffrances.

Pour ce qui regarde la cure des maladies des enfans, il me semble que tous les Auteurs qui en ont traité comme de celle de toutes les autres maladies dans des volumes fort étendus, n'en ont pas

La cure des
maladies des
enfans.

encore parlé d'une manière dont on puisse être content. Je conviens volontiers qu'ils n'ont pas négligé de décrire exactement un grand nombre de maladies, de s'expliquer également sur leurs causes, & sur leurs signes diagnostics & prognostics à la manière ordinaire. Ils ont suivi l'un après l'autre un chemin battu depuis long-tems, & le plus souvent ceux qui ont écrit les derniers ont reçu pour constant ce que leurs prédécesseurs avoient établi comme tel, sans en examiner la vérité.

Il y en a eu très-peu jusqu'à présent qui se soient donnez la liberté de proposer d'autres indications curatives que celles qui ont été vulgairement approuvées, & qui aient donné en particulier sur les maladies de ces jeunes sujets des observations tirées de leur propre nature plutôt que des relations factices, & ajustées au théâtre avec beaucoup d'artifice.

L'éloge &
la censure de
Delboë Syl-
vius.

Entre tous les Auteurs que j'ai lû sur cet article Delboë Sylvius est celui dont le traité m'a fait plus de plaisir, parce qu'il y a fortement soutenu que l'acide est la cause des maladies des enfans la plus vraie & la plus générale : mais

ce ſçavant homme, tant par ſon extrême prévention en faveur de quelques préparations chimiques très-volatiles, & par conſéquent trop chaudes, & en partie par ſon entêtement pour l'usage continuel des opiates, quand il s'agit de traiter les enfans même dans l'âge le plus tendre, de maniere qu'on pourroit avec raiſon le diſtinguer en l'appellant le Docteur opiate, ce ſçavant homme, diſ-je, a gâté abſolument dans ſa pratique, & même détruit de fond en comble, ce qu'il avoit établi avec autant d'érudition que de vérité dans ſa théorie.

Si nous voulons donc établir la cure des maladies des enfans ſur un fondement ſtable & ſolide, il faut avoir ſous les yeux la délicateſſe de leur conſtitution & leur foibleſſe naturelle; & il faut auſſi choiſir pour le traitement de leurs maux les remedes qui leur ſont les plus convenables : car en employant les remedes les plus doux qui ſont les plus sûrs, nous ferons d'autant plus certains de leur réuſſite.

En effet il n'y a point d'occafion plus propre à bannir l'usage de ces grands & puiffans remedes, comme on

les appelle, que dans le traitement des enfans, la vaste étendue de la Médecine pouvant aisément nous en fournir de plus convenables. Car à quoi sert d'allumer jour & nuit des feux pour tirer la vertu des minéraux pour des cures où les seuls altérans suffisent? Quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre la dureté presque impénétrable de ces métaux, & la mollesse du tempérament des enfans? Comment se pourra-t-il faire que le foible estomac des enfans, qui peut à peine digérer une petite panade, & le simple lait de sa nourrice, supporte la vertu caustique des remèdes inflammatoires, & d'une nature tout-à-fait opposée à la délicatesse de son tempérament? Et comme les alimens qui conviennent aux enfans sont les plus simples, on ne doit aussi leur donner que des médicamens très-simples & très-doux, qui ayent beaucoup de rapport à leur nature, & qui ne soient pas préparés avec tant d'art.

Quel doit être le fondement de la cure des maladies des enfans.

Puis donc que l'acidité des humeurs est la première cause de toutes les maladies qui attaquent les enfans dans leur âge le plus tendre, tout l'artifice de leur curation consiste uniquement à maî-

triser & subjuguier cet acide vicieux. On peut sans doute offusquer les yeux des commençans par d'épais nuages qui les empêchent de découvrir la vérité, quelque application qu'ils apportent à la pénétrer par d'exactes recherches. Mais au surplus s'il est permis de dire la vérité, & que nous ne cherchions pas à perdre notre tems & nos peines, il n'y a que ce qui tend à dompter l'acide qui soit propre à guérir les maladies en question, & tout ce qui ne tend pas à ce but en fait de Médecine, insulte plus ou moins le corps délicat des enfans.

Mais pour absorber ce mauvais acide il n'y a que deux vûes à remplir, c'est 1^o. de préparer l'acide & le rendre propre à sortir du corps du malade avec facilité : 2^o. Que l'acide ainsi préparé soit chassé hors du corps par des évacuations qui ne soient point à charge à la nature. L'une de ces vûes sans l'autre ne suffira pas, au lieu que l'une & l'autre ensemble s'entre-aideront, & agissant conjointement contre ces maladies aiguës, les détruiront promptement & sûrement, pourvû qu'on use bien à propos des moyens qui tendent

Deux indications curatives à ce sujet.

à cette fin : & l'action réunie de ces deux moyens peut aussi donner beaucoup de soulagement aux malades dans les maladies chroniques.

La purgation donnée aux enfans dans un âge si tendre durant la rigueur des maladies aiguës, paroît d'abord dangereuse & peu conforme à leur foiblesse ; mais la certitude des avantages qu'ils en tirent en suivant la méthode que nous allons décrire, engagera bien-tôt à en faire l'expérience.

La même purgation prescrite aux adultes dans les fièvres continuës, a d'abord passé pour une audace pleine de témérité dans l'esprit de ceux qui n'en avoient pas l'expérience ; mais l'heureux succès qu'elle a eu entre les mains de quelques Médecins modernes des plus éclairés & des plus experts, lui a mérité ensuite l'approbation générale.

Sydenham
a ouvert la
voye de la
purgation
dans les fie-
vres.

Le grand fleau des fièvres de toute espece, & cet incomparable praticien M. Sydenham, a été le premier dans notre climat qui a rendu la purgation dans la vigueur des fièvres d'un usage ordinaire, & dans l'avertissement qu'il fit imprimer il y a quelques années, où

il

il exposa sa méthode pour guérir cette fièvre épidémique qui regnoit en ce tems là en Angleterre, & il nous paroît qu'il mérita par là, que tant que la Médecine sera en honneur, il n'y ait aucun siècle où sa mémoire ne soit en veneration, soit dans sa patrie ou dans les pays étrangers. Il ne s'est pas rendu moins recommandable d'avoir proscrit dans ses ouvrages l'usage trop fréquent des diaphoretiques.

Et ce célèbre Médecin s'étoit assez déclaré dans les ouvrages qu'il avoit d'abord publiez, sur les avantages que l'on pouvoit tirer de la purgation, par exemple dans la cure de la fausse péricripneumonie, qui est une maladie assez commune parmi nous, & dans les additions qu'il avoit faites à ses autres ouvrages, principalement dans la cure de la fièvre d'Hyver, il avoit avancé que la guérison de cette maladie dépendoit uniquement de la purgation.

Enfin le regret qu'avoit ce grand homme presque septuagénaire travaillé de grandes infirmités, étoit, sentant sa mort peu éloignée, mais toujours animé d'un grand zèle pour le bien public, son regret étoit, dis-je, de ne pou-

voir mettre un grand nombre d'observations qu'il avoit faites sur ce sujet dans toute leur perfection, dans le précieux recueil qu'il avoit fait de ses ouvrages.

L'utilité de
la purgation.

Quoique la purgation ne soit pas regardée comme un secret dans la Médecine qu'elle ne cede en rien aux merveilleux arcanes de la Chimie, & qu'elle tienne en effet le premier rang entre tous les remèdes que la sagacité des hommes les plus curieux a jamais inventez pour la guérison des maladies; je ne laisse pourtant pas d'être persuadé que la purgation n'a ces avantages, que parce qu'elle supplée dans les maladies à la purgation naturelle qui se fait tous les jours dans le corps de ceux qui ne se maintiennent en santé, & ne se relevent de quantité de légères infirmités qu'autant que cette évacuation naturelle se fait chez eux régulièrement, & dans une quantité modérée: car cette purgation naturelle n'est pas moins nécessaire à la vie, & au maintien de la santé, que les alimens que nous prenons tous les jours pour notre nourriture.

Aussi faut-il convenir que si pour soutenir notre vie il est nécessaire que

la meilleure & la plus succulente portion des alimens que nous prenons, passe dans les veines lactées pour nourrir toutes les parties de notre corps; il ne l'est pas moins que la portion la plus grossiere & absolument inutile, laquelle étant retenuë ne manque pas de fournir des exhalaisons nuisibles & venimeuses aux parties superieures, soit chassée vers la sentine du corps, & évacuée par nature ou par art.

Et l'on ne peut douter que la purgation n'ait de droit l'avantage d'aider la nature pour une évacuation si nécessaire, & que ce ne soit cette prérogative qui lui a fait donner l'excellent nom de Medecine préférablement à tous les autres remedes.

Sept ans avant la premiere édition de ce petit ouvrage, j'avois commencé à donner dans les fievres des enfans même les plus petits, des purgatifs suivant ma méthode si fort approuvée, ce que je ne faisois pas encore dans le traitement des adultes, & je ne puis trop repeter combien cette pratique m'a réussi.

C'est pour cela qu'en lisant depuis avec attention les ouvrages dont j'ai parlé, j'ai ressenti une aussi grande

joie que m'auroit pû causer la plus insigne faveur dont m'auroit gratifié la divine Providence ; ce qui m'engagea à faire la même expérience sur les adultes , & avec le même succès que je l'avois faite sur les enfans.

Il faut remarquer que les accidens de ces fievres portoient alors directement à la tête , que l'estomac ne s'y trouvoit presque pas interessé , & que la nature de cette fièvre épidémique se-
condoit mieux l'effet de la purgation dans les adultes , que dans la fièvre qui suivit immédiatement, où l'estomac étoit fort troublé par les nausées & les vomissemens , enforte que l'indication vouloit que l'on préférât d'abord les émetiques aux purgatifs.

Combien la purgation convenoit à la fièvre qui regnoit alors.

J'avertis alors ce grand Médecin de l'évidente alteration d'une constitution de l'air qui avoit regné depuis si long-tems ; mais il reconnoissoit lui-même que son âge avancé avoit tellement abbatu & diminué ses forces , qu'il n'étoit plus en état de porter aucun jugement sur les maladies populaires , ni de sortir de chez lui pour voir aucun malade.

Je puis ajouter que la fièvre épidémique qui avoit si généralement regné :

pendant le cours de l'année précédente, & qui a depuis désolé tant de familles dans toutes les villes & villages, qui attaque la tête plutôt que les autres parties, & qui s'explique souvent par des accès violens & des intermissions fréquentes sans aucune horreur ni frisson manifeste, m'ont semblé plus sûrement, & plutôt gueries par des purgations réitérées, que par l'usage du quinquina sans être accompagné de purgatifs, aussi bien que par d'autres méthodes secondées des cordiaques & des diaphoretiques.

Or la première indication que l'on doit se proposer dans le traitement des fièvres des enfans, consiste à bien préparer l'acide, pour l'évacuer ensuite avec plus de facilité; & l'on conviendra de la nécessité de cette préparation, afin de rendre l'évacuation plus supportable aux malades, si l'on réfléchit un peu sur la nature de l'acide : sçavoir, 1°. S'il a la qualité épaisissante & coagulante qu'on lui donne communément; si c'est l'acide qui est la cause la plus fréquente & la plus générale des obstructions; si c'est à ce même acide qu'on doit attribuer la corrup-

La première indication est de préparer l'acide.

tion de toutes les liqueurs à l'exception des spiritueuses ; si c'est l'acide seul qui cause les difficultez presque invincibles que les Médecins ont à surmonter pour guerir les malades qui sont beaucoup chargez d'aciditez ; surtout enfin s'il est cause des tranchées qui accompagnent les purgations données sans préparation aux malades, dont la constitution tend à l'acidité.

Je sçai que cette façon de parler, *preparations d'humeurs*, se peut lire dans beaucoup d'auteurs, & la fin qu'ont eüe ces auteurs dans cette préparation d'humeurs a été que la purgation qui devoit lui succeder eut un plus heureux succès ; c'est-à-dire, qu'ils prétendoient que les humeurs grossieres seroient par là plus atténuées, que les humeurs trop chaudes seroient tempérées, que les voies obstruées seroient renduës plus libres, ou de faire transpirer par là plus aisément les humeurs au travers des pores de la peau par les diaphoretiques ; mais le plus souvent ces Médecins ont fait servir à cette préparation des sirops, des eaux distillées, & d'autres semblables babioles qui n'ont pû produire l'effet qu'ils en atten-

Pourquoi
l'ancienne
préparation
des humeurs
étoit inutile.

doient ; & le tems qu'on auroit dû nécessairement employer à combattre la maladie , se trouvoit non-seulement passé à ne rien faire , mais même à donner lieu au mal de faire un plus grand progrès.

Or cette prétenduë préparation telle qu'elle soit , a été, comme je crois , originaiement fondée sur l'aphorisme vingt-deuxième de la première section mal entendu , qui porte que l'on doit purger les humeurs qui ont acquises une suffisante coction , & non les cruës ; & cette sentence détournée dans un mauvais sens , a été cause que les Médecins les plus célèbres n'ont presque pas pensé depuis plusieurs siècles aux avantages que pouvoit procurer la purgation dans la cure des fièvres continuës ; parce que comme aux premières attaques des fièvres , après avoir mis les malades dans un lit bien chaud , on leur remarque souvent des signes de crudité assez visibles , les Médecins qu'on appelle , quoique d'ailleurs bien versez dans la pratique , ont alors recours aux sudorifiques comme aux remèdes les mieux indiquez , & marquent autant d'aversion pour les purgatifs que les

56 DES MALADIES AIGUES
nourrices les plus ignorantes & les plus
entêtées.

Pourquoi
les Anciens
ont négligé
la purgation
dans la cure
des fièvres.

Je ſçai encore que differens auteurs ont fortement disputé ſur l'usage de la purgation dans les fièvres; mais s'il est permis de s'expliquer là-deſſus nettement & en peu de paroles, ç'a plûtôt été par maniere d'acquit, & pour amufer le lecteur en faisant un pompeux étalage d'érudition, que pour mettre la verité dans tout ſon jour, & déterminer quelque choſe d'utile, qu'ils ont formé toutes ces diſputes. Mais Sydenham qui par ces grandes lumieres, & par la force de ſon eſprit, tout extraordinaire, a de nos jours ſi fort illuſtré la Médecine, a pleinement établi l'usage de la purgation dans le traitement de toutes ſortes de fièvres, non ſeulement par les raiſons les plus ſolides, mais auſſi par ſes experiences, & par le ſuccès conſtant de cette pratique.

La prépara-
tion des hu-
meurs par les
alexiphar-
maques, &
les ſudorifi-
ques eſt per-
nicieufe.

La préparation des humeurs crûes uſitée dans les fièvres, par l'usage des alexipharmques & des ſudorifiques; eſt plus propre à augmenter la crudité des humeurs qu'à leur procurer une véritable coction; & je puis aſſurer,

que de tels remedes préparans, préparent encore plutôt les malades à une mort prématurée, en transportant les cruditez des parties inferieures du corps vers les superieures où elles occasionnent des phrénésies, des convulsions, & les accidens les plus pernicioeux.

Au commencement des fievres soit essentielles ou symptomatiques, si l'on differe seulement d'un jour à l'autre les évacuations necessaires ce tems favorable à leur guérison s'échappe très-vîte, & ne revient plus. Ce tems précieux qui auroit dû servir d'abord de fondement à la cure de la maladie pendant lequel les forces du malade sont encore en vigueur, & n'y ayant que ce tems où les évacuations puissent produire de bons effets, s'évanouit peu à peu, pendant qu'on le perd en se servant sottement des cardiaques; & en se fiant mal à propos aux fausses experiences des remedes chimiques, de maniere qu'un malade qui étoit peu de tems auparavant dans une habitude athletique, se trouvant atteint du délire, périt miserablement.

Après cela je suis certain malgré tous ^{La coction} les préjugez que l'on peut avoir au ^{des humeurs} est plutôt

ptocurée par
les évacua-
tions que par
d'autres re-
medes.

contraire, que les évacuations étant faites dans un tems convenable, l'urine qui aura d'abord paru crüe, acquerra bien-tôt une bonne coction, & que le malade donnera bien tôt des esperances de santé plus sûres & plus prochaines qu'aucun autre moyen qu'on puisse imaginer.

La préparation dont il s'agit à present ne doit donc pas être l'effet des sudorifiques proprement dits, qui sont beaucoup échauffans, & n'ont aucune qualité qui puisse s'accorder avec la constitution délicate des enfans, mais qu'on leur connoît assez souvent préjudiciable. Car les remedes temperez absorberont assurément l'acidité prédominante, calmeront le bouillonnement des humeurs, & par leur vertu anodines les rendront incapables de produire aucun mal.

Dénombre-
ment des re-
medes pré-
parans.

Ces remedes sont, par exemple, les yeux & les pattes des écrevisses, les coquilles d'huitres, l'os de seche, les coquilles d'œufs, la craie, les coraux, la coralline, les perles, la mere des perles, les deux sortes de bezoard; la corne de cerf brûlée, l'os du cœur de cerf, la rapure de corne de cerf, l'a-

nicorne, l'ebene brûlée, le bol d'Armenie, la terre sigillée, la pierre hémarite, &c. Entre les remedes composez les plus estimez sont la poudre des pattes d'ecrevisses composée, la pierre de Goa, & les especes de la confection d'hyacinthe.

Il n'est pas si facile entre les coquillages & les absorbans de désigner ceux dont il faut user préferablement aux autres, & qui sont les plus efficaces dans les différentes maladies: car entre les plus sçavans & les plus celebres Médecins il y en a qui joignant leurs sentimens à ceux des Dames de qualité donnent la palme aux bezoards & aux perles, & les élèvent jusqu'au Ciel, parce qu'elles sont d'un plus grand prix, qu'elles viennent de loin, & sont par conséquent d'un plus grand mérite dans l'esprit des femmes.

Quels sont ceux qu'il faut préferer aux autres.

Il y en a d'autres qui ne sont pas moins habiles, mais qui en jugent peut-être plus sainement, qui préferent aux autres les absorbans les plus communs & les moins estimez, & qui estiment que ces remedes précieux sont plutôt ordonnez en faveur des Apoticairez qui y font un gain considerable, qu'à

cause du bien qu'ils procurent aux malades.

Pour moi, comme je n'estime pas que l'on puisse facilement distinguer les vertus & les qualitez des eaux minerales, au goût, par l'analyse, ou par quelque autre épreuve que les curieux puissent mettre en pratique, je veux bien quelquefois m'en rapporter aux idées des malades, & je leur laisse la liberté d'user indifferemment des eaux minerales purgatives quelque difference que l'on prétende y remarquer: car en mon particulier je n'ai jamais pû remarquer une notable difference dans l'usage des pierres les plus précieuses & les plus communes; si ce n'est que je crois volontiers que la bonté infinie de Dieu envers les hommes a donné dans chaque pays des qualitez & des vertus plus excellentes aux pierres & aux plantes qui y sont connues, & qu'on y trouve aisément, qu'à celles qu'on y apporte de loin & à grands frais.

Je n'ai jamais pû me persuader que les Princes & les grands seigneurs étoient plus sûrement préservez des injures de l'air, & de l'impression du

froid dans nos climats fort sujets à de grandes & fréquentes variations du tems, avec leurs magnifiques habits de soie, de pourpre, & tous brillans d'or & d'argent, que le commun peuple qui n'est ni dans une facheuse indigence, ni bouffi de l'orgueil que lui inspire une abondance outrée, & qui est en état de se pourvoir d'habits, qui sans être trop somptueux, conviennent à leur usage, au Ciel & au climat où ils vivent.

Je n'ai pas crû non plus que l'abondance d'un vin exquis, François, Toscan, & même de ce Falerne tant vanté, ni que des mets splendides & délicats que la cuisine industrieuse nous fournit, soient plus propres à maintenir les corps délicats de nos enfans en santé, que l'eau simple ou la petite bière, & les alimens vulgaires, pourvû qu'ils soient salubres & bons dans leur genre.

Si entre plusieurs coquillages à peu près de même nature, on peut en préférer quelques-uns à d'autres, je choisirois les coquilles des huitres communes qui se trouvent sur le rivage de la mer, qui ont été long-tems exposées au soleil, & qui se sont meuries,

Les reme-
des communs
que l'on peut
donner aux
pauvres à peu
de frais ne
sont pas
moins bons
que les plus
chers.

pour ainsi dire, sous les rayons bien-faisans de la chaleur de cet astre, & qui ont été par-là mieux préparées que par le feu des chimistes qui leur donne une couleur bleuâtre ou jaunâtre qui ne leur est pas naturelle; & s'il y a quelque chose de merveilleux dans cette poudre de sympathie, qu'on vante si fort, mais dont je ne sçai rien de bien véritable, j'ai beaucoup de penchant à l'attribuer à la longue exposition du vitriol à la vertu salubre des rayons du soleil.

Pour ce qui est en particulier des vertus admirables qu'il attribué à cette poudre, notre Monsieur le Chevalier d'Ygbi, qui est un très-galand homme, poli, ingenieux, mais quelquefois un peu trop crédule, je n'y ai pas plus de confiance qu'aux relations merveilleuses qu'on lit dans les Romans de Cassandre, de Cleopatre, du grand Cyrus, & d'autres semblables fixions inventées pour amuser des gens désœuvrez, disposez à se repaître de pareilles chimeres, dont l'illusion empêche les jeunes gens, & surtout les femmes de s'occuper à des lectures plus solides, & de s'instruire utilement des véritables histoires.

Cependant quoique je fasse beaucoup de cas des adoucissans les plus communs, & que je les préfère souvent aux plus somptueux & aux plus exquis, je ne prétends pas en critique insultant & audacieux, traiter de fourbes & de trompeurs les sçavans & excellens Medecins qui donnent de grands éloges aux perles & aux bezoards. & en font un cas tout particulier. Il est très-difficile, & il faut être bien hardi pour se croire en état de porter un jugement dogmatique & totalement décisif tant sur les médicamens que sur toutes les autres choses qui concernent la médecine; & il me paroît bien plus séant de demander excuse, & de l'accorder réciproquement, que de juger souverainement des choses trop incertaines, comme si l'on étoit inspiré par Apollon même.

Il faut juger avec beaucoup de retenue des sentimens des autres.

Les autres ont certainement autant de droit & d'autorité pour contredire mes sentimens sur la vertu & l'efficacité des médicamens que j'en ai d'examiner ceux qui sont opposez à mes idées, parce qu'il est facile à quiconque a la cervelle un peu échauffée ou qui est de mauvaise humeur, de traiter de plantes

sauvages & mal-faisantes toutes celles qui sont en usage dans la Medecine, & de les déclarer plus propres à être sarclées qu'à meriter l'attention des herbolistes; mais j'ai toujours regardé une grande modestie dans celui qui l'a en partage comme un signe très-évident & très sûr de son érudition & de son sçavoir, & j'ai toujours plus approuvé la timidité d'un homme qui demande conseil que la hardiesse de celui qui sçait juger des autres avec des yeux de lynx, mais qui n'est pas plus clair voyant qu'une taupe sur ce qui le regarde.

Les Magistres ne doivent pas être mis au rang des préparans.

Je ne sçaurois donner mon approbation aux magisteres de perles que plusieurs Médecins vantent à l'excès, parce qu'ils ont perdu leurs vertus naturelles, & qu'ils en ont contracté d'étrangères; en sorte que s'ils ont eu par eux-mêmes la vertu d'absorber puissamment l'acide, étant devenus acides doux par la préparation qu'ils ont soufferte, ils doivent à l'art d'être moins efficaces qu'ils n'étoient auparavant.

C'a été de propos délibéré que je n'ai point parlé des sels volatiles, tant huileux que spiritueux, non plus que des bezoards, minéral, lunaire, ou
solaire,

solaire, ni de l'esprit volatile de sel armoniac, & de corne de cerf; non que ces sels ne puissent quelquefois convenir même aux enfans; parce qu'ils ont la vertu d'absorber l'acide; mais il ne les faut donner, sur-tout aux enfans, qu'avec de grandes précautions à cause de la grande chaleur qui les accompagne.

Je n'ai pas aussi pour la même raison beaucoup de penchant à exalter les sels lixiviels, non plus que les eaux cordiales qui ont beaucoup de chaleur, comme par exemple l'eau de pivoine composée, l'eau épidémique, l'eau céleste, l'eau admirable, l'eau de canelle la plus forte, & d'autres de même qualité, à moins qu'elles ne soient tempérées en les mêlant en petite quantité avec des eaux plus douces, de manière que leur chaleur soit presque insensible au goût.

Il est de même des sels & des esprits volatiles, & des sels lixiviels.

Car tous les remèdes qui sont capables d'échauffer le corps, de quelque nom qu'on les honore, quelque estime qu'on en fasse, & quelque efficace qu'on ose leur attribuer, ne laisseront pas de dissoudre aisément le corps tendre des enfans, & sur-tout

Les remèdes très-chauds ne conviennent pas aux enfans.

de ceux qui ne font que de naître : ils consumeront insensiblement toute leur chaleur naturelle, & leur causeront enfin la fièvre ; & ces sortes de remedes doüez d'une excessive chaleur ne conviennent pas plus à l'âge tendre des enfans, que les laitages & les petites panades sont propres à tranquiliser l'estomac d'un laboureur affamé.

C'est pourquoi Galien interdit religieusement aux enfans l'usage de la rhériaque, de quelque maniere qu'elle soit préparée, quoiqu'il l'éleve d'ailleurs jusqu'au ciel, la regardant comme une véritable panacée.

Les préparations susdites doivent être airez des anodins.

Que les poudres tempérées dont nous venons de parler, absorbent ordinairement l'acide, c'est une chose si connue qu'il est inutile d'en alleguer la moindre preuve ; & si l'on doute que ces anodins soient les plus sûrs moyens & les plus infaillibles pour appaiser les tranchées des enfans, on s'en convaincra parfaitement, si on leur ordonne une plus forte dose qu'à l'ordinaire, c'est à dire une dose qui suffise pour arriver au but qu'on se propose.

Je dis ceci avec assurance que ces

fortes de poudres données en suffisante quantité appaisent toutes leurs tranchées & leurs douleurs de quelque cause qu'elles viennent, aussi certainement, que l'on est sûr de la vertu purgative de la rubarbe, à moins que le vice de quelque partie intérieure & principale n'ôte toutes esperances de voir ceder la maladie aux plus puissans remedes que l'on pourroit employer pour la combattre.

Si dans quelque violente inflammation ou bouïllonnement des humeurs nous nous contentions d'ôter à un adulte six onces de sang quand il faudroit en ôter jusqu'à vingt onces, il ne faudroit pas dire pour cela que la saignée seroit un remede inutile aux inflammations : mais il faudroit attribuer le défaut du succès à la trop petite quantité du sang que l'on auroit tiré.

Il en est de même des poudres en question, car s'il en falloit donner jusqu'à une ou deux onces pour appaiser efficacement les tranchées & les douleurs de ventre opiniâtres d'un enfant, quel effet pourroit-on attendre d'une drachme ou deux données au petit malade dans le même espace de tems.

En quoi consiste la véritable habileté d'un Médecin,

La connoissance exquisite des medicamens est peu de chose, & je dirai même la moindre partie d'un habile Medecin. Le bon usage des remedes pour satisfaire entierement aux indications que propose la Medecine, consiste à proportionner avec justesse l'espece & la quantité des remedes à la constitution particuliere du malade, en examinant à fond la nature de la maladie en cherchant avec soin à connoître le temperament du malade, surtout aux adultes s'il est sanguin ou mélancholique; si le sang a été fortement agité par la fièvre, s'il manque d'esprits en consequence de cette agitation, si les forces en sont fort abattuës, enfin si la diete a été judicieusement prescrite. Toutes choses qui sont d'une bien plus grande consequence pour former un excellent Medecin que tout l'appareil des remedes de quelque part qu'on les ait tirez & amassez en grand nombre.

Si ce que je viens d'avancer n'est pas véritable, l'apothicaire avec des formules sera préférable en Medecine, à toute l'érudition du plus habile docteur, & le moindre garçon apothicaire

grand causeur, surpassera ou égalera bientôt son maître en mérite; que dis-je, la moindre nourrice ou quelqu'une de ces femmes babillardes, garnie d'un livre de secrets qui lui sera venu de main en main damera le pion au plus sçavant Medecin & à l'apoticaire le mieux versé dans la connoissance & la préparation des remedes.

Mais pour en revenir à mon projet, voici les remedes que j'ai coutume de prescrire à un enfant d'un an qui a la fièvre, & qui est tourmenté de tranchées.

Prenez de la poudre de pattes d'écrevisses composée, & de perles préparées de chacune une drachme; formez-en une poudre qu'il faut diviser en six paquets.

Les formu-
les des reme-
des prépa-
rans & la
maniere de
s'en servir.

Ou bien prenez du besoard oriental, des perles préparées, des yeux d'écrevisses préparez, de chacun une demie drachme, des especes de la confection d'hyacinthe un scrupule; faites en une poudre, que l'on divisera en six paquets.

Ou bien prenez des coquilles d'huîtres préparées, trois drachmes; des fleurs de soufre, une drachme; du cri-

ftal mineral, deux fcrupules; faites-en une poudre que vous diviferez en douze portions égales.

Ou bien prenez de la poudre d'écreviffes fimple, une drachme; des yeux d'écreviffes préparez, deux fcrupules; de la cochenille, fix grains; faites-en fix prises, le malade en prendra une à l'heure même, & une féconde fi les douleurs font fort preffantes, une demie heure après, & les autres après cela de quatre en quatre heures, à moins qu'il ne dorme, continuant ainfi pendant les deux premiers jours. Il faut donner ces poudres dans une cueillerée du julep fuisvant dont on donnera par-deffus une féconde cueillerée.

Prenez de l'eau de lait alexitaire, quatre onces; de l'eau de cérifes noires deux onces; de l'eau de pivoine compofée, & de l'eau épidémique de chacune deux drachmes; du fucré perlé, demie once; mêlez le tout pour un julep.

Ou bien prenez des eaux de pouillot, & de lait alexitaire, de chacune trois onces; du fyrop d'œillets, une once, mêlez-les pour un julep.

Je me fers quelquefois du julep perlé

feul fans autre mélange, avertissant de bien remuer la phiole avant de verser la liqueur.

Prenez de l'eau de cerises noires quatre onces, de perles préparées une drachme, de l'eau de melisse deux onces, de l'eau épidémique trois drachmes, & autant de sucre blanc. Mêlez le tout pour un julep perlé, dont le malade prendra trois cueillerées.

Lorsque l'enfant est travaillé d'une toux opiniâtre, il prendra une moindre dose des poudres absorbantes, & dans les intervalles on lui donnera une petite cueillerée du julep suivant.

Prenez de l'eau de pouillot, quatre onces; du sirop de guimauve, deux onces; du baume de tolu, une once; mêlez cela pour un julep. On y ajoute souvent le bol d'Armenie, que l'on éprouve très-propre à calmer les catharres qui insultent les poulmons. Le suc de pouillot chaud, dans lequel on dissout le sucre candi, égale en vertu beaucoup d'autres remèdes; l'huile d'amandes douces mêlée avec le sucre, produit aussi de très-bons effets.

Le soufre vif ou les fleurs de soufre joints aux absorbans des acides sont

d'un très-bon usage pour les constitutions plegmatiques , parce qu'ils ont la vertu de dissoudre les humeurs assés blées dans quelque partie du corps que ce soit : car le soufre n'a pas les qualitez nuisibles & préjudiciables que Craton & d'autres Medecins celebres lui ont attribuées mal à propos, on lui reconnoit au contraire par experience une vertu alexitaire, expulsive, & très-opposée à la corruption des humeurs.

On ne peut pas bien déterminer l'usage plus ou moins fréquent que l'on doit faire de ces poudres, si ce n'est à raison de la maladie & de ses symptomes, selon qu'ils sont plus ou moins pressans. Surquoi je ne puis dire autre chose, sinon que les inquiétudes, les veilles, & les tranchées des enfans sont aussi certainement calmez par les coquillages donnez à propos, que les douleurs & les insomnies des adultes sont appaisées du moins pour un tems par les narcotiques.

Que s'il se trouve quelqu'un, qui mediocrement versé dans la pratique medecinale, vienne à nous dire que l'usage de ces poudres n'a rien de nouveau, ma réponse sera que l'usage de
ces,

ces poudres est véritablement inutile & incapable de remplir aucune indication curative quand on les donne en trop petite quantité, comme tout le monde en est depuis longtems persuadé ; mais que l'on n'a pû jusqu'à présent définir au juste ni la quantité de leur dose, non plus que le tems auquel il faut purger après en avoir fait un suffisant usage.

Il y a une fable triviale, dont on peut faire l'application à la difficulté qu'on pourroit nous proposer à cet égard. Un plaisant propoisoit un jour avec ostentation à plusieurs personnes de faire tenir un œuf stable sur l'une ou l'autre de ses extrémités, sur un plan horizontal, & après plusieurs tentatives, aucun des assistans ne pouvant y réussir, celui qui propoisoit la difficulté, en cassant moyennement les deux extrémités de l'œuf le tint immobile, & leur révélant par-là le mystère, appriéta à rire à tous ceux qui étoient présens, qui connurent qu'on ne leur avoit proposé sous une image obscure, qu'une chose très-facile à faire.

On résout une objection par une petite fable.

Trois jours après qu'on m'a mandé pour l'ordinaire, si la verole, la rou-

Diverses formules de remèdes doux,

74 DES MALADIES AIGUES
geole, ou la fièvre écarlate ne paioissent
pas, j'ordonne la purgation suivante si
c'est un enfant d'un an.

Prenez du sirop de chicorée avec
rubarbe, deux drachmes; de la rubarbe
en poudre, quinze grains, ou bien
de la rubarbe & du sené, de chacun de-
mi scrupule; de l'eau de lait alexitaire,
deux drachmes; de l'eau de canelle
trente gouttes. Faites de tout cela une
mixtion purgative.

Ou bien prenez deux drachmes de
sirop violat & quinze grains de sené en
poudre. Mêlez-les pour un bol laxatif.

Ou bien prenez de la poudre du
comte de Warwick décrite dans la Phar-
macopée de Londres; selon d'autres
de la poudre de Cornachine, six ou
huit grains. Faites-les avaler au mala-
de dans une cueillerée d'eau de cerises
noires dulcorée avec un peu de sucre.

Ou bien prenez deux amandes dou-
ces pelées & broyées dans un mortier
de marbre, en y versant insensiblement
une once & demie d'eau d'orge ou de
l'eau de quelque simple plante; dissolvez
dans la coulure trois dragmes ou demie
once de la meilleure manne. Mêlez le
tout pour une émulsion laxative.

Ou bien prenez du lenitif fin deux ou trois drachmes, dissolvez-les dans une once d'eau de lait alexitaire, puis ajoutez-y huit, dix & douze grains de lené en poudre.

Dans les accidens extraordinaires causez par une grande corruption des humeurs, on donne la veille de la purgation, depuis six jusqu'à quinze grains d'Ætiops mineral, & quelques grains de mercure doux broyez ensemble dans un mortier de verre avec un peu de fleurs de soufre, que le malade avale dans une petite cuillerée d'un sirop agréable.

Mais il faut observer que le mercure doux sublimé comme à l'ordinaire trois ou quatre fois, ne peut être administré aux enfans sans danger, & qu'on ne peut même sans péril en donner sûrement à plusieurs femmes la veille de leur purgation, parce qu'il excite d'ordinaire pendant la nuit des mouvemens desordonnez par haut & par bas, qui empêchent qu'elles ne soient purgées le jour suivant.

De plus la salivation qui est quelquefois soudainement excitée par une seule dose, doit empêcher un medecin

Ce qu'il faut faire dans des accidens extraordinaire.

Avis sur le danger du mercure sublimé trois fois, & sur la sûreté de celui qui a été sublimé, 6. 9. & 12. fois.

76 DES MALADIES AIGUES
prudent d'en donner aux personnes déli-
cates.

Au reste ce même mercure doux su-
blimé au moins six, neuf & jusqu'à
douze fois, se peut donner sans crainte
tant aux enfans qu'aux femmes délica-
tes, moins souvent néanmoins que l'Æ-
tiops mineral. Mais ce mercure rendu si
doux & tant de fois sublimé, lâche sou-
vent le ventre en l'excitant presque sans
violence, sans tranchées & sans vomisse-
mens.

L'observa-
tion d'un
très-habile
Médecin.

En parlant l'été dernier de cet adou-
cissement & de cette sublimation réite-
rée du mercure, dans une consultation
pour un enfant de qualité au sujet d'une
fièvre qui le faisoit languir depuis
long tems à la campagne, Mon-
sieur Boyle très-habile medecin de
Cantorberi, où il exerce sa profession
avec beaucoup de réputation & de suc-
cès, nous dit qu'il avoit guéri plus de
cent fois, autant qu'il pouvoit s'en
souvenir, des enfans qui étoient attra-
quez des fièvres comateuses, symptô-
me très-dangereux, en leur donnant le
mercure doux sublimé six fois. Sa pen-
sée étant que les fièvres comateuses des
enfans étoient le plus souvent produi-

tes par des vers ou des matieres vermineuses qui troubloient toutes les fonctions du cerveau. Ce que je remarque ici non-seulement pour en faire honneur à ce sçavant homme, mais encore afin que cette méthode soit connue de plusieurs autres Medecins qui en feront leur profit.

Lorsque l'enfant malade a trois ou quatre ans ou qu'il est vers la fin de la sortie de ses dents, ou s'il a des signes considerables d'avoir contracté depuis long-tems une insigne corruption d'humeurs, un bol composé de ces sortes de préparations lui sera fort convenable, & on le pourra incorporer avec la gelée de coins, ou avec l'écorce de citron passée par le tamis de soye, & dissous dans une cueillerée du julep.

Ces fortes de bols conviennent très-fort à ceux qui sont constipez, & qui sont difficiles à émouvoir, parce qu'ils disposent les voyes pour obéir plus aisément & plus promptement à la purgation du lendemain.

J'ordonne aussi quelquefois d'appliquer l'emplâtre suivant ou un équivalent sur la région de l'ombilic.

Prenez de l'aloës saccotrin une drach-

78 DES MALADIES AIGUES
 me , ou pareille quantité des especes
 d'hyerepiere , des feuilles de sabine ,
 des sommitez de petite centaurée , & de
 rhuë pulverisée , de chacunes un scrupule,
 de la terebentine de Venise , ce
 qu'il en faut pour faire un emplâtre,
 que l'on environnera d'un peu d'em-
 plâtre adherent ; on peut y ajouter de
 tems en tems un scrupule de coloquin-
 te.

Emplâtre
 qu'on peut
 appliquer sur
 la région de
 l'ombilic.

Je ne connois aucun purgatif qui
 soit plus convenable à l'age des enfans
 & moins mal-faisant que la rubarbe ,
 dont un long & frequent usage a fait
 connoître les effets. Elle enleve dou-
 cement & sûrement la matiere fébrile
 des enfans, en purgeant & fortifiant
 l'estomac , & tout le reste du corps sur-
 chargé des mauvaises humeurs ; ce qui
 convient fort par cette raison aux en-
 fans , aux femmes grosses , aux vieillards
 & à tous ceux qui se trouvent affoiblis
 par quelque maladie chronique.

La rubarbe
 pour purger
 les enfans est
 préférable
 aux autres
 purgatifs.

La rubarbe merite mieux , sans dou-
 te , le titre de hyere , que les anciens
 ont si fort loué , & que les Moder-
 nes ont si hautement célébré , qu'ils
 en ont fait la base presque de toutes
 les pilules que l'on garde dans les bou-

riques des apoticaire, c'est l'aloës, Le cas que l'on doit faire de l'aloës. lequel à cause de sa grande amertume fait quelquefois de très-bons effets sur les adultes, mais la chaleur, l'acrimonie & la corrosion, avec lesquelles il agit sur le corps, le rend, & avec raison en quelque façon redoutable.

Après l'opération d'un doux purgatif, il faut donner vers le soir une dose de poudre semblable aux précédentes, & la réitérer trois ou quatre fois le jour en des tems reglez, pendant deux jours & deux nuits; & il faut réitérer la purgation le troisième jour, dont la dose se doit regler sur l'opération de la précédente. On propose plus au long la méthode de purger.

Quand ces choses ont été faites régulièrement, les plus fâcheux accidens se trouvent calmez pour l'ordinaire, ou du moins beaucoup adoucis, de maniere que le malade est dès-lors hors de danger; quoiqu'il eut été un peu auparavant dans un très-grand péril.

Lorsque les enfans sont un peu plus avancez en âge, il faut suivre la même méthode, de quelque maniere qu'on en use, c'est-à-dire qu'il faut d'abord préparer les humeurs, & ensuite les évacuer. On agira pour cela très-sûre- Le traitement des enfans qui sont un peu plus âgés.

ment, en proportionnant exactement ces deux sortes de remedes aux differens âges des malades.

Il faut observer que la premiere purgation que l'on donne aux enfans qui ont la fièvre, soit non seulement composée de doux purgatifs, mais il faut aussi que leur dose soit moins forte, & le soir qui précède la purgation, on donne un lavement très-doux, avec quatre onces de lait de vache adouci avec le sucre, y ajoutant un peu de sel si le ventre est constipé avant d'en faire l'injection.

Quelques
précautions
qui regar-
dent la pre-
miere purga-
tion des en-
fans,

Au reste pour avancer l'effet de cette premiere purgation, & suppléer au défaut du purgatif, s'il est trop foible, on peut avec sûreté donner un scrupule de cristal de tartre dans quelques cueillerées d'un foible bouillon d'avoine ou d'autre liqueur de même qualité.

Mais il faut sur-tout prendre garde que le cristal de tartre soit bien préparé, & qu'il ne soit point de ce faux cristal, que l'on donne presque au même prix que le tartre crud.

Si l'enfant malade est charnu, gras, & d'un temperament très-humide, qui tend à dégénérer en acide, vient à

être attaqué particulièrement en hiver, de quelque maladie difficile à guérir, & que la corruption ne soit pas totalement détruite par une ou deux purgations prescrites en la manière précédente, il faut encore suivre la même route en purgeant de nouveau une ou deux fois, jusqu'à ce que la maladie soit absolument dissipée, si ce n'est qu'on peut laisser un jour ou deux d'intervalle de plus à donner les poudres alterantes.

Et je ne me suis jamais mal trouvé d'avoir ainsi réitéré la purgation autant qu'il a été nécessaire aux sujets d'une mauvaise constitution; loin de là leurs forces qui étoient auparavant toutes épuisées, ont toujours paru se rétablir peu à peu.

Il faut seulement avoir égard en purgeant les enfans du premier âge quelle que soit la violence de la maladie, à ne leur pas donner des purgatifs qui soient au-dessus de leurs forces. Il ne faut jamais donner aux enfans de trop forts purgatifs.

C'est pourquoi je puis mettre ici ce que dit fort à propos Hippocrate notre grand Maître dans son livre des Médicamens purgatifs, mais que la plupart ont mal interprété, voici ses ter-

Objection
sur un texte
d'Hippocra-
te.

mes : „ Tous ceux, dit-il, qui sont sur-
„ pris de fortes fievres, ne doivent pas
„ être purgez jusqu'à ce que la fievre
„ soit diminuée du moins avant le qua-
„ torzième jour, parce que leurs chairs
„ & leurs ventres étant très-chauds s'ils
„ viennent à prendre un médicament
„ purgatif dans cet état, ils ne sont point
„ purgez, & la fievre en devient plus
„ forte, le malade change de couleur,
„ & semble être atteint de l'ictèrie :
„ car la bile étant émuë sans être éva-
„ cuée, le malade ne veut ni boire ni
„ manger, est dégouté de toute nour-
„ riture, & périt souvent dans ce triste
„ état : mais s'il subsiste un seul jour,
„ & que la fievre diminuë après la pur-
„ gation, il guérit. Il ne faut pas par
„ conséquent donner des médicamens
„ purgatifs dans les fievres violentes ;
„ mais quand le mal est pressant, on
„ peut donner en tout tems un lave-
„ ment purgatif au malade, parce que
„ l'effet n'en est pas si dangereux.

Réponse à
l'objection.

Il faut observer sur ce que dit en
cet endroit ce grand Maître en Mé-
decine, 10. Qu'il parle des fievres vio-
lentes & très-ardentes qui arrivent aux
adultes, & qu'il ne le faut pas enten-

dre des fievres qui arrivent aux nourrissons, & aux enfans dont les fievres sont naturellement moins fortes & moins ardentés. 2^e. Que les remedes dont on se servoit dans son tems étoient très-forts & très-violens, & qu'on pouvoit presque les regarder comme des poisons, sçavoir, le concombre sauvage, la coloquinte, l'éllebore, & d'autres semblables purgatifs. 3^e. Qu'Hippocrate parle des fievres dans leur état naturel, & selon leur propre caractere, ainsi qu'il fait des descriptions très-vraies & très-exactes des maladies épidémiques, selon ce qui se passoit dans son tems, mais qu'il ne faut pas prétendre qu'il ait parlé de la maniere dont on devoit traiter les fievres dans les siècles éloignez du sien, & surtout dans le siècle present, où l'Art ayant acquis plus de perfection & de maturité, comme nos successeurs pourront le reconnoître, les Médecins ont enfin appris à préparer plus promptement ces maladies à la purgation & à dompter leur ferocité, en faisant prudemment une saignée aux adultes le jour qui précède la purgation, par où elle les adoucit, les tempere, & les dompte avec plus de

facilité. 4^o. Il faut observer qu'Hippocrate nous apprend ici que si un particulier qui a la fièvre prend un médicament purgatif, & qu'il échape par hasard dans le jour même du danger où il s'expose, il recouvre aussi tôt la santé; ce que je crois véritable, ayant vû très-souvent des enfans avec la fièvre, sur-tout au Printems & en l'Esté, aussi tôt après l'opération de la première médecine, absolument quittes de cette maladie & de tous ses accidens, dès le jour même.

Tout ce que nous venons de dire étant supposé, je dis qu'Hippocrate a très-bien jugé des mauvais effets des purgatifs, par rapport à la violence de ceux de son tems quand ils étoient donnez mal à propos dans les fièvres ardentes, c'est-à-dire sans que la saignée eut précédé; au lieu que si l'on purge un adulte avec nos minoratifs après lui avoir fait une assez grande saignée le jour précédent; ou si l'on prépare les enfans à la purgation par des coquillages & d'autres remèdes propres à temperer l'acide, & à rendre la matière febrile originale par la plus soumise à la purgation, il me sem-

ble que c'est se tracer vers la santé un chemin plus court & plus certain, que par l'usage des cordiaux & des sudorifiques prétendus les plus efficaces.

Mais pour désigner en peu de mots la vraie & la principale raison pour laquelle la purgation dans les maladies aiguës a été jusqu'à présent si peu goûtée des plus habiles Médecins, c'est qu'ils mettoient, comme on dit en commun proverbe; la charuë devant les bœufs, en faisant passer la purgation avant la saignée; ou du moins négligeant la saignée dans les cas où elle auroit été absolument nécessaire, ils donnoient témérairement la purgation seule composée des purgatifs les plus violens.

Erreur de quelques Médecins pour purger les malades avant la saignée.

Pour ce qui est de la saignée des enfans quand même la matiere febrile se seroit emparée des poumons, & qu'elle seroit accompagnée d'une toux convulsive, motifs qui seroient très-propres à engager quelquefois à la faire dans des cas si pressans, il est pourtant évident que ce remede ne convient pas à leur nature dans le premier âge & qu'elle ne leur est pas plus propre dans un âge si tendre, qu'elle ne l'est

De la saignée des enfans.

aux vieillards dans un âge décrepit : c'est pourquoi j'estime que son secours est fort inutile dans toutes leurs maladies, si ce n'est dans les toux convulsives, ou dans les fièvres qui saisissent subitement les malades, & qui sont accompagnées d'une toux facheuse. Elle peut aussi convenir aux grandes contusions, & enfin dans les intervalles des convulsions considérables.

En effet il est rare, & il n'arrive presque jamais, pour ainsi dire, que les enfans dont le régime est réglé, & même assez austère, quoiqu'il leur paroisse d'ailleurs de l'embonpoint soient sujets à une véritable pléthore.

Ils ont tous naturellement une humidité très-abondante; & cette humidité qui a beaucoup de facilité à se convertir dans un mauvais acide, est la cause de toutes leurs maladies, & il n'y a pas lieu de croire qu'en tirant du sang des veines on puisse efficacement corriger un temperament humide qui commence déjà à dégénérer en acide.

Reproches
faits aux en-
nemis déclai-
rez de la sai-
gnée.

Il y a des gens que leur penchant obstiné à tout contredire porte à condamner absolument tout usage de la saignée même pour les adultes. Ce sont

les fideles disciples d'Helmont , qui sont comme leur maître, inviolablement dévouez à son ancienne pratique ; & qui sont les heritiers fortunez de tous les arcanes , de la connoissance desquels ni la Médecine ni la République n'ont jamais été dignes , qui se nomment Chimistes par excellence sous le fastueux titre d'adeptes initiez des principes d'une secte de philosophes dont toutes les productions ne se font qu'à la faveur du feu : ce sont en un mot des gens qui s'en font beaucoup accroire , & qui s'imaginant qu'il seroit indigne d'eux de suivre les routes battues , veulent toujours enfler des chemins de traverses & peu fréquentez ; qui méprisent ce que les sciences ont de plus lumineux pour vaquer à la recherche de vaines chimeres qui ne peuvent soutenir le grand jour ; & qui prenant pour sublimes des speculations frivoles & de néant , bronchent sans cesse , & cherchent en vain avec beaucoup de peine & de travail de certaines panacées dont la découverte est impossible , & après s'être long-tems & inutilement repus des trésors imaginaires des adeptes , leurs biens se trouvant ré-

Portrait
succinct des
Alchymistes.

duits en fumée , ou perdent l'esprit & ont besoin d'Ellebore , & après s'être crus un peu auparavant plus riche que Cresus , ils ne remportent que des songes , & meurent de faim & de misere.

Les vertus
des coquilla-
ges.

Tous les coquillages tendent à desecher les corps , & c'est pour cela qu'ils conviennent proprement aux maladies qui reconnoissent pour leur cause les humiditez trop abondantes aussi-bien que les constitutions humides : or le temperament des enfans est très-humide & tres-mou. Ces coquillages ont aussi une legere astriction que la calcination leur fait perdre , quoique l'action du feu imprime de la chaleur aux corps sur lesquels elle agit , & même une acrimonie considerable , comme on le remarque à la chaux vive , & comme plusieurs medicamens chimiques en fournissent des preuves très-évidentes.

Mais ces mêmes substances absorbent aussi très-puissamment l'acidité qui n'est pas moins inséparablement accompagnée de la corruption de l'humidité aqueuse , que le feu est inséparable de la chaleur. Or les coquillages ne donnent aucune chaleur aux corps tendres des enfans , & c'est la raison qui me les
fait

fait préférer dans le traitement de leurs maladies à tous les autres remèdes.

Il y a pourtant encore un autre motif de ma préférence en faveur de ces coquillages, c'est que l'estomac des enfans étant imbu d'un levain extrêmement vorace & presque insatiable, les seuls liquides ne suffisent pas pour l'apaiser, parce que la pointe de ce ferment doit être émouffée, ou par une substance butyreuse qui adhère long-tems à l'orifice supérieure de l'estomac, ou par des panades ou des bouillies, qui n'étant pas assez promptement portées à l'estomac, ils contractent une faim extraordinaire.

J'ai observé plus d'une fois que des enfans malades ne tomboient en langueur, qu'à cause que leurs nourrices leur donnoient trop peu de nourriture & trop liquide. C'est pourquoi les coquillages sont à divers égards très-conformes à la nature des enfans, les impressions ou les alterations qu'ils font dans la région de l'estomac subsistant plus long-tems que celles de toutes sortes d'alimens liquides.

Pour ne rien dire de plusieurs oi-

ladienommé Pica ou appetit dépravé, maladie connuë aux poulles, ceux qui en ont soin, en mêlant du sable dans la nourriture qu'ils leur font avaler, les guérissent en fort peu de tems.

Ce qu'il faut entendre par les coquillages.

En parlant des coquillages je n'ai pas seulement entendu les corps qui portent ce nom legitimement, mais aussi les coraux, la craie, la coraline, les deux bezoards, & d'autres semblables qui sont douez de la même vertu d'absorber l'acide, & conformes à la nature des enfans, quoique la plupart soient d'une espece toute differente de celle des coquillages.

Tous ces médicamens sont depuis long-tems usitez dans la Médecine, cependant leur veritable usage & le plus conforme à la nature des enfans, ou n'a pas été connu jusqu'à present, ou n'a été d'aucun secours dans la cure de leurs maladies: car il est arrivé pour avoir trop affoibli leur dose, que la plupart des Médecins les croyant peu efficaces ont eu recours à des remèdes moins sûrs, & même nuisibles & contraires à leur constitution, je veux dire aux opiates dont ils se sont servis pour calmer leurs douleurs & leurs insomnies,

Je me souviens bien qu'un celebre Médecin voulut à ce sujet me tourner en ridicule , l'orsque traitant d'une fièvre très-dangereuse un enfant de qualité heritier de grands biens , je le fis appeller en consultation. Comme il ne manqua pas de proposer d'abord un narcotique , & s'appercevant que je répugnois beaucoup à l'usage de cette drogue contre son attente , M. me dit-il , il me semble , à vous entendre parler , que votre pratique est bien particuliere & fort differente de celle qui est aujourd'hui la plus suivie ? Oui M. lui répondis-je , en traitant les enfans malades je ne suis point la coutume , & je me promets bien de ne la jamais suivre : car l'experience que j'ai faite des remedes que je viens de proposer , m'ayant rendu beaucoup plus certain de leurs effets & de la sûreté de leur réussite , qu'on ne l'est de ceux dont on se sert dans la pratique ordinaire pour appaiser leurs tranchées, les tranquiliser dans leurs insomnies , pour calmer leurs douleurs , & arrêter leurs diarrhées , & ayant fait plus d'usage qu'aucun autre des remedes que je préfere aux narcotiques , quelque estime que d'autres en fassent ,

je suis déterminé à ne m'en pas servir aux dépens de la vie des malades.

C'est l'ignorance des vertus des coquillages qui a donné lieu à l'usage immodéré des narcotiques.

Je sçai qu'aucun des zelez partisans des opiates n'en défend l'usage aux constitutions mêmes les plus foibles, & que la plûpart les ordonnent trop librement, tant aux plus foibles qu'aux plus robustes, fondez peut-être sur le proverbe qui dit que les morts ne disent mot; ou bien persuadez que le sommeil est toujours très-agreable aux malades, aux assistans, & aux gardes qui sont pendant ce tems là quittes de tout soin, & jouissent d'une parfaite tranquillité.

Car quel Médecin donnant beaucoup plus qu'il ne doit aux narcotiques, quoiqu'il mette par là au croc, pour ainsi parler, le malade qu'il prolonge sa gueriton, & qu'il vuide sa bourse, ne sera pas aussi bien recû des malades qui sont tourmentez de cruelles douleurs, que le sont de grands Seigneurs, ceux qui sçavent par de flatteuses insinuations s'attirer leurs bonnes grâces?

Les narcotiques ne sont ni sûrs ni nécessaires aux enfans.

Mais le pouls des jeunes gens étant très-foible, leur constitution très-délicate, & leurs forces étant très-abat-

tuës, je ne comprends pas pour quelle raison l'on se serviroit dans le traitement d'un enfant malade de remedes incertains & dangereux quand on en a en main de très-sûrs & presque infail- libles.

A quoi je puis ajouter, que depuis que mes experiences m'ont assuré que les coquillages & d'autres remedes dont j'ai parlé ont une vertu anodine, & même assoupissante dans le traitement des enfans, pourvû qu'on les donne dans une dose suffisante, & qu'on les réitere selon le besoin, il n'y en a eu presque aucun dont la maladie quelque douloureuse qu'elle ait été, qui ait eu besoin du moindre des narcotiques qui sont legitimement décorez d'un si beau nom.

Or, comme la pharmacie des opia- res ne convient à pas une des maladies des enfans, à l'exception du vomisse- ment opiniâtre dont nous parlerons dans la suite, on n'y doit point aussi em- ployer des médicamens trop échauffans quand on les qualifieroit, comme on fait d'ordinaire, du nom de cordiaux & de salubres, si ce n'est qu'on les don- ne en très-petite quantité.

Les médi- camens très- chauds don- nez sous le nom de cor- diaux sont très-nuisibles aux enfans.

Le nom de cordial a été inventé avec adresse pour flater agreablement toutes les femmes , & pour éblouir les payfans qui sont souvent éloignez des lieux où l'on trouve d'habiles Médecins , & où de bonnes Dames font charitablement la médecine , qui leur donnent ces prétendus cordiaux pour toutes sortes de maladies , & que tous les ignorans reçoivent avec un plaisir indicible , se croyant exemts de tous maux quand ils en sont munis : car qui est-ce parmi le petit peuple qui puisse après avoir pris un cordial , s'imaginer qu'aucun mal un peu considerable ait la hardiesse de l'attaquer ?

Il y a cependant des Médecins marquez au bon coin qui doutent en quelque façon si parmi un grand nombre de ceux qui meurent sans violence , plusieurs ne doivent pas leur mort plutôt aux cordiaux qu'à leur maladie : parce que tout ce qui a coutume d'augmenter les symptômes de la maladie , tout ce qui augmente la soif , rend la langue seche , ou qui augmente de quelque maniere que ce soit la chaleur de la fièvre , est peu convenable aux constitutions délicates , & qui

n'opposent qu'une foible résistance aux insultes de ces remèdes.

Sur quoi je puis avancer avec toute la sincérité possible, que j'ai toujours vû arriver de pernicious effets, pour ne pas dire funestes, pour avoir tenu les enfans dans un régime trop échauffant, comme je l'ai déjà fait observer plus d'une fois; au lieu que par l'usage des drogues tempérées toutes les fois que j'en ai été le maître, lors même que les symptômes ont été les plus violens, j'ai observé que ces petits malades n'en ont jamais souffert aucune incommodité.

Quelqu'un peut-être m'objectera que la substance dure & presque pierreuse des médicamens que je viens de proposer, ne peut manquer d'engendrer des obstructions, & que la nature délicate des enfans jointe à l'étroitesse de leurs conduits doit nécessairement beaucoup aider à ces embarras.

Si l'usage des coquilles produit des obstructions.

Pour mieux répondre à cette objection, il faut considérer que l'intempérie acide est la mere legitime des obstructions que les enfans ont coutume de contracter, tant par la froideur de

l'air , que par la délicatesse de leur constitution , quoique leur régime soit très-régulier & leur boisson très-limpide. Il s'ensuit de là que tout ce qui peut corriger l'intemperie acide & l'adoucir , absorber les aciditez & dissoudre les coagulations , est propre à lever les obstructions , & à calmer tous les symptômes qui en resultent , & c'est ce que font à merveille tous les remedes que j'ai proposé.

Il y en a d'autres qui prétendent que l'intemperie alkaline est la cause la plus generale de toutes les fievres , & que tous les acides donnez indifferemment aux febricitans produisent de merveilleux effets , soit hommes ou femmes , enfans , ou adultes. Cette doctrine , pourvû qu'elle ne soit pas controuvée , a plûtôt été imaginée dans la vûe du gain , ou pour se singulariser par la nouveauté , que pour établir une vérité solide.

Qu'on donne sans consequence à cette opinion le titre de doctrine , il est toujours constant qu'elle s'oppose à l'experience la plus commune , tant au sujet des enfans , que des vieillards , & sur tout des femmes , qu'au senti-
ment

ment unanime des anciens Médecins les plus celebres , qui ont de tous tems statué que les acides sont très-contraires à la matrice & à toutes les maladies ; & conviennent tous que les acides fournissent au corps un mauvais suc , propre à produire un grand nombre de maladies , à irriter les parenchymes des visceres , puisqu'ils dissolvent non-seulement les perles , mais même les métaux par leur vertu corrosive , qu'ils sont aussi très-contraires aux nerfs qui servent aux sensations , qu'ils excitent quantité de vents , & qu'ils causent de violentes douleurs de tête.

Le sentiment des anciens Médecins sur les acides.

Enfin le trop grand usage des acides est d'autant plus à craindre dans ce climat , que notre region d'Angleterre est déjà plus sujette qu'aucune autre aux affections mélancholiques qui sont caulées par des aciditez surabondantes.

L'usage des acides plus à craindre en Angleterre qu'ailleurs.

D'autres pourront bien nous faire un crime de négliger la doctrine des crises , laquelle quoiqu'assez obscure n'a pas laissé d'être de tous tems fort autorisée dans les Ecoles de Médecine ; & de ce que nous laissons dans l'oubli le calcul des jours critiques dont

Le jugement qu'on doit faire des crises.

les anciens ont fait un si grand cas , & qui est encore à présent si vanté par tant de gens qui admirent à l'excès les choses dont ils ont le moins d'intelligence.

Je leur répond que la crise n'étant autre chose qu'un changement soudain qui se fait dans la maladie , ou vers la santé , ou vers la mort , après l'avoir observée avec toute la diligence possible nous avons reconnu qu'elle dépendoit totalement de la methode curative , particulièrement dans les enfans dont il s'agit presentement , & que c'étoit l'adresse ou l'imperitie de l'Art & des Artistes qui pouvoient la retarder ou l'avancer.

En effet , comme la cure des maladies est principalement appuyée sur les évacuations générales procurées dans un tems convenable , les cruditez qui causent la fièvre sont plus promptement digerées qu'elles n'avoient coutume de l'être , & une partie de la matiere morbifique est aussi-tôt chassée , & celle qui reste étant affoiblie , cede plus aisément dans la suite aux remedes qui sont donnez à propos.

Mais parce que les humeurs sont

d'ordinaire beaucoup agitées par les diaphoretiques & par les cordiaux, que les esprits entrent de jour en jour dans une plus grande confusion, & que l'on ne peut employer que les lavemens, dont l'efficace n'est pas portée au-delà des gros intestins, la coction des humeurs, & la crise même ne doivent être attendues raisonnablement qu'après un trop sçavant, trop solennel & trop pompeux étalage d'une longue suite de médicamens, dont l'action est toujours très-lente & très-tardive.

Enfin la crise ne me paroît être autre chose qu'un dernier effort de la nature, laquelle rassemblant ce qui lui reste de forces, tend à évacuer la matière morbifique par les voies les plus convenables, ce qui arrive chez nous très-fréquemment par les sueurs à cause d'un régime trop chaud gardé à contre-tems.

Il se fait encore des crises par une hémorragie, par le flux de ventre, par le vomissement, & quelquefois par un flux d'urine. On infere de tout cela que la nature elle-même qui est le plus sçavant & le plus sage Médecin que l'on puisse imaginer, ne veut jamais tenter

La nature des crises demande plusieurs fortes d'évacuations.

d'autre crise pour terminer les fièvres, que celle qui s'accomplit par les évacuations les plus conformes aux besoins des malades, & de leurs maladies.

Ce qu'il faut
juger des re-
medes préci-
pitans.

On a beaucoup & différemment écrit & disputé dans ces derniers tems du merveilleux usage des remèdes précipitans dans la Médecine; comme si toutes les maladies dont les hommes peuvent être affligés, pouvoient être aisément guéries, si l'on avoit la connoissance du précipitant propre & spécifique à chaque maladie.

Mais il faut observer qu'il s'agit à présent des fièvres aiguës des enfans qui attendent soudainement à leur vie, & non pas des chroniques qui donnent au Médecin de longues trêves, & un tems suffisant d'examiner curieusement la vertu des remèdes, & d'en éprouver les effets.

De plus, il faut entendre par précipitation, une séparation de particules grossières, qui par la vertu d'un dissolvant acide étoient suspendues d'une manière imperceptible dans une liqueur claire, mais qui déliées par une substance propre à briser l'acide, se précipitent au fond du vaisseau.

Or la crudité qui a coutume de se montrer dans les fievres , nous paroît être l'effet d'un acide prédominant , & la coction nous marque un acide presque détruit , & que la nature prend le dessus ; par conséquent la purgation excitée par art chasse vers le bas les cruditez qui s'étoient portées vers les parties superieures , & semble mieux précipiter les corps & plus naturellement que tous les autres médicamens , au moyen de quoi elles se déchargent enfin par le ventre ou par les urines.

Les purgatifs sont les principaux précipitans.

On peut même assurer que quelque autre sorte de médicament que ce soit , malgré ce qu'en peuvent penser ceux qui s'en tiennent à la simple spéculation , a une espece de vertu précipitante , peut-être par la seule raison que tout médicament est en quelque façon purgatif , & cette legere vertu purgative le rend propre à produire cet effet.

Mais il ne faut pas s'imaginer que la précipitation se puisse faire avec la même vitesse & la même efficace dans un corps revêtu des diverses formes , qui contient en soi autant de sucs & d'humeurs qu'il a de differens conduits

& de differens détours , que peut faire un Chimiste joueur de goblets , qui ſçachant faire tomber adroitement dans ſes liqueurs differentes gouttes , les fait dans un instant prendre de diverſes couleurs toutes merveilleuſes , ou bien y fait en fort peu de tems des précipitations appellées magiſteres.

Puis donc que la fièvre a coutume d'attaquer les parties vitales , & ſurtout les ſuperieures , & qu'elle ne laiſſe pas au Medecin le tems de réfléchir ſur des experiences incertaines & dangereuſes , il eſt aſſurement de ſa prudence , non ſeulement de ne s'en pas tenir à flatter la matiere febrile par des legers & frauduleux précipitans , mais de prendre d'abord le parti le plus sûr , & d'employer la méthode la plus efficace pour exterminer radicalement & amplement cette matiere par de ſinceres & veritables évacuations qui n'en laiſſent aucun veſtige.

Mais comme pluſieurs Médecins d'une très-grande réputation ſe ſont aviſez depuis long-tems , & continuent encore de vouloir chaffer promptement toutes les fièvres par des remedes ſudorifiques , il eſt aſſez à propos d'ajou-

ter ici quelque chose touchant cette méthode.

A l'instant même que ces Médecins voyent quelqu'un attaqué d'une fièvre épidémique, ils se figurent d'abord je ne sçai quelle malignité, qu'ils tâchent aussi-tôt d'éloigner par des alexipharmiques & des sudorifiques très-chauds : cependant la fièvre, qui souvent est d'elle-même assez douce, & qui n'a aucune malignité, est ordinairement renduë par cette méthode réellement, & de fait une fièvre des plus malignes.

Comment
des fièvres
fort douces
deviennent
assez sou-
vent mali-
gnes.

Car comme la ferosité qui doit chasser le sang des artères dans les veines, est totalement épuisée par ces sudorifiques témérairement donnez, il ne faut pas s'étonner que les parties grossières du sang cessant de se mouvoir, croupissent dans leurs vaisseaux; que le pouls après cela soit débile, inégal, ondoyant, tremblotant, fourmillant, ou intermittent; que les malades pour la même raison rendent peu d'urine, & marquent beaucoup de cruditez, & qu'enfin les premières marques de malignité ont coutume de se manifester, qui sont des vergetares sur la

peau , des tâches pourprées , & quelquefois des marques de pestilences , qui sont des signes qui font connoître par degrez que la gangrene se fait , ou qu'elle est faite.

Car l'habitude du corps qui étoit chargée de beaucoup d'humiditez accompagnées d'une chaleur benigne & modérée , se trouvant ensuite sous un regime plus chaud , se deseché , se brûle & se trouve enfin comme rotie par une excessive chaleur , en sorte qu'il ne reste pas une quantité suffisante de lympe destinée à arroser les parties , & que le sang trop épais & tout propre à s'arrêter , ne peut plus couler ni se mouvoir assez promptement dans les conduits qui servent à la circulation continuelle du sang qui est nécessaire pour le soutien de la vie.

Mais je propose la pratique des Turcs à tous ceux qui sur la fausse idée de malignité très-propre à couvrir les funestes effets des plus chauds médicamens , ont coutume d'employer les diaphoretiques les plus inflammables dans le traitement presque de toutes les fievres , & je tiens la méthode de ces Orientaux de plusieurs marchands

La méthode des Turcs dans les traitemens de la peste n'est pas sans fondement.

dignes de foi. Et quoique cette maniere d'agir soit contraire à l'érudition médicale, elle me paroît pourtant fondée en raison, & même assez naturelle. Ils prétendent que c'est avec le suc de limons mêlé en quantité dans les bouillons, & en mâchant fréquemment des morceaux de limons sucez, que ces peuples se guérissent de la peste qui tient le premier lieu entre les fièvres malignes, & qu'ils y joignent une boisson nommée sorbet, qui est parmi eux d'un grand usage, & qui n'est autre chose que de l'eau édulcorée avec le miel ou le suc, en sorte qu'on peut dire que leur régime est très froid, en sorte que notre mithridat, notre theriaque d'Andromaque, notre racine de serpentinaire virginienne, & tant de remèdes très chauds que nous appellons alexipharmques n'y sont point connus, ou du moins n'y sont pas fort estimez.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que la crainte de la peste dont tous les esprits sont ici frappez de tous points comme d'un coup de foudre, ne fait pas d'ordinaire perir plus de malades, & moins encore que fait ailleurs une simple fièvre, & dans les régions mê-

106 DES MALADIES AIGUES
mes de notre Europe, où la Médecine
doctrinale est le plus en vogue.

Mais toutes les autres raisons mises
à part, la réflexion que doivent faire
nos Médecins, c'est que généralement
parlant toutes nos fièvres deviennent
très-aisément inflammatoires, & atta-
quent souvent en particulier quelque
partie notable, comme la pleure, le
poulmon, le larynx, les muscles, les
jointures, ou quelque autre viscere, &
que l'on attribué communement toutes
sortes d'inflammations à la pléthore, ou
à une répletion excessive.

Les fièvres
en Angleter-
re viennent
le plus sou-
vent de ré-
plétion.

Et de fait y a-t-il au monde quel-
que nation où il se fasse une si pro-
digieuse consommation de troupeaux &
de bestiaux; Y en a-t-il quelque-une
où l'on trouve tous les mets & les assai-
sonnemens qu'on peut désirer en plus
grande abondance? S'il est donc vrai
que le luxe & la répletion soient les
causes ordinaires des maladies: & qu'el-
les donnent lieu à des fièvres inflam-
matoires si fréquentes, les remedes pro-
pres à mettre le feu sur le feu, quelque
indication que l'on puisse se proposer
dans leur usage, ne doivent pourtant
être donnez qu'avec beaucoup de pré-
caution & de réserve.

Mais comme toute fièvre continue , quoique benigne & réguliere , & même toute fièvre intermittente , est toujours causée par un venin qui gâte & détruit les esprits ; ce que le celebre Morton nie fortement , fondé sur une infinité de raisonnemens philosophiques , afin de favoriser en ces occasions l'usage des alexipharmques les plus échauffans , ou celui du quinquina ; je ne scaurois pourtant déferer au sentiment de cet excellent Medecin.

Car comme un sage & habile Medecin , & qui a de la probité , doit toujours avoir devant les yeux le bien & le mal que peuvent causer à ses malades les remedes qu'il leur ordonne ; il n'y a rien aussi de plus inhumain & de plus honteux à un Medecin , que de faire du mal à un malade qui demande son assistance , au lieu de se comporter avec prudence dans les occasions douteuses , pour ne pas lui donner occasion de se plaindre d'être plus maltraité par son Medecin qu'il ne l'est par sa maladie : & qu'il lui est alors bien plus séant de se contenter d'ordonner un bon régime au malade , & d'abandonner la maladie à la nature , parce

qu'il est plus honorable au Medecin de n'avoir rien à se reprocher, que d'être accusé d'égorger des hommes même contre son gré, en faisant des entreprises téméraires, dont quelques-uns de ceux qui ont recours à lui peuvent être les victimes.

Il est donc certain, que toute hypothese est dangereuse, quoiqu'elle soit établie sur des principes plausibles, & sur des raisonnemens qui marquent beaucoup d'érudition de la part de ceux qui la mettent en vogue, & qu'il est de la prudence de ne pas tableer sur une chose si incertaine.

Je conçois enfin qu'il n'est pas plus sûr d'attribuer la cause formelle des maladies à un venin, qui par maniere d'enchantement attaque subitement les hommes & les quitte de même, que de l'imputer à ces qualités occultes, tant vantées par les Anciens, & dont on se mocque il y a déjà long-tems dans ce siecle qui passe pour être très-éclairé sans néanmoins que l'on ait encore substitué à ces qualitez occultes des raisonnemens beaucoup plus solides.

La notion de
malignité est
souvent faul-
se.

Le raisonnement qu'employent d'ordinaire certains Medecins pour soute-

nit leur préjugé de malignité dans les fièvres, est frivole & puerile. Les fièvres, disent-ils, sont essentiellement malignes, puisqu'elles sont contagieuses; car si la contagion, c'est-à-dire, la communication facile d'une maladie d'un sujet à un autre étoit une preuve de malignité; il s'ensuivroit de là que la galle devoit être mise au nombre des maladies malignes, puisqu'elle se communique avec beaucoup de facilité.

Cependant elle n'en a point les véritables signes, puisqu'elle ne cause pas un abattement soudain de toutes les forces, qu'elle n'ôte pas l'appetit, que le pouls & les urines de ces gens-là sont dans leur état ordinaire, & qu'ils sont parfaitement bien toutes leurs fonctions tant animales que naturelles.

Il y a certainement une contagion maligne dans toutes les maladies qui sont accompagnées d'une grande inflammation, comme sont la peste, la petite verole, la rougeole, la toux convulsive des enfans, & d'autres semblables, qui sont originairement causées par une inflammation très-violente.

En quelle occasion les sudorifiques peuvent être utiles & quelles doivent être leurs qualitez.

A l'égard des sudorifiques que l'on employe dans les fievres, je conviens que les sueurs tant naturelles que celles qui sont excitées par l'Art, peuvent être très-salutaires dans les premières attaques des fievres, quand les pores de la peau commencent à se fermer, & que la transpiration sensible & insensible est fort empêchée; mais il faut que les sudorifiques dont on se sert, soient temperez, & ne point user de ceux qui peuvent allumer intérieurement un grand incendie. Il ne faut pas aussi employer ceux que la Pharmacie a rendus si secs, non plus que ceux qui contiennent des esprits si vifs; qu'ils sont capables d'ajouter flamme sur flamme; & on doit leur préférer ceux qui sont liquides & alimenteux, qui peuvent par conséquent fournir une quantité de matiere propre à suppléer à l'abondance des sueurs, & qui les excitent plutôt par leur chaleur extérieure que par leur chaleur naturelle.

Je crois après cela que je ne dois pas me taire sur une chose qui mérite attention, & qui n'est pas tout-à-fait étrangere à notre sujet; c'est que la fièvre qui regna beaucoup ici l'année

passée , fut peut-être aussi estimée maligne par quelques Medecins fortement prévenus en faveur des sudorifiques. J'en vais tracer l'histoire en peu de mots.

Au milieu du mois de Mai de l'année 1688. une petite fièvre dans laquelle les malades se plaignoient de sentir de legeres douleurs dans tous leurs membres qui revenoient à plusieurs reprises, & d'une douleur de tête qui occupoit particulièrement le front , ainsi que de quelques vertiges ; cette fièvre étoit si généralement répandue , que je n'en ai jamais vû de quelque cause qu'elle ait été produite, & en quelque saison qu'elle ait regnée , qui ait attaqué en même tems tant de personnes , enforte que des familles entieres en étoient atteintes , & que parmi le plus grand nombre il n'y en avoit pas un qui l'échapât.

L'histoire
d'une fièvre
qui régna en
Angleterre
en l'année
1688.

On attribua cette fièvre si générale à la variété qu'il y eut dans les saisons pendant tout le cours de l'année , enforte que quelques jours d'une chaleur brûlante venant à être suivis d'un froid considerable, les pores de la peau fort ouverts , ayant été soudainement

fermez , la transpiration fut supprimée , & la matiere de cette transpiration retenuë s'étant corrompuë , causa cette fièvre.

Sur quoi il est à remarquer qu'il n'y eût jamais en même tems tant de malades , & qu'il n'y eut jamais aussi moins de morts ; que ces malades de quelque maniere qu'ils fussent traitez , guérissent presque tous , soit qu'on observât dans leur traitement , ce qui étoit de plus convenable ou de plus absurde , soit qu'ils prissent des remedes de femmes , ou qu'ils consultassent des Medecins ; qu'ils s'exposassent à l'air , ou qu'ils restassent chez eux , soit qu'ils vaquassent à toutes sortes d'exercices , même à des courses de cheval , ou qu'ils demeurassent en repos ; soit qu'ils fussent agitez par toutes sortes de soins , d'ennuis , d'inquiétudes , ou qu'ils fussent tranquiles ; soit enfin qu'ils ne prissent aucuns remedes & laissassent agir la nature , presque tous , comme j'ai déjà dit , guérissent assez aisément.

Mais si cette fièvre , quelque legere qu'elle fut , en enleva quelques-uns , ce fut surtout dans l'adolescence & dans la jeunesse , les malades qui étoient
d'un

D'un tempéramment très-chaud, ayant été extrêmement violentez par les plus chauds sudorifiques.

Ce qui nous reste à observer sur cet article, c'est qu'il est à craindre que cette fièvre si douce & si benigne qui a également cédé aux bons & aux mauvais remedes, n'ait peut-être dans la suite des effets très-funestes: s'il arrive que dans une saison moins favorable à la guérison, une fièvre accompagnée des plus fâcheux symptômes, soit traitée par ces bonnes femmes & par ces medecins de balle, qui s'attendront vainement, d'avoir alors d'aussi heureux succès en mettant en œuvre, leurs cordiaux & leurs sudorifiques, qu'ils en ont eu au printems dans la fièvre la plus traitable, tout contribuant à seconder la témérité de leurs entreprises.

Avant que je propose quelques exemples des cures que j'ai faites par notre méthode, j'estime devoir ajouter ici de petits articles qui regardent les accidens qui arrivent le plus souvent aux enfans, laissant aux curieux à chercher dans les Auteurs ce qu'il y a de plus particulier.

De la sortie
des dents
difficile qui
arrive aux
enfans.

Entre toutes les maladies qui menacent la vie des enfans, il n'y en a aucune qui les expose à tant & à de si fâcheux accidens que la sortie des dents qui est souvent très-difficile. Cette maladie de neuf mois qu'on nomme grosse, qui est la cause de plus de six cens maladies, aussi bien que la matrice, n'est pas plus dangereuse pour les meres que la sortie des dents l'est pour les enfans.

Car comme les gencives des petits enfans souffrent souvent une inflammation semblable à celles que peuvent supporter les parties des adultes, ce qui leur cause des fièvres très-violentes, les dents ne pouvant pas sortir aisément de leurs alveoles, il ne faut pas s'étonner que des corps foibles & délicats soient souvent travaillez de si violens symptômes.

C'est là ce qui leur cause de violentes tranchées, des inquiétudes, des insomnies, des flux de ventre, ou des constipations, des déjections & des vomissemens verdâtres, des aphtes, des fièvres, des convulsions, & d'autres accidens, qui demandent également pour leur curation, ayant égard à lâ-

ge & à leur violence , premierement de temperer l'acide , secondement de le purger doucement : & ces symptômes cedent souvent à ces premiers remedes , à moins que la maladie chronique convertie en aiguë , ne se soit renduë fort compliquée , & n'ait jetté de si profondes racines dans les parties principales , que rien ne soit capable de les en détourner , ou que ces enfans n'ayent des maux de naissance , & de très-mauvais principes de vie.

La sortie de dents a deux tems qui font beaucoup souffrir les enfans. Le premier est quand la dent fait un premier effort pour sortir de l'os de la machoire , & quand la partie extérieure & supérieure de la gencive sans être tumefié , se trouve environnée d'un cercle blanc ; le second est lorsque le volume de la dent étant considerablement augmenté , rend la gencive toujours tumefiée , & y cause une grande inflammation , faisant en même tems de continuel efforts pour s'ouvrir un passage.

Dans le premier & le second tems des efforts que font les dents pour sortir , les chirurgiens incisent à la moindre occasion les gencives des enfans

Il faut distinguer deux tems dans la sortie des dents.

pour avancer leur sortie , mais fort mal à propos , car cette incision faite prématurément n'apporte aucun soulagement au malade , parce que ce n'est qu'au second tems de la sortie des dents, ce qu'il faut bien remarquer , que ce secours peut avoir lieu.

Quel est l'instrument le plus propre pour inciser les dents.

Il y a encore à cet égard une chose digne d'être bien remarquée , c'est que certains Chirurgiens étant appellez pour ouvrir une gencive tumefiée , ils ont coutume de se servir pour cela de leur lancette , ce qui a été , & peut être encore préjudiciable à plusieurs enfans , parce que comme cette incision se réunit aussi-tôt qu'elle est faite , & qu'il ne reste aucune ouverture pour la sortie de la dent , elle est tout-à-fait inutile , & ne sert qu'à faire négliger d'autres remèdes ; il est donc à propos qu'ils se servent toujours d'un instrument plus commode , soit qu'ils prennent pour cela le ganif dont on se sert pour tailler les plumes à écrire , ou qu'ils mettent en usage quelque autre instrument , dont le dos s'éleve comme celui d'un rasoir.

Il faut encore observer ici que pour prévenir une si grande inflammation

qui arrive aux gencives des enfans avant la sortie des dents , il est inutile d'en vouloir tenter la cure , avant que l'on ait appliqué une ou deux sang-
 suës au bas de l'oreille de l'enfant , par ce que la saignée étant nécessaire aux enfans peut s'opposer aux desordres que la violence de l'incision pourroit causer à la partie enflammée , si l'on omet cette révulsion , les remedes qu'on peut employer pour soulager l'enfant n'auront point d'effet.

L'applica-
 tion d'une ,
 ou de deux
 sang-sues est
 utile.

De plus , il arrive souvent au tems de la sortie des dents que la bouche des enfans est si mal-traitée qu'ils refusent de prendre aucune nourriture. En ce cas là il faut bien prendre garde de donner à l'enfant malade aucun aliment trop chaud , & pas même tiède ; parce que la chaleur de la bouche & des gencives presque brûlante , ne scauroit souffrir le moindre degré d'une chaleur étrangere sans en ressentir une très-vive douleur.

Comme les aphtes sont produites dans la bouche de l'enfant par une exhalaison acre qui s'éleve d'une chaleur interne , laquelle ronge & irrite la tendre pellicule de la bouche des enfans ,

comme elle pourroit faire sur toutes les autres parties du corps. On ne doit se servir ici pour reprimer puissamment cette acrimonie que des remèdes propres à produire cet effet. Les gargarismes composez de médicamens détersifs ne sont ici d'aucun usage, parce que les enfans, ne peuvent pas faire rouler la liqueur dans leur bouche, si ce n'est en avalant leur nourriture, & ils avalent aussi-tôt tout ce qu'on leur donne pour gargariser, & même l'humeur qui cause leur toux quand elle leur vient à la bouche; on ne sçauroit aussi les engager à cracher, à moins qu'il n'y soient forcez par le vomissement, au lieu qu'ils sont toujours disposez à laisser passer dans leur estomac tout ce qui se presente.

Cependant les drogues qui entrent dans les gargarismes ne sont pas toujours si nuisibles aux enfans qu'ils ne puissent les avaler sans crainte d'aucun danger.

La cure des
aphtes.

Il est certain que les aphtes qui ont coutume d'empêcher les enfans d'user du lait & de toute autre nourriture, peuvent se guérir promptement par l'usage des coquillages entre-mêlez, com-

me il a été dit , avec les plus doux purgatifs ; & je ne comprend pas pourquoi dans ces occasions comme en beaucoup d'autres , on se fert d'un grand appareil de remedes , lorsque l'on peut atteindre le but que l'on se propose en usant des plus simples , qui sont aussi efficaces que ceux que l'on compose avec le plus de faste & d'emphase.

Mais la raison pour laquelle la surface interieure de la bouche est plus disposée à produire des aphtes que les autres parties qui n'en sont point susceptibles , vient de ce que la membrane qui revêt interieurement la bouche , s'étend le long de l'œsophage , & descend jusques dans l'estomac ; d'où il arrive que l'exhalaison formée par l'effervescence contre nature qui se fait autour des hypochondres , s'eleve en haut comme d'une chaudiere pour sortir par le soupirail de la bouche , fait son impression sur cette membrane. C'est pour cela que le goût délicat de la langue distingue d'abord toutes les saveurs ; & c'est pour la même raison que les Médecins ont coutume de regarder la langue pour juger du temperament de tout le corps du malade

Pourquoi les aphtes se forment-ils à la bouche plutôt qu'ailleurs.

La raison pour laquelle les Medecins examinent la langue des malades.

La diarrhée des enfans qui est toujours causée par le mouvement précipité des humeurs qui coulent dans les intestins, ou par le gonflement qui s'y fait de la bile lorsque l'acide prend le dessus, cette diarrhée, dis-je, ne doit point être réprimée, ni par les astringens ni par les narcotiques : car les astringens ont coutume de causer un reflux des humeurs vers des parties plus nobles ; ce qui met les malades qui sont d'une constitution très-humide & fluide dans un très-grand danger de leur vie.

Les foibles forces des enfans déjà énuervés par la maladie & leur délicatesse.

Les narcotiques calment à la vérité pour quelque tems la fougue des humeurs gonflées, après quoi elles reprennent souvent de nouvelles forces ; outre qu'ils ne leur permettent pas de supporter aisément la puissante vertu de ces remèdes, & on ne peut leur en donner sans les mettre en péril ; mais les remèdes qui modèrent doucement l'acreté qui fait tout le mal, sont d'un usage plus sûr & plus convenable.

Car quoique dans les legeres diarrhées qui ne sont pas accompagnées de fievres, le diascordium & de pareils remèdes qui sont composez de ces deux

deux sortes d'ingrédiens , ne paroissent pas avoir mal réüssi , & semblent même avoir soulagé quelques malades , nous sommes néanmoins convaincus par expérience qu'ils ne sont pas exemts de danger ; & la craie , les coraux , les perles , & d'autres semblables remedes qui sont propres à calmer la fougue des humeurs , sans allumer un nouveau feu , conviennent parfaitement pour corriger l'acrimonie , & sont capables de donner à ces malades des secours encore plus efficaces.

La cure de la diarrhée.

On peut pourtant remarquer qu'encore que la nature des enfans soit tout-à-fait opposée aux narcotiques , on ne doit pas néanmoins en condamner absolument l'usage dans un vomissement opiniâtre , lors principalement qu'il est causé par le vice d'un mauvais air ; car il cause de si terribles accidens quand il est accompagné depuis long-tems de cruelles tranchées , qu'on ne peut gueres les calmer qu'en leur donnant deux gouttes de laudanum liquide mêlées avec le sirop de roses pâles , ou celui de chicorée avec la rhubarbe.

Quand le vomissement est excessif quelques peu de narcotiques peuvent avoir lieu.

Car comme leur estomac est si foible qu'il ne peut retenir les médica-

mens, ni même les alimens, il faut nécessairement passer aux remèdes propres à calmer cet accident, pendant qu'un doux purgatif fera son operation, & déchargera l'estomac & les intestins des mauvaises humeurs dont ils étoient chargez.

Les mêmes remèdes n'auront pas un moindre succès pour guérir le flux de ventre, que pour le vomissement: parce que tant que la cause du mal a son siege dans l'estomac, & que l'acrimonie subsiste dans les premières voies, les remèdes produisent totalement leurs effets dans l'estomac, comme par exemple, le sel de vitriol, le vin, & le tartre émetique, qui sont les plus efficaces en ces occasions.

Mais si l'on doit avoir égard aux effets que peuvent produire les vomitifs, dans un âge si délicat, & dans une si grande foiblesse; & si la dissolution des coagulations & leur évacuation peuvent se faire efficacement, & même plus sûrement, que par l'entremise des vomitifs & des narcotiques, il est certainement de la prudence du Medecin de ne les point employer, & de les regarder même avec horreur comme des remèdes très-pernicieux.

Cependant lorsque l'estomac regorge si absolument d'une quantité d'humeurs serueuses tout-à-fait nuisibles, & que les parois en sont tellement enduites, qu'elles le rendent inhabile à faire ses fonctions, que ce viscere est obligé de rejeter sans cesse les médicamens & les alimens sans en rien retenir, on peut fort bien faire prendre, même aux enfans d'un an ou deux, environ quinze grains de racine d'ipecacuana, parce que cette poudre qui est un doux vomitif, ne souffre après elle aucun engorgement dans l'estomac d'alimens ou de boissons liquides, & agit avec moins de violence que les autres émetiques, en sorte qu'on peut la donner aux enfans avec moins de danger; en un mot qu'elle dissout, débarrasse, & enleve mieux qu'aucun autre émetique dont la Médecine ait jusqu'à présent fait usage, les viscositez dont l'estomac est surchargé.

Non-seulement les coquillages sont très-propres à réprimer toutes les sortes de flux de ventre des enfans, & surtout à calmer leurs tranchées de quelques causes qu'elles viennent, & pour la guérison desquelles on peut dire

Que l'émetique est plus convenable aux enfans.

Le meilleur remede pour appaiser les tranchées.

qu'elles ont les vertus les plus excellentes & les plus spécifiques ; de manière que le quinquina qui passe pour le meilleur remède contre les fièvres intermittentes n'est pas plus leur spécifique, non plus que l'opium contre les douleurs opiniâtres , que le sont les coquillages dont on vient de parler , contre les flux de ventre & les tranchées des enfans.

Or malgré toutes les recherches des remèdes spécifiques que pourront faire les Médecins les plus curieux & les plus intelligens, la diversité presque infinie des temperamens , & le grand nombre d'infirmités que les peres & les meres laissent , comme par droit de succession à leurs enfans , sont des obstacles qui s'opposent tellement au succès de leurs observations , que c'est beaucoup moins au défaut de la vertu des remèdes , qu'à la dépravation de la nature des enfans que l'on doit en attribuer l'inutilité.

Car le quinquina même qui est vanté par tout pour un spécifique assuré contre les fièvres , ne réussit pas toujours dans le traitement des fièvres véritablement , ou à peu près intermitten-

tes qui arrivent aux astmatiques, & c'est pourtant le plus sûr spécifique contre ces maladies quand elles sont de la vraie & première espèce.

Pour ce qui est des convulsions des enfans & de certaines attaques que l'on appelle souvent mal à propos épileptiques, qui dépendent ordinairement de l'épuisement des forces causé par l'acrimonie d'une matière morbifique qui irrite le genre nerveux, nos coquillages, si l'on y joint sur tout le castoreum, auront plus d'effet contre des maladies si fâcheuses, quoique plusieurs les regardent comme des guenilles très-méprisables, ils auront, dis-je, plus d'effet, que les eaux anti-épileptiques les plus exquises, & toutes sortes d'esprits volatiles qui échauffent beaucoup les enfans, & qui comme des étincelles tombent aussi-tôt sur toutes les parties du corps où elles allument très-souvent un grand incendie.

Les coquillages très-propres pour calmer les convulsions.

Parce que la tunique intérieure de l'estomac étant toute nerveuse, est conséquemment plus propre qu'aucune autre à transmettre les alimens & les médicamens dans les réduits du corps les plus cachez, & comme les esprits de

cette partie aussi bien que de toutes les autres en sont d'abord agacez, & fortement agitez; il nous paroît qu'il ne faut pas perdre de tems, ni differer le moins du monde à faire en sorte de dompter cette acrimonie par des absorbans les plus propres à produire cette effet, & à réprimer les mouvemens tumultueux des esprits; ceux qui procurent du repos sans assoupissement, sont préférables à des remedes, qui par leur excessive chaleur augmentent encore la fougue de ces esprits.

La saignée
quelquefois
salutaire dans
l'intervalle
des convul-
sions.

Dans l'intervalle que laissent les convulsions, on tire souvent un peu de sang à l'enfant, soit par une saignée ordinaire, ou par l'application des sangsues aux bras ou derriere les oreilles; ce qui produit de bons effets; après quoi on peut entremêler les coquillages avec de legers purgatifs.

Mais pendant tout le cours des accès convulsifs la saignée jette les enfans dans un grand danger, leur constitution délicate prête à succomber au travail des convulsions, n'étant point du tout en état, déjà dénuée de forces, d'en soutenir la diminution par une perte de sang considerable.

Or il ne faut pas juger alors des forces des enfans par la violence des convulsions, mais il faut en juger hors de l'accès selon l'état où l'enfant se trouve, & il faut principalement donner beaucoup d'attention à l'examen de leurs forces, plus ou moins fortes ou foibles, par rapport aux boissons ou aux nourritures qui leur conviennent.

Les plus celebres auteurs, & les Praticiens les plus aceditez ont coutume de beaucoup vanter pour la cure des convulsions une infinité de remedes dans le détail desquels je ne prétend pas entrer, étant connus de tout le monde; mais autant que j'en ai pu faire d'épreuves, il n'ont pas répondu suffisamment à l'attente que j'en avois conçûe, quoique je convienne qu'il est fort à propos de tout mettre en œuvre dans le traitement d'une maladie aussi importante, & qu'on ne peut desapprouver l'application que peuvent apporter à chercher de nouveaux remedes contre une si terrible maladie, ceux qui entreprennent de la traiter.

Dans les accès convulsifs des enfans qui sont precedez par des tranchées qui agacent & irritent continuellement

leurs nerfs ; les remedes capables de moderer l'action des acides , de les émouffer & de les briser , sans échauffer de nouveau le corps du malade , & qui peuvent entraîner par bas toute l'acrimonie des acides dont les pointes ont été bien rompuës , sont ceux qui auront plus d'efficace & plus de vertu pour dompter presque à coup sûr cet horrible symptôme.

L'exemple
d'une petite
fille guérie
par les reme-
des de l'Au-
teur.

J'eus il y a du tems une preuve très-convaincante de ce que j'avance , en traitant la petite fille d'un laboureur qui n'avoit pas encore un an , laquelle étoit attaquée des plus violentes & fréquentes convulsions qu'on puisse imaginer ; puisque plusieurs jours avant que j'arrivasse , ses yeux , ses levres , & tout son corps en étoient agitez sans relâche ; la malade étoit d'une pâleur mortelle , son aspect étoit effrayant , son ventre étoit serré , & le peu qu'elle rendoit d'excremens étoient d'un verdâtre très-foncé , & quoique ses forces parussent dans un extrême abattement , elle crioit cependant à haute voix , & si fortement qu'elle faisoit pitié à tout le voisinage.

Mais depuis le tems que duroient

ces mouvemens convulsifs, & ces contorsions du ventre, elle n'avoit pris qu'avec peine quelques cuillerées de nourriture, & elle n'avoit été soutenüe que par de certains cordiaux dont on lui avoit fait prendre dans certains momens une très-petite quantité.

Je tâchai de secourir cette pauvre petite fille, & j'y réüffis assez-bien sans avoir rien autre chose à lui donner que quelques onces d'yeux d'écrevisses, mêlez avec des cristaux de tartre, dont je lui faisois prendre en la forçant d'heure en heure un scrupule dans de l'eau de pouillot, ou dans quelque'autre liqueur équivalente. La réiteration des doses de cette poudre lui donna un peu de sommeil, & les mouvemens convulsifs diminuerent. Je lui avois fait donner pendant ce tems-là un ou deux lavemens avec le lait & le sucre, pendant que le cristal de tartre pris par la bouche produisoit son effet qui est d'ouvrir le ventre, & de lever les obstructions quand on en donne une quantité suffisante.

Par ces petits remedes, & sans un plus grand appareil d'ingrediens je tirai contre toute esperance cette petite

130 DES MALADIES AIGUES
fille presque déplorée des bras de la
mort, & elle se rétablit bien-tôt dans
une parfaite santé.

Pourquoi les
vesicatoires
ne convien-
nent pas à
des enfans si
jeunes.

Or pour le dire en passant, la raison
pour laquelle je ne me fers point de ve-
sicatoires appliquez à la nuque, ou sur
d'autres parties quand je traite des en-
fans attaquez de convulsions, & presque
épuisés par les veilles & par les inquietu-
des, c'est qu'il me semble que je
les tourmenterois mal à propos, ces
sortes de remedes étant reservez aux
affections comateuses pour exciter les
malades de leur assoupissement, en les
tourmentant par l'action de ces reme-
des irritans. De plus, comme ces épi-
pastiques appliquez sur les adultes leur
causent dans les voies urinaire de tel-
les acrimonies qu'il sont exposez par
là à souffrir quelquefois de cruelles dou-
leurs, il me semble que ce seroit beau-
coup risquer de les appliquer sur les
corps délicats des enfans si jeunes.

Après cela je puis avancer en toute
verité que depuis que je me suis ser-
vi pour traiter les maladies des enfans
de la méthode ci devant proposée, ou-
tre que j'en ai guéri un grand nom-
bre, qui étoient en arrivant auprès

d'eux , non-seulement dans des accès convulsifs très-violens , mais qui en étoient même tellement affoiblis qu'ils étoient hors d'état d'avalier aucun remede , je ne me souviens pas aussi qu'aucun enfant auprès duquel j'aye été appelé dans l'intervalle des convulsions après avoir pris une seule dose de ces poudres absorbantes, en ait été de nouveau attaqué.

Je ne sçaurois pourtant disconvenir que ces sortes de remedes ne sont pas trop propres à rétablir le cerveau fortement agité par ces irritations d'esprits, & fatigué par les secouffes des convulsions. Il est donc fort à propos dans les violens accès convulsifs de faire prendre aux enfans quinze grains ou un scrupule de poudre anti épileptique , dont la formule est ci-après décrite au chapitre de l'épilepsie ; ou de leur faire prendre quelquefois en boisson quelque autre remede anti-spasmodique.

Remarque importante,

Dès que les accès convulsifs sont moins fréquens , on peut assez sûrement donner aux malades quelques purgations convenables , & quelquefois même douze grains de mercure doux sublimé neuf ou douze fois ; pour donner

lieu à la matiere morbifique de se précipiter des parties superieures vers les inferieures , & de s'évacuer par la voie la plus naturelle.

Il faut même examiner si dans une veritable manie , ou dans le mouvement des esprits le plus impétueux , il y a quelque remede plus propre à calmer dans le cerveau ces fougues éfrenées , ou d'appaiser ce violent incendie que le froid de ce mercure doux ou de l'æthiops mineral , ou bien si l'ellebore que les Anciens ont si fort vanté comme un excellent spécifique pour dompter la manie , y est plus convenable , vû que cette racine passe pour être chaude & seche au troisiéme degré , & qu'elle agit avec beaucoup de violence , cela supposé seroit-elle plus propre à tranquiliser cette maladie turbulente que ces grands rafraîchissans ? je m'en rapporterois volontiers au jugement de ceux qui gardent enchaînez ces malheureux maniaques , qui restent souvent emprisonnez , ou par une autorité superieure , ou que l'avidité de leurs heritiers prive de leur liberté , aussi-bien que le profit de ceux qui les gardent.

Remede singulier pour la manie.

La petite verole & la rougeole des

nfans, qui n'est souvent qu'une douce & tranquille effervescence de leur sang, ne les rend pas d'ordinaire absolument malades, lorsqu'on n'appelle pas les Médecins à leurs secours, ou que l'on n'écoute pas des babillardes qui croyent avoir une grande habileté dans la Médecine. Mais quand la masse du sang est dans toute sa fougue, & que le secours d'un Médecin est absolument nécessaire, les coquillages dont on a parlé soulagent presque aussi promptement les enfans, que les narcotiques ont coutume de soulager les adultes. Mais les sels volatiles, les eaux cordiales, le mithridat, la teriaque d'Andromachus, & tant d'autres alexipharmques ou diaphoretiques très chauds que l'on croit propres à pousser au dehors tout au plûtôt les pustules, & à procurer précipitamment leur éruption, sont à éviter, parce qu'au lieu des vertus cordiales & expulsives qu'on leur attribue, ils changent souvent les pustules de la petite verole benigne par elles-mêmes en des symptômes très-dangereux, & ils irritent, troublent & détournent ailleurs la matiere de la rougeole qui se portoit sans cela d'elle-

134 DES MALADIES AIGUES
même à la surface du corps ; ce qui
cause des oppressions mortelles , des
catharres suffoquans , & ne sont propres
enfin qu'à enflammer à l'excès le sang ;
qui n'étoit auparavant que legerement
& moyennement échauffé.

Reflexions
sur la cure de
la petite ve-
role.

En réfléchissant sur la nature de la
petite verole , je me suis souvent éton-
né comment un régime extrêmement
chaud pouvoit être admis dans le trai-
tement de cette maladie , non seulement
par des nourrices & d'autres femmes
ignorantes , mais même de l'aveu des
medecins , d'ailleurs assez scavans , vu
que c'est une maladie d'inflammation ;
& que tous les remedes supurans pro-
prement dits que les medecins & chi-
rurgiens appliquent sur toutes les par-
ties du corps qui sont tumefiées & qui
tendent à supuration , doivent avoir
d'un commun consentement des qua-
litez temperées , comme sont les raci-
nes de guimauve & de lys , les feuilles
de mauve & de guimauve , de branche
urine , les farines de lin , de fenu grec ,
& de froment , le beurre , la graisse ,
l'huile , le jaune d'œuf , la moëlle , les
mucilages , & d'autres de même quali-
té & qui n'excedent pas en chaleur ;

car les remedes fort chauds , soit intérieurs ou topiques , qui ont une vertu discuffive & rarefiante, font en quelque façon contraires aux précédens ; joint à ce que ces qualitez nuisent aux fonctions de la nature , qui tend véritablement à la fupuration , mettent mal-à-propos le trouble & la confufion.

Raifons d'éviter un régime très-chaud.

C'est pour cela que les coquillages , dont les qualitez font fort tempérées , & approchent fort des fupurans par leurs qualitez douces & benignes, qui réfiftent puiffamment à la pourriture , & qui font incapables de troubler les fonctions naturelles & animales , & d'y jeter le défordre , conviennent par plusieurs raifons au traitement de la petite verole.

Je pourrois par un plus long difcours foutenir encore plus fortement ma méthode , & par ce moyen beaucoup alonger ce petit traité ; mais je ne veux pas arrêter plus long-tems mon lecteur fur des difficultez purement fcholaftiques , dont on ne voit jamais la fin , qui meritent peu d'attention , ne regardant point la pratique de la médecine ; je ne me mets point en peine,

de m'attirer par les citations emphatiques d'un grand nombre d'auteurs qui sont entr'eux dans de continuelles alterations le renom d'une érudition profonde & fort étendue. Je veux encore moins par de vaines subtilitez combattre sans cesse le sentiment des autres, afin d'en triompher en mon particulier, en établissant à leurs dépens ma propre opinion.

Il est difficile de connoître la vérité.

Car enfin, je sçai trop bien qu'il est très-mal-aisé de connoître à fond la vérité des choses; je sçai encore que celui qui approche le plus du vrai, est celui que l'on reconnoit avoir été moins fautif que les autres: car quelque raison que puissent avoir des particuliers, de se croire élevez au-dessus de leurs contemporains, & quelque montre qu'ils puissent faire d'une science consommée dans quelque art ou discipline que ce soit, il n'est pourtant permis à personne de faire aucun progrès au delà des bornes de sa foiblesse & de sa fragilité naturelle, & ceux qui ont véritablement une science supérieure aux autres, sont ordinairement ceux qui se montrent leurs inférieurs.

Qui sont ceux qui en approchent de plus près.

Or il nous semble que le souverain arbitre

arbitre de l'univers a ménagé dans chaque siècle la mesure égale d'une moyenne intelligence des choses par rapport à chaque science , afin que personne ne put justement reprocher à un autre une trop grossiere ignorance.

Les grandes révolutions qui sont arrivées dans le monde , nous ont assurément fait perdre bien des choses capables d'illustrer la memoire de quelqu'un des siècles précédens , & qui pourront toujours de nouveau leur faire honneur. Et quoiqu'en disent les envieux , notre siècle a aussi ses découvertes qui méritent d'être beaucoup estimées , & qui lui feront un grand honneur tant que cet art subsistera , de maniere qu'ayant été fort enrichi par ces découvertes , il se rendra de plus en plus recommandable à la posterité la plus éloignée.

Je vais enfin rapporter des exemples de quelques enfans qui ont été guéris par notre méthode , sans néanmoins prétendre , que nos tentatives telles qu'elles ayent été , soient préférables aux autres méthodes , parce qu'il ne nous appartient pas de décider sur ce que des personnes plus éclairées ont jugé à propos de faire : nous nous

Les exemples de divers enfans guéris de leurs fièvres par notre méthode.

138 DES MALADIES AIGUES
contentons de rapporter ici ce que nos
observations nous ont fait croire vrai ou
vrai-semblable, & ce que nous croyons
que bien des gens ne trouveront pas
hors d'œuvre; & c'est-là tout ce que
nous estimons devoir mettre au jour &
annoncer au public.

PREMIERE OBSERVATION.

Le fils aîné d'un illustre Marquis,
très-distingué par son mérite, qui
étoit d'un tempérament sanguin, &
dont le corps étoit plein de suc, mais
qui avoit les nerfs d'une grande foi-
blesse, étoit souvent depuis sa naissan-
ce attaqué d'une fièvre aiguë, dont le
levain se portoit toujours sur les poul-
mons, outre que ce petit enfant étoit
sujet à une difficulté de respirer, très-
incommode, dont les assistans s'aper-
cevoient aisément quand il dormoit, sa
respiration se trouvant alors fort gênée,
il avoit sur son visage une pâleur qui
faisoit tort à sa beauté, une grande soif;
sa peau étoit d'une chaleur brûlante,
& il étoit sans cesse fort inquiet & fort
agité.

Je le fis saigner d'abord assez large-

ment du bras, après quoi je suivis dans son traitement la méthode que j'ai ci-devant décrite, qui m'a toujours bien réussi, au moyen de quoi la fièvre & tous ces accidens furent apaisez, & la santé rétabli en assez peu de tems.

Au reste ce fut le 14 Juin 1685 que je commencai de visiter ce petit malade qui n'étoit alors âgé que de quatorze mois, lequel étoit déjà fort affoibli par une toux convulsive, lorsque M. Short, très-excellent Medecin fut appellé pour conseil. Nous convinmes d'abord de le faire saigner au bras droit, & lorsqu'on lui eût tiré environ quatre onces de sang, mon sentiment fut de lui donner des doses un peu fortes de perles préparées très-propres à temperer l'acidité des humeurs, & dans les intervalles, quelques cueillerées de suc de pouillot adouci par le suc candi trois fois dans la journée, & de trois en trois jours de le purger doucement avec la manne; & mon confrere consentit avec plaisir à suivre cette méthode, dont il sçavoit que j'avois l'experience, & qu'il trouvoit très-sûre, étant un homme vrai & d'une probité reconnuë.

Cet enfant très-precieux à son illustre famille , fut guéri en dix jours de cette maladie , dont mon sçavant & célèbre Collegue n'avoit pas promis de le tirer en moins de trois mois.

Ce même enfant parvenu depuis à l'âge de cinq ans , fut attaqué de nouveau d'une fièvre continuë , se plaignant d'abord alternativement de la tête & du ventre , mais bientôt après se trouvant tourmenté de cruelles tranchées dans la région de l'ileon , qui approchoient presque de la passion iliaque , avec un pouls très-foible , dont le Seigneur permit qu'il fut guéri par la même méthode.

Mais il faut observer que sa fièvre aiguë & continuë se changea en intermittente , dont les accès sans frisson , comme il arrive ordinairement lorsqu'elle commence , revenoient régulièrement tous les jours l'après-dînée à la même heure , précédés & accompagnés d'une toux sèche pendant toute leur durée. On éprouva le quinquina , dont l'effet étoit de peu de durée , & simplement palliatif , jusqu'à ce que le malade ayant rendu quelque peu de sang par le nez , & la fièvre & la toux prenant

de nouvelles forces , je me déterminai , cependant avec repugnance , parce que la longueur de la maladie avoit considérablement affoibli le malade , à lui faire tirer au moins six onces de sang du bras & à le purger le lendemain , après quoi je lui fis prendre un julep confortatif , & propre à calmer les restes de la toux , qui produisit d'un jour à l'autre un effet si prompt , qu'on lui voyoit reprendre sa santé à vûë d'œil , & qui se confirma en peu de tems de telle sorte , qu'il l'a eüe depuis ce tems-là , & l'a encore à présent très-parfaite.

SECONDE OBSERVATION.

LA fille du même Seigneur âgée d'onze mois , d'une constitution forte & robuste , fut attaquée au commencement du printems , mais le tems étant fort froid , d'une fièvre aiguë , accompagnée d'une toux presque convulsive ; je la traitai heureusement par la methode , dont je me suis suffisamment expliqué , & l'ayant conduite pendant un espace de tems un peu plus long , la saison ayant été à peu près la même durant toute l'année , elle reprit enfin sa premiere

santé. Dans les derniers tems de la cure : j'ajoutai seulement après l'usage des coquillages , quelques gouttes d'élixir de propriété adouci.

TROISIÈME OBSERVATION.

Le fils unique d'un Comte d'une haute qualité, quatre mois & un peu plus après sa naissance, se trouva dans le cours du mois de Fevrier, tourmenté de violentes tranchées, d'aphtes, de continuelles inquiétudes, avec de légers mouvemens convulsifs qui revenoient de tems en tems. Ses oreilles qui suintoient abondamment, comme il arrive d'ordinaire aux enfans, se séchèrent tout-à-fait. Je fis enforte par l'usage des remedes suivans, que ce petit malade fut parfaitement guéri en six jours.

Prenez de la poudre de pattes d'écrevisses composée, une drachme; des perles préparées, deux scrupules; du cristal mineral, un scrupule; mêlez le tout, & le partagez en huit prises. Donnez-en une au plûtôt dans une cuillerée du julep qui suit, & qu'il en boive par dessus une seconde cuillerée.

Prenez de l'eau de lait alexitere , quatre onces ; de poiüillot , deux onces ; de pivoine composée , trois drachmes ; du suc perlé , une once. Mêlez le tout pour un julep.

Après que le petit malade eût pris pendant les deux premiers jours , les poudres en la maniere qu'elles avoient été prescrites , pour calmer les symptômes dont il étoit atteint , comme ils le furent effectivement , je lui fis prendre le troisiéme jour au matin le sirop purgatif suivant , qui lui ouvrit le ventre doucement , & tout alla bien dans la suite.

Prenez du sirop de chicorée composé de rubarbe , & de celui de noirprun , de chacun une drachme ; de la rubarbe en poudre douze grains ; de la teinture de safran , dix gouttes , mêlez le tout pour un purgatif.

Je continuai ensuite les poudres pendant deux jours , & je le purgeai de nouveau le troisiéme jour. Après quoi toute la maladie s'évanoüit , la couleur naturelle de son visage revint , & le suintement reprit son cours par ses oreilles.

QUATRIÈME OBSERVATION.

LA petite fille du même Seigneur , âgée de trois ans & deux mois , étoit attaquée d'une fièvre lente avec des redoublemens irreguliers , se plaignant sur-tout d'une violente douleur à la tête & au ventre ; elle avoit un dégoût entier de toute nourriture , & elle étoit souvent assoupie , symptômes que tous les domestiques crurent être des signes de petite verole : elle avoit de plus en dormant de petits mouvemens convulsifs , avec une toux sèche. Je lui ordonnai les remedes suivans.

Prenez de l'eau de lait alexitere , six onces ; de l'eau epidemique , une demie once ; des perles préparées , une drachme ; de la poudre de pattes d'écrevisses simple , deux drachmes ; du sucre candi , demie once. Mélez le tout pour un julep , dont le malade prendra trois cuillerées de quatre en quatre heures , après avoir agité fortement le vaisseau où la liqueur est contenuë.

Prenez de l'aloës surcotrin , une drachme ; des somnitez de petite centauree , & des feüilles de sabine séchées ,

de chacunes une demie drachme ; de la poix de Bourgogne , une drachme ; de la terebentine de Venise , ce qu'il en faut pour un emplâtre que l'on appliquera sur la région de l'ombilic.

Le jour suivant il continuera l'usage du julep.

On lui mit un petit vesicatoire sur la nuque.

On lui donna aussi un lavement de lait sucré & salé.

Prenez de l'Æthiops mineral & du mercure doux , de chacun six grains ; de la gélée de coins , deux drachmes faites-en un bol qui sera donné le soir.

Le jour suivant il prit le sirop purgatif qui suit.

Prenez du sirop de noirprun purgatif , deux drachmes ; de la poudre du comte de Warwic , six grains ; de la rubarbe en poudre douze grains ; de la teinture de safran vingt gouttes ; de l'eau de cerises noires , une drachme.

Il prenoit aussi une demie drachme de cristal de tartre dans un gobelet de piquette.

Il prenoit encore à l'heure du sommeil quatre cueillerées du julep précédent.

Le quatrième & cinquième jour on joignit à ces autres remèdes la mixtion suivante.

Prenez de la coralline , deux drachmes ; des feuilles de Menthe sèche pulvérisées , un scrupule ; de la poudre d'yeux d'écrévisses simple , une drachme ; des sirops de baume de tolut & d'althea , de chacun une once , de l'eau de fleurs d'oranges , une demie once.

La veille du sixième jour , on réitéra le bol ci-devant prescrit , & le lendemain le sirop purgatif, dont l'effet fut de faire vomir à la malade un ver de la longueur d'un empan , au moyen de quoi elle fut entièrement guérie.

CINQUIÈME OBSERVATION.

La fille unique du serenissime Prince , qui n'avoit pas encore un mois , fut cruellement atteinte de nausées & d'un vomissement accompagné de déjections verdâtres , & par conséquent de tranchées facheuses. On lui fit prendre huit ou dix grains de poudre de perles dans une cuillerée d'eau de menthee deux ou trois fois dans la journée , &c

les tranchées céderent aisément. Je lui ordonnai ensuite huit ou dix grains de rubarbe avec un peu de sirop de chicorée composé, qui enleverent doucement l'humeur morbifique ; après quoi les déjections se trouverent mieux colorées, la malade dormit tranquillement, & les nausées aussi bien que le vomissement cessèrent absolument.

SIXIÈME OBSERVATION.

La fille unique d'un membre du Parlement, âgée de six mois avoit été attaquée pendant quelque tems d'une fièvre extraordinaire que l'on a coutume d'appeller fièvre maligne ; ses déjections étoient verdâtres, son visage fort pâle, & en quelque façon plombé ; les aphtes l'empêchoient de teter, & quelques autres symptômes faisoient connoître le danger où elle étoit. Elle relevoit son menton autant qu'elle pouvoit, tournant sa tête en arrière tant le jour que la nuit ; de maniere qu'étant appelé auprès d'elle, je craignois d'abord qu'elle n'eût un abcès aux environs du gosier qui la menaçoit d'une suffocation prochaine.

Je lui fis prendre quinze grains à différentes reprises d'une des poudres dont j'ai ci-devant parlé, selon la méthode que j'ai proposée; mais toutes les fois qu'elle en prenoit il se faisoit un si grand bouillonnement dans son corps que j'en ai jamais vû d'aussi sensible dans aucun enfant: car ce fut alors un trouble general dans toute l'habitude, & il sembloit qu'il n'y eût plus aucune ressource, & que la malade étoit prête d'être suffoquée, & l'ébullition qui se faisoit dans tout son corps ressembloit à celle qui se fait entre un acide & un alcali dès qu'on les mêle ensemble dans un vaisseau.

Or dès que cette effervescence étoit finie, la malade suoit abondamment; cependant après plusieurs prises de ces poudres, & une legere purgation, ce fâcheux symptôme parut un peu diminué, & la malade se trouva d'ailleurs un peu mieux; ce qui me donna lieu de lui faire prendre vers le soir quatre grains de mercure doux & autant de fleurs de soufre avec un peu de sirop d'œillers, & le matin suivant elle prit le même remède, pour corriger la pourriture de ses humeurs, ou

pour en divertir les effets.

Cette seconde dose du matin l'engagea bientôt après à rendre par le vomissement une grande quantité d'humeurs puantes & putrides rayées de sang, dont les différentes couleurs représentoient assez celles de l'Iris; après quoi elle commença à se mieux porter, de sorte qu'ayant encore pris avec plus de facilité une dose de ces poudres, dont elle avoit auparavant beaucoup d'aversion, elle continua à s'en trouver de mieux en mieux, & elles ne lui causerent plus d'effervescence.

Elle commença ensuite à pleurer & à faire entendre ses cris à haute voix. Il lui survint alors une petite toux qui fut bientôt calmé, les aphtes se guériront & la fièvre se dissipa promptement; son visage reprit sa couleur naturelle, & la malade que tout le monde avoit cru désespérée, se rétablit bientôt dans toute sa vigueur.

SEPTIEME OBSERVATION.

Le fils unique du maître d'un navire marchand, qui avoit coutume de voyager aux Indes Orientales huit jours

après sa naissance , fut atteint pendant l'hyver de tranchées avec des déjections verdâtres & de continuelles inquiétudes ; joint à cela que sa bouche étoit tellement embarrassée par les aphtes qui la remplissoient comme de croutes blanchâtres , qu'il ne pouvoit teter en aucune maniere. Je lui ordonnai les remedes qui suivent.

Prenez des perles préparées , deux scrupules ; de la poudre de pattes d'écrevisses simple , un scrupule ; mêlez les & les partagez en huit doses : qu'il en prenne trois par jour en des tems convenables , dans une cuillerée du julep suivant.

Prenez de l'eau de lait alexitere , deux onces ; de celle de pouillot , une once ; du suc perlé , trois drachmes : mêlez le tout pour un julep.

Dès le premier jour & les suivans , les tranchées furent appaisées , & l'enfant dormit paisiblement.

Le troisième jour je lui fis prendre le sirop purgatif suivant.

Prenez du sirop de chicorée avec rubarbe , deux drachmes ; six grains de rubarbe en poudre ; trente gouttes d'eau de roses.

Le soir du même jour il prit une dose des poudres précédentes.

Le quatrième jour il commença à teter , les aphtes se dissipant , & les déjections prirent une meilleure couleur ; il ne laissa pas de continuer le même jour & le cinquième de prendre les mêmes poudres.

Le sixième jour il prit le sirop purgatif de chicorée composé , & un demi scrupule de rubarbe en poudre au lieu de six grains , après quoi il se trouva guéri.

HUITIÈME OBSERVATION.

La fille d'un de nos Théologiens âgée de dix mois ou environ , étoit travaillée d'un flux de ventre très-violent au tems de la sortie des dents , comme le rapport que ses parens me firent de ses déjections verdâtres le marquoient assez , ses selles n'alloient pas à moins de quarante & cinquante dans les 24. heures ; en sorte qu'elle étoit réduite aux abois & comme déplorée.

Je lui fis prendre quatre fois par jour , & plus souvent encore dans le commencement , un scrupule de nos

poudres ordinaires avec la craie que j'estime préférable aux coraux pour arrêter promptement les fortes diarrhées, & je les lui fis continuer jusqu'à ce que le flux fut beaucoup diminué, que la bile éfarouchée fut plus tranquille, que la malade eut un peu de repos, & que ses forces fussent un peu rétablies.

Les humeurs se trouvant un peu préparées le troisième jour, je lui fis prendre, pour commencer à les évacuer, la rhubarbe, que l'on ne peut jamais assez estimer, tant pour conforter les parties considérablement affoiblies, que pour purger doucement toutes sortes d'impuretez. Je continuai à lui donner les mêmes remèdes trois & quatre fois par jour, jusqu'au troisième que je la purgeai de nouveau, & elle se trouva guérie.

J'ajouterai ici que si je préfère la rhubarbe à tout autre purgatif pour les enfans, soit qu'ils ayent la fièvre ou d'autres incommoditez; il faut aussi convenir qu'il n'y en a pas de plus pernicieux dans les mêmes cas que cet aloës tant vanté, à la préparation duquel on donne même le nom de sacrée, pernicieux dis-je, tant à cause de sa gran-

de chaleur , que pour sa corrosion ,
qualitez entierement opposez à la foi-
ble constitution des enfans.

Et je puis confirmer le verité de ce
que j'avance , par l'exemple d'un enfant Un exem-
p'e memora-
ble des
de qualité à peine âgé de quatre ans mauvais ef-
fets des reme-
des tirez de
qui avoit une fièvre lente , & qui fut l'aloës
réduit en deux jours à une telle extrê-
mité par l'usage de cette hierre sacrée ,
infusée à l'ordinaire dans une liqueur
chaude , qu'on ne sçauroit croire la
terrible impression que fit soudaine-
ment sur les entrailles de cet enfant
cette mauvaise drogue , qui ne fut bien
connuë que par l'ouverture de son ca-
davre. Je n'en dirai pas davantage ,
persuadé qu'on doit toujours parler
avantageusement , tant des vivans que
des morts.

NEUVIÈME OBSERVATION.

La fille d'un Gentilhomme âgée de
quatre ans , avoit pendant l'Été de
l'année 1687. la plus violente fièvre
que j'aye jamais vüe à aucun enfant
de cet âge. Elle étoit d'une extrême
maigreur , la soif la tourmentoit à l'ex-
cès. Sa peau , contre l'ordinaire de son

âge étoit d'une chaleur si vive & si mordicante , qu'en la touchant on ne pouvoit souffrir qu'avec peine la chaleur qu'elle avoit au-dedans du corps. Elle avoit au surplus des parotides très-doulooureuses , & qui étoient fort tumefiées , les jouës étoient le plus souvent très-rouges ; & ses continuelles inquietudes l'avoient jetté dans une langueur extrême.

Je commençai un soir à la voir pour la première fois , & je lui fis prendre à l'instant nos poudres renduës un peu purgatives dans une cuillerée d'eau de pouillot , & lui en fis prendre peu de tems après encore une demie drachme.

Je fis la même chose le jour suivant ; mais une demie heure après elle saigna du nez copieusement , & le haut de son visage étoit tout livide , legerement boursoufflé , & on y remarquoit des plaques très-rouges d'espace en espace , de maniere qu'il sembloit qu'on lui eut donné tout recemment des coups sur le front. Elle avoit sur la tempe gauche une tache écarlate , ronde & large de deux doigts.

Tout cela loin de me faire peur relevant mes esperances je persistai dans

l'usage des absorbans de l'acide , mais moins purgatifs pendant toute la journée. Le lendemain qui étoit le troisième jour , quoique la fièvre , la chaleur , & la soif continuaissent avec la même vigueur ; je ne feignis point de lui donner la poudre purgative animée par les cristaux de tartre qui lui firent faire cinq ou six selles. Enfin la fièvre cessa le même jour ; la soif s'éteignit l'après dînée ; la peau auparavant très-chaude se fit sentir au tact plus tempérée , & dès le soir même la petite malade se sentant absolument guérie . s'écria toute gaye , disant à ses parens , Que je me porte bien à cette heure !

DIXIÈME OBSERVATION.

La fille d'un gentilhomme âgée d'un an , d'une bonne constitution , & d'un embonpoint merveilleux , fut attaquée au mois de Novembre d'une grosse fièvre causée par la sortie des dents. Elle avoit une soif inexprimable , le visage pâle & verdâtre , & toutes les fois qu'elle approchoit sa bouche du mamelon , la toux l'empêchoit de continuer de succer le lait , & quoique je

156 DES MALADIES AIGUES
fusse averti de ce symptôme, je m'ima-
ginois toucher un grain de raisin tu-
mefié & enflammé.

De plus sa bouche toute ulcerée par
les aphtes ne lui permettoit pas de
l'ouvrir, que lorsqu'on lui ferroit les
narines pour l'obliger à respirer par la
bouche, & d'avalier en même-tems le
remede qu'on lui presentoit. Ses selles
étoient très-vertes, & sentoient l'aci-
de; & ses agitations continuelles fai-
soient voir qu'elle ressentoit de gran-
des douleurs dans le bas-ventre.

En sommeillant sa respiration fra-
poit les oreilles des assistans. De plus,
elle ne put crier en aucune maniere,
jusqu'à ce que dans le cours d'une se-
maine, les remedes qui lui furent ad-
ministrez, selon la méthode que j'ai
décrite, la maladie fort diminuée lui
permit de faire entendre aux assistans ses
cris semblables à ceux qui sont ordi-
naires aux autres enfans.

Après la seconde purgation tous ces
symptômes diminuerent, & après la
troisième la bonne couleur de son vi-
sage revint sensiblement, son teint re-
prit sa blancheur naturelle, ses yeux re-
prirent leur premiere vivacité, & elle

se confirmoit de jour en jour, dans une santé plus parfaite.

J'ajouterai aux exemples précédens celui d'une maladie chronique qui ne nous éloignera pas beaucoup de notre sujet, & qui ne sera peut-être pas tout-à fait inutile.

ONZIÈME OBSERVATION.

Un enfant de treize ans, fut si fort maltraité d'une atrophie vermineuse, comme il parut dans la suite, qu'il ressembloit plutôt à un squelette qu'à un enfant vivant. Sa face étoit cadavéreuse, ou si l'on veut hippocratique; ses yeux concaves, les narines aiguës, les os n'étoient couverts que de la simple peau.

Sa maladie le rendit insensé, il étoit sur les dents par sa maigreur, & il ne pouvoit qu'à peine se remuer comme un limaçon. Il rendoit involontairement durant le jour ses excremens dans ses habits, & pendant la nuit dans son lit. Je lui donnois tous les jours matin & soir vingt-cinq grains, ou une demie drachme d'Ætiops mineral dont je fais un grand usage, & le purgeois douce-

ment de quatre en quatre jours ; ce qui lui fit vüider quantité de vers , & peu de tems après il devint un peu moins maigre & plus charnu.

Je ne ferai pas de difficulté de décrire ici la préparation de notre *Ætiops* que je n'ai lüë dans aucun Auteur que je sçache , & qui sera, comme je crois, d'un grand usage.

Nouvelle
préparation
de l'*Ætiops*
minéral.

Prenez deux parties de mercure crud & une partie de fleurs de soufre ; agitez les dans un mortier de verre jusqu'à ce que l'on n'aperçoive plus aucuns globules du mercure , & que toute la masse soit réduite dans une poudre brune très-subtile , laquelle étant gardée noircit de plus en plus. *

La méthode commune de préparer l'*Ætiops* mineral consiste à prendre parties égales de mercure crud , & de fleurs de soufre , à les incorporer ensemble & les brûler , jusqu'à ce qu'il en reste une espece de tête morte en forme de poudre qui compose encore après la combustion , la moitié du mélange que l'on a fait des deux ingrediens ; il reste à sçavoir si l'action du

* Cette formule se trouve à present dans tous les livres.

feu sur ces matieres ne leur ôte point leurs vertus naturelles , & si tant que ces vertus subsistent , l'on peut certainement compter sur leurs effets. On peut dire la même chose de beaucoup d'autres préparations qui se font au moyen du feu.

Je crois cette préparation fort au dessus des autres préparations mercurielles , tant parce qu'en quelque quantité qu'on la donne & quoiqu'on la réitere , elle n'excite jamais la salivation qui ne peut convenir à la constitution délicate des enfans , & qui arrivant inopinément , est toujours regardée des assistans avec beaucoup d'horreur , qu'à cause que cette préparation se fait d'une maniere très simple & très-naturelle , & sans le secours d'un Art trop affecté , qui méprise tous les remedes qui n'ont point essuyé la torture de ces grands feux que les Chimistes prétendent nécessaires pour les rendre plus purs , & dépouillez des feces dont ils les croyent chargez , quoiqu'il arrive souvent qu'ils les fassent passer de leur état naturel où ils sont pourvûs de leurs qualitez les plus excellentes dans un état tout different , plus mauvais , où ils

160 DES MALADIES AIGUES
ont acquis des qualitez nouvelles , &
tout-à-fait inconnues. On peut en ju-
ger par la volatilité indomptable du
mercure , à la fixation à laquelle tous
les Chimistes ont depuis si long-tems
& si infatigablement travaillé sans suc-
cès , que l'on fixe néanmoins fort ai-
sément par l'action d'un pilon sur un
mortier sans aucun autre appareil.

J'aurois pû rapporter quantité d'au-
tres exemples de guérisons singulieres
si je n'avois apprehendé d'ennuyer le
lecteur en insistant trop long-tems sur le
même sujet.

J'aurois pû aussi parler avantageuse-
ment de cette ancienne coutume qui est
aussi la meilleure , de prévenir les ma-
ladies , tant des enfans nouveaux nez
que de ceux qui sont plus avancez en
âge par des médicamens connus , & sa-
lutaires , capables de résister à la cor-
ruption des humeurs , que l'on avoit au-
trefois coutume de donner presque tous
les mois.

Car comme la constitution délicate
des enfans , est sujette à toutes les im-
pressions , tant interieures qu'exterieu-
res , & comme les indigestions & less

cruditez.

cruditez prédominant avec facilité dans les enfans , il est de la prudence du Médecin de combattre à plusieurs réptiles ces dispositions malades , & de les corriger en réiterant les remedes , parce que la nature foible & delicate des enfans ne permet pas d'en saper tout d'un coup toutes les racines.

J'aurois pû aussi examiner plus à fond , s'il est plus sûr de confier temerairement les enfans nouveaux nez à des nourrices de louage , selon la coutume depuis long-tems établie , afin que les parens ne scachent qu'après la mort de leurs enfans par l'ignorance , ou par la negligence des nourrices qu'ils sont en grand danger de perdre la vie , ou s'il ne seroit pas plus à propos de les sevrer du lait de leur naissance ; ou si les meres ne seroient pas obligées de les nourrir elles-mêmes ; ou si lorsqu'il faut necessairement leur donner une nourrice , s'il les faut nourrir à la maison sous les yeux des peres & meres des enfans , & priver absolument les nourrices de la compagnie de leurs maris.

Mais il est tems de répondre à une objection que ne manqueront pas de me faire deux sortes de Médecins ; 1^o.

Objection
contre notre
methode.

Des praticiens celebres , 2°. D'autres Medecins qui se sont fortement appliquez à la découverte d'une nouvelle pratique Medecinale, car les uns & les autres condamneront hautement la méthode que j'ai suivie, comme trop simple & trop peu ornée, ne proposant que des remedes vulgaires, & qui se trouve destituée de cette variété d'ordonnances qui fait valoir l'érudition des Médecins, & dont la plupart des Auteurs ont surchargé leurs ouvrages: ils me feront même un crime, ou d'avoir ignorée, ou d'avoir méprisé ces belles operations chimiques que la plûpart des Auteurs ont élevées jusqu'au Ciel.

Réponse à
l'objection.

Mais ils devroient se souvenir que le Medecin n'est que le ministre de la nature, qui est à proprement parler le seul & véritable Médecin. Qu'ils se plaignent donc avec raison que nous sommes tous nez nus; que la nature se contente de peu; que l'art ne peut qu'imiter la nature, ou plûtôt marcher sous ses auspices? Qu'ils sachent encore qu'un Médecin qui prescrit un si grand nombre de formules, le fait souvent ou par ignorance, ou par ostentation, ou par fraude & mauvaise volonté?

Pour ce qui est de la Chimie, je me contente d'en être suffisamment instruit, & ma credulité ne s'étend pas jusqu'à donner une entière confiance aux vaines & fastueuses promesses des Chimistes. Je ne dirai pas, pour faire voir que je dois avoir quelque teinture de cet art, non seulement que j'ai fréquenté pendant quelque tems à Paris le célèbre M. Lemery, qui est en fait de Chimie, la gloire & l'ornement de ce siècle; mais que j'ai aussi été son pensionnaire.

Que si la Médecine avant que les remedes Chimiques aient prévalu depuis quelque tems sur les autres remedes, avoit manqué d'une bonne méthode de traiter les malades; certes, ou je me trompe fort, les préparations chimiques ne l'auroient pas beaucoup enrichie.

Se qu'il
faut penser
de la Chimie.

Car quelle raison auroient eu des Médecins senez d'avoir recours à des remedes inconnus, incertains, & très-dangereux, & pour ainsi dire aux aziles de l'ignorance, à moins que des motifs inopinez ne leur eussent fourni un juste sujet de se défier des remedes usitez depuis long-tems, & cou-

fermez par d'anciennes experiences ?
 Ils n'auroient pas assurément saisi l'ombre avec avidité pour abandonner la substance, à moins que la foible lumiere que leur fournissoit cet ombre ne les eut éblouis, ou pour mieux dire aveuglez par une espece d'enchantement. Je ne prétends pas par là mépriser les préparations chimiques que notre pharmacie a adoptées, comme je ne suis pas d'avis pour élever les anciens remedes, d'exclure absolument la chimie du distric de la Médecine.

Mais ceux qui s'imaginent que les médicamens ne scauroient être bien préparés que selon les regles de l'art chimique, & à moins qu'ils n'ayent souffert l'action du feu plus violente, devroient bien faire réflexion que tous les vins medecinaux, & plusieurs teintures sont fort bien préparés sans l'aide du feu, & sont ainsi plus agréables à l'estomac, & plus utiles à tout le corps.

Et certainement le feu des Chimistes, paroît très-souvent ne servir qu'à mieux rassembler les patties des mixtes les plus grossieres, les plus mauvaises, les plus feculentes, & les plus impures, avec les meilleures & les plus sa

lubres, & par ce mélange mal ordonné de particules contraires les unes aux autres, rendre l'estomac malade, affadi, fatigué, & troublé dans ses fonctions.

J'ai été souvent convaincu de la vérité que j'avance, en examinant la fabrique des vins médicaux, soit que l'on y eut employé le feu, ou qu'on les eut composés sans son secours; & je l'ai encore mieux observé dans la composition de l'élixir de propriété douce que je garde toujours chez moi depuis quelques années, pour en donner gratuitement aux pauvres, & à tous ceux qui en ont besoin.

Les vins
médicinaux
sont prépa-
rés sans feu.

Or je ne me souviens pas qu'entre un grand nombre de femmes à qui j'ai donné de cet élixir préparé à froid, aucune se soit plainte du désagrément & des mauvais effets de ce remède, au lieu qu'elles étoient souvent peu contentes des préparations vulgaires de ce même remède qui leur fatiguoit l'estomac, pendant que le nôtre ne leur causoit quelquefois qu'un léger sentiment de chaleur.

L'élixir de
propriété
peut être pré-
paré de même,
& produire de
meilleurs effets.

Mais il s'agit de savoir si le défaut des préparations vulgaires de cet éli-

xir vient principalement de la précipitation avec laquelle on le fait, ou du mauvais choix de la myrrhe & des autres ingrediens peu convenables, ou de l'esprit de vin trop impregné du feu dont on se sert ordinairement mal à propos, ou si toutes ces circonstances y contribuent également.

Car l'esprit de vin & beaucoup d'autres esprits nouvellement tirez qui sont alors beaucoup chargez d'empyrume, sont à charge à l'estomac, & nuisibles aux parties vitales, lesquels cependant gardez pendant quelque tems perdent leur feu nuisible, & se rendent de plus en plus benins & salutaires, & même plus agreables au goût.

Joint, ce qui est beaucoup à remarquer, à ce que les plus zelez partisans de la Chimie, & les plus opposez aux anciennes méthodes de guérir, pour ne rien dire de ces souffleurs & de ces coureurs qui gâtent les meilleurs medicamens en y mêlant de mauvaises drogues, & ne vendent que de la fumée, tous ces gens là, dis-je, à l'exception d'un petit nombre, sont toujours dans l'indigence, quoiqu'ils promettent des monts d'or, aux gens credules, aux

ignorans , & aux avarés.

Or quoiqu'il soit vrai que les sages ,
 les sçavans , & les habiles gens dans
 chaque profession ne soient pas tou-
 jours recompensez selon leur mérite ,
 je crois néanmoins qu'il est très-pro-
 bable que leur pauvreté toute visible
 doit être imputée à la mauvaise qualité
 de leurs remedes , & de leurs préten-
 dus secrets , & à leurs pernicieuses ope-
 rations : la plûpart de ces prétendus re-
 medes sont non-seulement peu conve-
 nables , mais même absolument contrai-
 res au genre humain , à cause qu'ils
 participent du feu ; & qu'ils y sont mê-
 me étroitement incorporez.

Pourquoi
 la plûpart des
 Chimistes
 sont toujours
 pauvres.

Car s'ils étoient en état d'apporter
 aux hommes quelques utilitez confi-
 derables , & si leurs vertus répon-
 doient aux promesses de ceux qui les
 débitent , quoiqu'ils ne pussent pas les
 enrichir tous , du moins ceux qui cul-
 tiveroient cet art avec plus d'applica-
 tion que d'autres , ne seroient pas com-
 me ils le sont toujours privez du fruit
 de leur travail , & ils en tireroient le
 même avantage qu'en tirent ceux qui
 excellent en d'autres arts , qui sont uti-
 les au public , auxquels ils fournissent

toujours de quoi vivre avec honneur
selon leur état.

Ce qu'il
faut faire
pour se sou-
tenir honnê-
tement.

Si un fils qui me seroit cher me de-
mandoit ce qu'il faudroit qu'il fit pour
devenir riche , ou du moins pour se
mettre à son aise , je lui conseillerois
d'avoir en tout beaucoup de droiture
& de probité , de ne faire jamais à per-
sonne la moindre fourberie , de ne fai-
re de propos délibéré aucun menson-
ge dans quelque état de vie , & dans
quelque sorte d'affaire où il pût se trou-
ver engagé , je n'oublierois rien aussi
pour lui faire comprendre , qu'il n'y
a point de voie plus sûre pour se ren-
dre pauvre & misérable , que de sé-
duire avec perfidie ceux qui nous don-
nent leur confiance , de substituer le men-
songe à la vérité , & que bien qu'il
arrive à quelques-uns de profiter pen-
dant un tems de leurs impostures , il
est toujours bien honteux de jouer le
rolle infamant d'un imposteur , & d'un
scelerat.

Mais pour revenir à la Chimie , bien
qu'il y ait des gens qui comptent pour
rien les opérations de la nature , & qui
l'accuse même avec Epicure de fai-
neantise & de nonchalance , je ne scau-
rois

rois pourtant m'aveugler j'usqu'au point de ne pas apercevoir dans les ouvrages de la nature des productions qui sont fort au dessus de ce que toute l'adresse de l'art nous peut fournir de plus ingenieux, & de convenir avec Galien que les œuvres de nature meritent des louanges infiniment superieures à celles de l'art, ce qui a fait dire fort à propos à Hippocrate que l'art est tout-à-fait contraire à la nature.

Au reste je ne scaurois penser ici qu'avec une espece d'indignation, à l'usage si fréquent que l'on fait aujourd'hui dans la pratique Médecinale du quinquina, des remedes chalibez, des mercuriels, des narcotiques, aussi-bien que des remedes chimiques, & de ce que l'on a banni en quelque façon cette matiere medecinale dont la nature a eu la bonté de nous gratifier, & qui est si largement étalée dans Galien, Dioscoride, & dans tous les livres des Anciens.

Cela est venu sans doute de ce que l'usage multiplié de ces remedes est plus facile à apprendre & à retenir; qu'il ne faut pas pour cela de fortes applications, ni essuyer de longues veilles,

Les ouvrages de la nature préférables à ceux de l'art.

C'est bien à tort que l'on méprise la pratique medecinale des Anciens.

ni consumer les forces par des travaux infinis : d'où il arrive que presque tous les livres des anciens sont méprisés & font mal au cœur , parce que pour en profiter il faut les lire avec attention , & que l'on ne peut sçavoir ce qu'ils contiennent d'érudition sans se donner de grandes peines.

Cependant quelque mépris qu'on ait pour ces excellens ouvrages , & quoique les novateurs aient perdu le goût de ces anciens auteurs , tant de ceux qu'on peut justement appeller les princes de la Médecine que de ceux qui les ont suivis , la réputation solidement établie de ces anciens medecins subsistera toujours , & la verité toujours estimée des gens sçavans , soit en medecine ou dans les autres sciences triomphera dans tous les siècles des insultes de ces ignorans.

Car après toutes les inventions qui sont émanées dans ces derniers tems de l'adresse de l'art ; après tant de découvertes tirées des profonds abîmes où elles avoient jusqu'à present été cachées ; après de si heureuses recherches d'anatomie , qui nous ont avec le secours du microscope , dévoilé un

méchanisme tout-à-fait admirable , auquel le génie fécond des curieux a donné beaucoup de lustre ; après tant de remèdes bézoardiques , émetiques , pollicrestes , spécifiques , & tant de merveilleuses inventions des chimistes ; enfin après tant d'excellens médicamens qui nous ont été apportez des Indes : après tout cela , dis-je , cette matiere medecinal qui se trouve amplement exposée dans les livres de Dioscoride & de Mathiole , & que nous ne tenons que du riche fond de la nature , sera toujours regardée des sages & scavans Médecins comme un précieux trésor dont ils feront leurs délices ; & quoique des jeunes gens se fassent un plaisir de s'égarer dans d'autres routes , il y en aura toujours quelques-uns parmi les anciens medecins , que les perils & les naufrages des autres auront rendus sages & précautionnez , qui préféreront aux fables & aux nouvelles fictions , les experiences & les observations successivement autorisées par la tradition de tous les siècles.

Et afin que les excellens livres des Botaniseurs soient plus utiles à la médecine , nous avons en main le livre de

Les découvertes des Modernes dans la matiere medecinale , ne doivent pas être préférées à la doctrine reformée dans les livres de Dioscoride & de Mathiole.

Juste Mollerus , medecin Allemand , imprimé depuis long-tems à Basle , qui a pour titre , petit recueil de remedes tirez de Dioscoride & de Mathiole , qui contient dans des chapitres conformes à l'ordre des maladies , tous les remedes proposez par ces auteurs , & très-clairement expliquez ; & je ne connois pas de meilleur livre , qui soit plus necessaire aux medecins. A son défaut , je préférerois au commentaire de Mathiole un suplement très-commode , qui contient les vertus des médicamens par rapport aux lieux malades , tirez de Dioscoride.

Loüange du
livre de Mol-
lerus sur Dio-
scoride &
Mathiole.

La connois-
sance des re-
medes inuti-
le & même
dangereuse, à
moins qu'el-
le ne soit
jointe à une
bonne mé-
thode de
guérir.

Ce que je viens de dire de la ma-
tiere médicinal qui me paroît la meil-
leure , suppose toujours cette condi-
tion ; sçavoir qu'il faut necessairement
qu'un sçavant medecin , choisisse avec
soin pour l'usage qu'il en veut faire en-
tre les simples remedes , les plus sûrs ,
les plus connus , & les plus efficaces ,
& qu'il rejette tous ceux dont les qua-
litez sont équivoques , incertaines , inu-
tilées & de peu d'effet ; une seconde con-
dition est qu'une bonne méthode de
guérir dirige les remedes de la manie-
re qu'il faut précisément pour conser-

ver la santé & guérir sûrement la maladie ; il faut enfin qu'une prudente administration des remèdes généraux précède toujours , ou du moins accompagne celle des simples les mieux choisis.

En effet , à quoi peut servir une ample provision de plantes médicinales entre les mains d'une vieille femme ignorante ? Quel service peut-on tirer des instrumens les plus artistement fabriqués quand ils ne sont pas conduits avec adresse ? Quel usage enfin peut avoir une bibliothèque fournie de bons livres , si l'on en abandonne la garde à un fou ou à un ignorant ?

J'espère que le lecteur m'excusera de m'être un peu trop étendu sur cet article ; parce que les différentes manières d'agir plus ou moins convenables , peuvent aussi bien varier dans la Médecine , que les modes à l'égard des habits , & il est assez ordinaire aux Médecins de donner leur confiance à de nouveaux guides , avant que l'expérience les ait convaincus que les voies nouvelles qu'on leur propose sont plus sûres pour les mener à la vérité , que celles qu'ils abandonnent.

Or il me semble que notre siècle

Conclusion.

docte & curieux est plus affamé de nouveauté, qu'aucun autre, se glorifiant hautement de quelques inventions utiles qui ont été faites dans ces derniers tems, & se fiant aux microscopes & aux telescopes que les anciens n'ont point connus; il n'y a rien, si on les en croit, de si élevé dans les cieus, ni de si profond dans les abîmes qui puisse échapper à leur connoissance.

Mais pour leur faire voir qu'ils peuvent bien ne pas avoir l'esprit si subtil qu'ils se l'imaginent, je ne leur proposerai que l'explication de deux phénomènes aussi évidens qu'ils sont admirables; & si quelqu'un de ces esprits si fort alkoholisez peut dire sur l'un des deux quelque chose dont on puisse être content, je le croirai plus grand philosophe que ne fut jamais Aristote, & plus sçavant en Médecine qu'Hippocrate.

Je le prirai d'abord de m'expliquer clairement ce flux & reflux de la mer aussi surprenant qu'invariable. Quelle est la cause naturelle qui porte & engage tout l'océan à continuer des mouvemens si grands & si réguliers? Quelle cause, outre le tout puissant, peut ac-

cumuler ces exorbitantes masses d'eaux plus élevées que n'est toute la terre dans les violentes tempêtes, comme l'assurent les navigateurs, & les maintient cependant dans des bornes fixes, comme si elles avoient de la solidité? Quelle est la cause de ces rapides fougues où entre la mer dans les tems reglez des nouvelles & pleines lunes, & ne laissent de se contenir dans les bornes de leur propre lit, causant très-souvent de grandes inondations sur la terre?

Je lui demanderai en second lieu, si ces étoiles, presque sans nombre, que les yeux apperçoivent, & que les Telescopes font paroître beaucoup plus nombreuses, & si parmi ces étoiles, celles qu'on estime les plus grandes, sont effectivement huit cens fois plus étenduës que le globe de la terre; si, dis-je, toutes ces étoiles aussi bien que les planètes, tournent chaque jour, comme nos yeux nous le font croire, avec un mouvement très-rapide autour de la terre, & si cette terre qui n'est qu'un point en comparaison des cieux, dont le tour, selon la supputation de Gassendi contient 26255. milles d'Italie, & son demi

4177. mille, roule continuellement chaque jour sur son axe, sans que l'ordre établi sur toutes les choses terrestres en souffre aucun changement? Qu'il explique aussi comment il se peut faire que le globe énorme du poids de la terre se soutienne sans appui & demeure fixe & fermement suspendu au milieu de l'air, soit que la terre soit mobile ou immobile.

Il faut de plus examiner avec soin quelle est la distance des étoiles fixes par rapport à la terre, que l'on prétend être communément de 19000. demi diamètres du globe terrestre; & afin que notre philosophe en puisse juger plus aisément;

Je lui demande encore s'il est bien constant, que les étoiles que nous voyons soient aussi éloignées du globe de la terre que le supposent, se l'imaginent, ou le prétendent démontrer les mathématiciens; si l'atmosphère qui environne la terre n'est pas cause que les objets éloignés paroissent moins étendus, & semblent diminuer à proportion de la longueur de l'espace que l'objet doit parcourir pour frapper nos yeux; & si cet air très-pur, exempt de

vapeur, qui est au-dessus de l'atmosphère, & qui s'étend vers le ciel, diminuë absolument la véritable grandeur des étoiles à cause de leur grand éloignement.

Certes, les lumieres des yeux & de l'entendement humain sont bien obscures quand nous nous en servons pour observer ce qui se passe dans le ciel, & pour réfléchir par de vaines spéculations sur des choses qui sont hors de la portée de nos yeux & de notre intelligence : car quand nous nous servons de nos lumieres pour juger de la nature des choses terrestres, nous n'en avons que des notions très-foibles, & à l'égard des célestes, nous n'en avons presque aucune, à l'exception du peu qu'il plaît au seigneur de nous communiquer du trésor immense de sa science & de sa sagesse.

Que fera-t'on si je joins à tout cela l'application singuliere que nous apportons à vouloir pénétrer par nos foibles lumieres, qui ne sont à vrai dire, que ténébres, la nature des choses célestes ?

Tous les novateurs que la curiosité porte à s'éclaircir sur ces sortes de

choses, conviennent unanimement que le soleil est un corps tout de feu, ou si on veut un feu céleste; & cependant plus le sommet des plus hautes montagnes, approche du soleil ou les grandes plaines qui sont au haut des montagnes, & qui ne sont pas moins propres que les plaines vallées qui leur sont inférieures à recevoir les reflexions des rayons du soleil, comme sont, par exemple, les plaines décrites par nos voyageurs sur le déclin des grandes montagnes d'Arménie; le haut, dis-je, de ces montagnes & les plaines sont d'autant plus couvertes de glace & de neige, qu'elles sont dans un climat extrêmement chaud, pendant qu'il y a des lieux qui sont d'autant plus chauds qu'ils sont plus éloignés du feu du soleil: ce qui est tout-à-fait opposé à la nature du feu, qui nous échauffe davantage à mesure que nous en approchons de plus près.

Après cela que ces demi-sçavans se glorifient avec emphase de leurs sublimes connoissances, puisqu'il leur est impossible, ni par l'abondance de leur sçavoir, ni par la fécondité de leurs beaux discours, ni par les plus sages

réflexions de leur philosophie, de faire comprendre à un aveugle né, qui aura conversé pendant toute sa vie familièrement avec des sçavans, la nature de la lumière & des couleurs qui n'auront jamais frappé ses yeux.

De plus, si ces nombreuses étoiles fixées au haut des cieux ont l'immense étendue que leur donnent les mathématiciens ; je supposerois volontiers avec la permission des Théologiens, pour ne rien avancer à l'avanture, la foiblesse de l'intelligence humaine, ne pouvant rien démontrer là-dessus de certain ; je supposerois, dis-je, que ces luisantes régions étoilées pourroient être les propres & particulieres demeures des esprits célestes, & qu'elles seront la retraite des corps célestes, quand les corps mortels & périssables seront transformez en des corps célestes & immortels.

Je supposerois aussi par conséquent, s'il est permis de pousser au-delà les conjectures sur des choses environnées de toutes parts d'obscurité & de ténèbres, que ces grands corps de planetes soumises aux étoiles fixes les plus exaltées, ou cette si ample provision d'air épurée dans lequel se meuvent les

180 DES MALADIES AIGUES
planetes, après l'embrasement univer-
sel les receptacles ténébreux des mau-
vais esprits dévouez aux tourmens éter-
nels, ténèbres les plus obscures, &
presque celles des Egyptiens, dont
l'obscurité ne finira point, quand la lu-
miere du soleil avec le débris du mon-
de entier périront en même tems, quand
toutes les planetes seront privées de la
splendeur primitive des rayons du so-
leil; & quand il y aura un voile épais
entre le lumineux séjour des bienheu-
reux, & le ténébreux receptacle des
reprochez; ou enfin quand tout ce qu'il
y a dans ce bas monde retombera dans
les premieres ténèbres qui couvroient
le cahos avant la formation de l'uni-
vers.

Je supposerois encore ou j'espererois
du moins que ces grands mondes des
étoiles ne seroient point deserts, mais
que dès-à-présent ou à l'avenir ils se-
roient remplis du nombre infini des
bienheureux; & qu'il n'y en a pas un
si petit nombre dans les habitacles for-
tunez, que le prétendent mal-à-propos
ceux qui contre notre sentiment ou par
une rigide jalousie en font le nombre
très-petit.

Mais, oh mon Dieu ! Quelle peut-être la splendeur de ces bienheureuses demeures ? Puisque Moÿse descendant de la sainte Montagne, après avoir envisagé la suprême Majesté à travers le nuage qui couvroit ses yeux, avoit le visage encore si brillant, que le peuple nombreux qui l'attendoit n'auroit jamais pû soutenir sa vûë, s'il ne s'étoit couvert d'un voile ! Puisque le visage de saint Etienne, lorsqu'il disoit qu'il voyoit les cieux ouverts, étoit si resplendissant, qu'il paroïssoit être à ses ennemis même, celui d'un ange.

Et si le visage de ceux qui apperçoivent tant soit peu les clartez célestes participent d'une splendeur si brillante, que peut-on penser des sentimens excessifs de joye & des incompréhensibles illuminations, dont jouïront enfin les ames immortelles, quand elles seront resplendissantes comme le soleil, & lorsque sans l'interposition d'aucun nuage, aucune diminution de leur splendeur, elles gouteront à longs traits dans l'éternité des illustrations inconcevables ?

Certainement ces globes immenses, luisans & sublimes que nous voyons de

nos yeux , ou que nous apercevons la faveur des Telescopes , ainsi que ceux qui roulent dans cette immense étendue d'air , qui ne connoit aucunes bornes , sont autant de monumens d'une magnificence inalterable , qui ravissent en admiration tous ceux qui contemplent les choses célestes , & les engagent nécessairement à tourner toutes leurs pensées vers le ciel.

La fabrique même & la structure des moindres animaux & des reptiles , font voir tant d'élegance & d'artifice , ainsi que la belle construction de plusieurs autres ouvrages de la nature qui sont toujours sous nos yeux , & dont pour cette raison l'on ne fait pas un fort grand cas , & auxquels on ne fait d'ordinaire presque pas d'attention ; la structure , dis-je , de tous ces ouvrages étant curieusement examinée , ne causera pas , sans doute , une médiocre admiration de la suprême puissance du Createur.

Que si l'on s'applique encore à développer & à illustrer quelques phénomènes obscurs ; que quelqu'un de ces curieux scrutateurs de ces ouvrages

nous expliquent de nouveau , le principe & la source originelle du mouvement circulaire du sang , dont nous devons avec justice faire honneur à Harvey notre compatriote , qui en a fait la première démonstration , & qu'il nous dise à quel premier moteur dans la nature , ce mouvement doit son origine.

Car j'ai vû de mes propres yeux , comme beaucoup d'autres , mais avec étonnement , & peut-être avec plus de surprise , que si j'avois vû , les sept merveilles du monde ; j'ai vû , dis-je , le sang des animaux se porter comme une espee de torrent par les arteres jusqu'aux extrémitez de leur corps , & revenir des extrémitez par les veines avec la même rapidité ; mais je ne sçai pas assurément si le premier élancement de ce sang vient du cœur ou du cerveau.

Je ne sçai pas mieux si le siege de notre ame ou son trône , sont placez dans un endroit particulier du corps , ou si toute l'ame réside dans le tout , ou si le tout réside dans chaque partie , comme le prétendent les philosophes.

Il n'est certes que trop évident au peu que nous avons de connoissance

des choses naturelles , que le très-grand & très-puissant maître de la nature , auquel le plus sage de tous les hommes ne sçauroit jamais rendre un culte assez ample , & devant lequel il ne sçauroit se prosterner avec assez d'humilité , a offusqué les causes des choses naturelles d'un si épais nuage , afin que tous nos raisonnemens , ou plutôt nos illusions , fassent bien plutôt rire les gens qui sont un peu plus prudens & plus sensez que les autres , qu'ils ne leur causent d'admiration.

Je prie enfin le Dieu tout-puissant , d'où émane sans cesse comme d'une source intarissable , tout ce qu'il y a de bon & d'heureux dans le monde , & de la grace & de la benediction duquel procedé préalablement & continuellement tout ce que l'art de la médecine peut avoir de succès , veuille bien favoriser par sa bonté infinie , tout ce que j'ai écrit avec sincerité pour l'interêt & le bien public , qui doit sans difficulté être préféré à toute autre chose.



OBSERVATIONS

Sur quelques Maladies importantes.

IL m'est venu en pensée de joindre ici un petit nombre d'observations sur la cure de quelques maladies considérables, qui ne déplairont peut-être pas au lecteur, & qui auront peut-être aussi leur utilité. Si j'en rapporte peu, le lecteur y employera moins de tems, & ses heures de loisir ne seront que pour peu de tems mal employées à les lire.

Qu'il soit permis à d'autres d'offrir aux médecins un régal de leur profession, garni d'un grand étalage d'observations, capable de rassasier pleinement l'appétit dévorant des goinfres littéraires; qu'il soit libre à d'autres qui ont le loisir de s'occuper d'une manière si louable, ou qui possèdent chez eux-mêmes des trésors immenses d'érudition de publier des ouvrages plus étendus, ou bien à ceux auxquels il est aussi facile d'exterminer les maladies

Q

que de tuer les mouches, ou de conter des fables, d'en débiter de longs préceptes; un régal sobre & philosophique suffit présentement à notre faiblesse. Outre qu'un repas frugal convient, sur-tout aux Médecins qui prêchent la moderation en toutes choses, & qui donnent toujours des regles tempérées, quoique rigides & propres à conserver la santé.

Pourquoi
un habile
Médecin n'a-
voit point
écrit des ma-
ladies de la
tête.

Je ne laisserai jamais échaper de ma mémoire, ce que me dit un jour en conversation un célèbre & sçavant Médecin, auquel je demandois sérieusement, pourquoi ayant beaucoup enrichi la médecine par ses doctes écrits, & après avoir traité amplement de la cure de plusieurs maladies considérables, & avec tout l'applaudissement possible, il n'avoit point parlé de celles de la tête. Cet habile homme me répondit avec sa sincérité ordinaire, qu'il n'avoit point parlé de ces maladies, parce qu'il n'avoit pas pû les guérir.

Au reste, ma pensée est qu'il faut laisser au jugement & à la décision des sages de sçavoir si la médecine est conjecturale, & en quelque façon incertaine, & s'il en a été ainsi dans tous

les siècles précédens : de sçavoir encore si le très-sage & suprême Directeur de toutes choses a assujeti le genre humain miserable, infirme, mauvais, & scelerat à tant de différentes maladies qui sont quelquefois incurables, en punition des crimes que les hommes commettent si fréquemment par une licence effrénée, & sans aucun égard pour les divins commandemens.

Si l'humanité rend l'homme presque nécessairement sujet à commettre des fautes plus ou moins grandes; & si enfin la vérité des causes naturelles, & celles sur-tout qui concernent la Médecine, sont toujours offusquées par des ténèbres impénétrables.

Si les cures des maladies parfaites & consommées, qui ne manquent jamais d'avoir leur effet, sont rarement connues ou seulement desirées, à cause que les corps des malades ne sont jamais dans une même situation, que mille diverses circonstances accompagnent les maladies, & que les différens âges rendent les hommes fort différens? Tout cela me fait esperer que le lecteur prendra en bonne part ma bonne volonté, & le desir que j'ai de me rendre utile au public.

PREMIERE OBSERVATION.

De l'Epilepsie.

Une fille belle & bienfaite, âgée d'onze ans, d'un tempérament sanguin, fut travaillée de violens & longs accès d'épilepsie le 18. Decembre de l'année 1701. On me demanda mon avis, & je fus informé que depuis les six mois précédens, elle avoit regulierement eu deux fois par jour deux grands accès de ce mal qui duroient tant l'un que l'autre pendant deux heures, & la tourmentoient tellement par des agitations excessives, qu'il falloit que plusieurs hommes lui tinssent les mains & les pieds pour l'arrêter un peu dans ses saillies, & afin d'empêcher qu'elle ne se fit des blessures fâcheuses par ses contorsions.

Description
de l'Epilep-
sie.

Outre ces grands accès & très-reguliers, elle en avoit dans les intervalles de legers, & qui passaient aisément; toutes les fois, par exemple, qu'elle étternuoit, ou qu'un faux pas subit & imprévû lui faisoit peur. Voici comme ses grands accès lui prenoient. Elle tomboit d'abord à terre ou sur son lit.

sans mouvement & sans sentiment; & c'est pour cela qu'on appelle cette maladie mal caduc; après avoir resté quelque tems sans mouvement, elle souffroit de violentes contorsions dans tous les membres, elle fléchissoit souvent la tête en devant dans les convulsions, & elle la portoit ensuite si rapidement en arriere, qu'elle sembloit vouloir heurter contre quelque chose avec son occiput pour le briser.

Ses yeux affreux se tournoient de tous côtez, après quoi elle rendoit l'écume par la bouche, triste & horrible spectacle, & c'est avec raison qu'on appelle cette maladie sacrée, parce que les anciens avoient coutume d'appeller sacré tout ce qui entraîne avec soi quelque excès, témoin dans Virgile *auri sacra fames*, l'avidité de l'or est extrême, ou bien à cause de la difficulté de sa guérison, que l'on ne croit pas pouvoir obtenir par des moyens humains, mais seulement par la puissance divine.

Quoique cette malade éternuât quelquefois, elle avoit pourtant toujours les narines seches & leurs conduits bouchez ne rendoient aucuns excremens, de sorte que pendant tout le cours de

Pourquoi on l'appelle maladie sacrée.

Deux symptômes extraordinaires dans cette maladie.

la maladie. Les glandes du cerveau ne fournissent à ces émonctoires aucunes mucosités qu'elle fut obligée d'essuyer. Les paumes de ses mains étoient pareillement très-sèches à l'occasion d'un incendie interne dès le commencement de ses accès, & depuis on n'y remarqua pas la moindre humidité, comme l'effet d'une transpiration salubre.

Après plusieurs remèdes qui lui avoient été administrés sans succès à la campagne, je lui ordonnai les poudres suivantes, dont elle prenoit l'une deux fois le jour dans une cuillerée de julep cephalique, dont elle bûvoit par-dessus à chaque fois trois cuillerées.

Prenez des vers terrestres préparez une once; du crâne humain préparé, deux drachmes; du petit cardamome, deux scrupules; mêlez le tout, & faites-en une poudre très-fine, qui sera partagée en douze prises.

Prenez de l'eau de cerises noires & de celle de fleurs de tillot de chacune une demi-septier, de l'eau de pivoine composée, deux onces; de la teinture de castoreum, deux drachmes; du sirop de pivoine composé, deux onces; mêlez le tout pour un julep.

Mais parce que cette quantité de poudre lui cauſoit des nauſées, par-deſſus chaque doſe on lui donnoit trente gouttes d'élixir de propriété mêlées avec un peu de ſucré. Pour les perſonnes d'un goût délicat on peut changer le remede, ou du moins le rendre moins dégoutant, par quelques gouttes d'huile de noix muſcade mêlées avec le ſucré ajoutées à la poudre précédente, ou bien l'ambre gris mêlé avec le ſucré; au moyen de cette addition je ne ſçaurois dire ſi le remede fera meilleur ou moins efficace.

Le ſecond jour que la malade prit ces poudres les deux accès furent réduits à un ſeul.

Le quatrième jour elle commença à ſe trouver fort échauffée, & à ſe plaindre d'un peu de fièvre; ce qui me porta à lui faire tirer ſept onces de ſang de la cephalique du bras droit, qui fit auſſi-tôt diminuer la grande fièvre de ſon ſang, & les accès épileptiques furent arrêtez huit jours après la première priſe des poudres. Or la chaleur fébrile que la malade avoit reſſentie ſembloit marquer la maturation de l'humeur morbifique dans les ven

tricules antérieures du cerveau, ou au-devant de la tête, qui se disposoit à l'évacuation.

Car sur la fin de la première semaine il parut à cette malade deux signes très-salubres; 1^o. Les conduits émonctoires du nez qui étoient depuis long-tems bouchés s'ouvrirent si bien qu'il en sortit en peu de tems environ une demie livre de mucositez purulentes mêlées de sang, comme si un abcès ouvert dans la tête s'étoit choisi cette issue.

En second lieu les paumes de ses mains qui avoient depuis sa maladie toujours été fort seches, se trouverent moëttes au toucher, & enduites d'une humidité salubre; ce qui fut cause que ses éternumens ne lui causoient plus d'accès épileptiques; la bouffissure de son visage se dissipa, & elle n'eut plus les craintes qu'elle avoit auparavant des moindres choses.

Je conseillai à la malade de persévérer pendant quelque tems dans l'usage de ces poudres, & qu'elle les réitérât ensuite de trois en trois jours aux approches du commencement, & des pleines Lunes, & qu'on lui appliquât
des

SUR QUELQUES MALADIES 193
des cauterés au-deffous de ses deux
cuiffes. Depuis ce tems-là elle ne fut atta-
quée d'aucun accès Epileptique.

SECONDE OBSERVATION.

De la Paralifie.

LA femme d'un Officier d'armée
âgée de près de quarante ans, au commen-
cement du mois de Mars de l'année
1693. pendant une très-forte gelée,
fut attaquée d'une Paralifie si géné-
rale de tous ses membres, qu'elle ne
pouvoit seulement pas fléchir le petit
doigt pour se relever, enforte qu'elle
étoit couchée sur le dos dans l'impuis-
sance de mouvoir aucune partie de son
corps à l'exception de sa tête, dont tou-
tes les fonctions étoient libres, & cette
Dame parloit de tout d'un fort bon
sens.

Paralifie
générale, à
l'exception
de la tête.

Cette Paralifie fut universelle & pres-
que apoplectique, tous les nerfs qui
partent de la moëlle de l'épine, & qui
se distribuent à tous les membres, étant
dans le relâchement, pendant que ceux
qui partent de la moëlle allongée, &
qui se distribuent aux organes qui ser-

La cause de
cette mala-
die.

vent aux fonctions de la tête, étoient exemts de tout mal. Cette espece de Paralisie est très-rare, puisque les nerfs qui servent à ces fonctions se trouvent interessés dans l'hemiplegie, quoique la maladie n'attaque qu'un seul côté du corps.

sa cure.

Je soulageai cette malade avec l'aide du Seigneur, par ce peu de remedes, de maniere qu'en peu de jours elle fut en état de se servir un peu de ses doigts pour manger, & en arrivant chez elle le dixième jour je la vis marcher dans sa chambre, n'étant que légèrement soutenüe par sa servante avant que je passasse en Flandre.

Prenez de la terebentine de Chio, trois drachmes; dissolvez la dans un jaune d'œuf frais, mêlez y ensuite une once de sirop de stocchas, & quatre onces d'eau de lait alexitere. Melez le tout pour une potion.

Prenez du castoreum quinze grains; de la conserve de fleurs de sauge deux drachmes; du sirop de pivoine composé, ce qu'il en faut pour former un bol.

La malade prit la potion terebentiniée quatre matins de suite, & afin que

son estomac ne s'en dégoûtât pas, elle prenoit le bol toutes les nuits.

Il faut observer que quand elle eut pris quelques-unes de ces potions elle assuroit d'avoir senti comme un vent douloureux, qui étoit sans doute la cause prochaine de la maladie, quelque chose qu'on dise de l'humeur qui coule dans les nerfs, elle avoit, dis-je, senti cette humeur se porter impetueusement des vertebres superieures de l'épine vers les inferieures, comme si on l'y avoit chassé avec un bâton, & qu'à mesure que ce vent descendoit de l'épine la répétition d'une potion terebenthinée le faisant descendre de plus en plus, la paralisie diminuoit aussi à proportion, & que ses forces se rétablissoient.

Il est encore à remarquer que la terebenthine doit être mise au nombre des meilleurs remedes carminatifs, parce qu'elle est très-efficace pour dissiper les vents en quelque endroit du corps qu'ils soient enfermez, & que par sa qualité subtile & très-penetrante elle s'ouvre l'entrée plus aisément dans les routes impraticables des humeurs que pour faciliter leur retour.

Je lui fis prendre jusqu'à six drachmes, & même une once de terebenthine de Venise, comme faisoient aussi les Anciens pour l'ordinaire pareillement en boisson, non-seulement pour la Paralysie, mais aussi pour la goutte & le rhumatisme avec beaucoup de succès: mais dans la dernière maladie deux ou trois saignées doivent précéder ce remède.

Cette vertu carminative de la terebenthine fait aussi avec raison que l'on estime tellement le baume de soufre terebenthiné dans le traitement de la Paralysie, que les Médecins dans les Hôpitaux en font un très-grand cas; quoique la petite dose qu'ils en donnent de douze gouttes ne puisse pas produire de grands effets.

L'esprit même de terebenthine qui sert à faire le baume, étant doué d'une vertu subtile & fugitive, & passant très-promptement de l'estomac dans les intestins, n'est pas en état de faire une si forte & si longue impression sur la tunique nerveuse de l'estomac, & par conséquent sur les nerfs qui partent de l'épine, que la vertu adhérente, permanente, & balsamique, de la tereben-

thine, qui doit agir plus puissamment & avec plus d'efficace.

Mais il est plus aisé d'assurer qu'il n'est même facile de le dire, que les vents qui roulent par tout le corps sont la cause prochaine & immediate, tant de toutes les douleurs qui tourmentent les malades, que de cette maladie douce & insensible, plus connue par la stupeur que par la douleur.

S'il faut attribuer aux vents cette maladie.

La theorie des vents qui vaguent & courent par tout le corps nous paroît aussi cachée & aussi inconnue que nous l'est la connoissance de leur nature turbulente, quand ils semblent combattre dans l'air avec un grand bruit & des tonneres effrayans, leur nature, dis-je, a jusqu'à present assez vainement exercé la speculative narration des Philosophes.

Certainement quelles que soient les tempêtes & les agitations que les vents excitent en s'élevant depuis la terre jusqu'au ciel, ainsi que les tremblemens de terre qu'excitent ceux qui sont enfermez dans ses entrailles, les vents engendrez dans le corps humain n'y causent pas des tranchées, des douleurs, & des convulsions moins considerables.

Les terribles effets des vents.

TROISIÈME OBSERVATION.

Du Diabetes.

Le diabetes
précédé en
cette occa-
sion d'une
suppression
d'urine.

UN riche Marchand âgé de 77. ans fut atteint au mois de Decembre 1701. pendant cinq jours d'une totale suppression d'urine, enforte qu'il n'en rendit pas une seule goutte pendant tout ce tems-là.

Le dixième du même mois après les remedes généraux & divers médicamens tentez, tant par moi que par un habile Médecin, nous lui fîmes appliquer sur le nombril le cataplâme suivant.

Prenez du savon noir, six drachmes ; du meilleur safran, demi scrupule ; du sel de succin, quinze grains. Mêlez le tout pour un cataplâme.

Le jour suivant les obstacles qui s'opposoient à l'issuë des urines furent forcez, & il lui survint pour ainsi dire, un déluge d'urine, de sorte que dès le soir j'ordonnai que l'on ôtât le cataplâme, & je craignis pour ce vieillard qu'il ne lui arrivât une maladie toute opposée à la précédente, sçavoir le Diabetes.

Le neuvième jour je n'en eus aucun doute, le malade ayant tous les signes univoques de cette maladie, qui sont un flux démesuré d'urine, continuant presque sans intermission, une soif insupportable, comme s'il avoit été mordu d'un serpent nommé Dyphas qui cause cet accident. La boisson la plus abondante ne répond point à ce que l'on rend d'urine, & il n'y a pas un malade attaqué de cette maladie, qui souffre qu'on l'empêche le moins du monde de boire ou d'uriner.

La description du diabètes.

J'étois bien persuadé de la nature de la maladie sans gouter de l'urine du malade, comme il y en a quelques-uns qui en la goutant croyent y trouver la douceur du miel.

Ç'auroit été ici une belle occasion de gouter des excremens de ce malade à un disciple de Penocrates, ou à Xenocrates lui-même s'il avoit été vivant; car ce fameux Médecin ne donnoit aucun médicament à ses malades, qu'il ne tirât du magasin des urines & des excremens. On prétend qu'il goûtoit les urines les plus puantes, & les excremens les plus empestez de tous les malades pour mieux juger de leurs ma-

Xenocrates guérissoit toutes les maladies, en se servant des matieres fécales & des urines.

ladies, & pour en faire plus justement son pronostic, il les choisissoit sur son fumier, où il les tiroit de la réserve de pharmacie qui étoit la même chose.

Ce malade dont il s'agit, quoiqu'âgé, avoit été jusqu'alors d'une constitution charnuë, forte & robuste, mais cette maladie fondit bien-tôt ses muscles, & mit toutes les chairs en colliquation; en sorte qu'au quinzième du même mois, de ventru qu'il avoit été auparavant il étoit tout décharné, & de corpulent qu'on l'avoit vû, il n'avoit plus que la peau sur les os; parce que tous les fucs de son corps couloient à la manière d'un torrent par les canaux urinaires, qui étoient ouverts & dilatez à l'excez.

Ses enfans, ses amis, & tous les parens s'étant donc assemblez, comme pour dire adieu à un malade que l'on croyoit déploré; après lui avoir inutilement administré les confortans, les theriacaux, & tous les autres remedes dont on s'étoit pû aviser, il me vint en pensée que ce flux d'urine immodéré pouvoit être une espece de diarrhée, ou un flux des meats urinaires, comme est une autre espece de diarrhée

Le diabetes doit être envisagé comme une diarrhée des meats urinaires.

propre aux intestins, qui se décharge avec impetuosité par le ventre, & qui produit une semblable colliquation de toutes les chairs.

Dans l'état extrêmement triste où étoit ce bon vieillard, je crus pouvoir encore éprouver l'usage innocent de la rubarbe, qui convient aussi bien aux vieillards qu'aux enfans, m'imaginant qu'il ne conviendrait peut-être pas moins à son flux d'urine qu'au flux intestinal : en effet ces deux maladies ne paroissent pas fort dissemblables, à l'exception du siege local, la diarrhée étant le diabetes du ventre, & le diabetes la diarrhée des reins.

Voici ce que je conseillai du consentement du Médecin mon associé.

Prenez de la rubarbe choisie coupée en lames une demie once ; du santal blanc & citrin, de chacun une drachme ; du petit cardamome, une demie drachme ; faites infuser le tout sur un petit feu dans un vaisseau bien fermé avec une chopine de vin de Canarie.

Après avoir passé ce vin, le malade en prit six cuillerées le jour suivant à six heures du matin, qui étoit le 16.

Decembre, & il réiteroit la même dose à dix heures avant midi. A l'égard de l'effet de ce remede, il est certain que ce vieillard si languissant qui rendoit sans cesse un ruisseau d'urine, ne fut point incommodé dès ce jour là depuis midi jusqu'à dix heures du soir, & n'eut ensuite aucune envie d'uriner démesurée, la soif fut bien-tôt calmée, & ayant réitéré la même boisson trois ou quatre matins il se trouva parfaitement guéri de cette facheuse maladie.

Des eaux
de Bristol.

Le vin rouge est plus convenable aux vieillards.

Les moins éclairés sçavent les grands avantages qu'on peut tirer dans la cure de cette maladie des eaux de Bristol, & la juste réputation qu'elles se sont acquises d'ailleurs pour la guérison de plusieurs autres maladies de langueur, & pour des foiblesses indépendantes des reins. Les infirmes d'habitude en sont fortifiés, & elles apaisent mieux & plus promptement que toute autre boisson la soif causée par le Diabete: mais toutes sortes d'eaux minerales me paroissent plus propres aux jeunes gens qu'aux vieillards, & sur-tout aux décrepites; & je suis encore persuadé que le vin de Bourdeaux ou d'une pareille qualité seroit plus

SUR QUELQUES MALADIES 203
convenable au flux de vieillards , &
plus salutaire , que toutes les eaux
médicamenteuses & minerales.

QUATRIÈME OBSERVATION.

D'une plaie au poulmon très-singuliere.

UN Capitaine âgé d'environ quarante ans , qui demouroit à Westminster , fut blessé dans un combat singulier d'un coup d'épée qu'il reçût de près au travers de la poitrine , & audessous de la mamelle gauche au commencement du mois de Fevrier de l'année précédente.

Le blessé se mit entre les mains de deux Chirurgiens très-habiles qui réunirent la plaie en peu de tems , mais prématurément ; car bien tôt après lorsque toutes choses paroissoient tranquilles , il survint au blessé un accident imprévû ; ensorte qu'un abcès s'étant rompu dans la poitrine , le malade vomit une grande quantité de pus mêlé de sang.

Ayant été mandé sept semaines après sa blessure , je le trouvai enfoncé dans son lit , quoiqu'il eut le pouls fort &

bien regulier, la voix sonore, & le vilage assez semblable à celui des sains.

Je lui demandai d'abord pourquoi il ne se levoit pas de tems en tems de son lit dans la journée, puisqu'il n'avoit point de fièvre, & que sa plaie ne paroissoit pas l'obliger à garder le lit? Il me répondit qu'il ne manquoit pas de forces ni de volonté pour se lever, mais que toutes les fois qu'il se levoit sur son lit, soit pour s'habiller ou pour manger, il étoit aussi tôt surpris d'une toux si violente qu'il lui étoit impossible d'en soutenir la fatigue. Il en fit l'épreuve devant moi en se levant subitement sur son lit, & il lui arriva le violent accès de toux, qui lui duroit ordinairement une heure entiere.

Durant cet accès il rendoit peu à peu une livre de pituite purulente; & cette évacuation se réiteroit comme disoit ce malade, toutes les fois que l'accès arrivoit; & entre les évacuations de cette pituite il s'y mêloit quelques raies de sang par la violence de la toux, & il sentoit de tems en tems de la douleur à l'endroit de la plaie.

Conjecture
sur la cause
de ce symp-
tôme.

En voyant ces choses je m'imaginois que l'extrémité du lobe du poulmon

étoit adhérente au diaphragme à l'occasion de quelque sanie de l'ulcère, ou de quelque sang épais, ou de quelque pituite mucilagineuse qui avoient acquis une qualité aglutinante par l'usage précipité ou excessif des narcotiques & des astringens ; car quand il étoit couché sur le dos dans son lit, il ne souffroit point, & ne se sentoit les poulmons pressés d'aucun poids incommode, au lieu que dès qu'il s'élevoit dans son lit, son poulmon privé de son mouvement libre & attiré en bas, étoit opprimé par un fardeau qui lui étoit à charge contre l'ordre naturel. Cette adhérence extraordinaire de parties, pouvoit être causée par l'abcès, & demander des remèdes atténuans opposés aux narcotiques.

Et remarquant aussi-tôt que ni les balsamiques, ni les pectoraux, ni les spiritueux ne pouvoient point ôter la cause de tous ces accidens, & voyant une si grande quantité de pituite évacuée par la toux, je lui prescrivis la diète dessiccative qui suit, avertissant le blessé que s'il y avoit quelque chose à espérer des Médicamens pour son soulagement, c'étoit assurément de l'usa-

La cure.

ge continué pendant le tems de la tisanne que je lui propofois qu'il devoit l'attendre.

Prenez de la rapure de bois de gayac , une demie livre ; de la falsepareille fenduë & coupée quatre onces ; de l'esquine coupée par lames , deux onces , des fantaux blanc & citrin , de chacun demie once ; faites infuser le tout dans six pintes d'eau , pendant quinze heures ; puis faites le bouillir dans un vaisseau double à petit feu , jusqu'à diminution du tiers , y ajoutant pendant la cuisson des grands raisins passés incisez , quatre onces ; & sur la fin deux onces de réglisse ; coulez la décoction , & laissez tomber ses feces. Que le malade en boive deux pintes par jour , & même un peu plus.

L'effet de cette tisanne fut que peu de jours après le malade se levoit de son lit , n'étouffoit plus , & étoit quinze jours après parfaitement rétabli en état de se promener dans son jardin : cependant il persista pendant quelque tems par mon conseil dans l'usage de la tisanne pour éviter la récidive.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Des vers qui causent la petite verole.

Le fils aîné d'une veuve âgé d'onze ans fut attaqué au mois de Juin du penultième Été de la petite verole. Aux premières visites que je lui rendis sa fièvre étoit très-aiguë, son pouls fort élevé & ondoyant, il avoit de fréquentes nausées, & respiroit avec peine; il ne se plaignoit néanmoins d'aucune douleur particuliere quand on l'interrogeoit, à cause d'un profond assoupissement qui tenoit sa tête embarassée jusqu'au point de ne pouvoir presque parler, & de ne point connoître ceux qui étoient auprès de lui.

Il commençoit à paroître à son visage des pustules en petit nombre, mais après l'operation d'un doux vomitif, mais très-sûr, qui étoit l'ipécacuana, tout alla mieux, la fièvre diminua considérablement le lendemain matin, il n'avoit plus de peine à respirer, & tous les autres accidens furent calmez; de maniere que les pustules benignes & assez distinctes pouvoient au dehors sans danger.

Le douzième jour de la maladie il étoit quitte de la fièvre secondaire, & il sembloit être absolument hors de danger; si bien que j'avertis sa mere qu'avant quatre jours ma presence ne seroit plus necessaire, s'il n'arrivoit dans cet intervalle quelque accident imprévû qui m'arrétât. Faisant donc treve à tout autre remede je lui ordonnai seulement de prendre deux fois le jour un petit verre de vin de Canarie tiède.

Mais le quinzième jour on vint chez moi à la hâte me prier instamment de venir voir sans differer ce petit malade qui se mouroit.

A mon arrivée je le trouvai avec une fièvre très-aiguë, un pouls ondoyant & fourmillant, la respiration difficile, & tourmenté de si vives tranchées qu'il faisoit des cris perçans. De plus il avoit rendu deux vers ronds vivans, que le vin qu'il avoit pris avoit troublez l'un par le vomissement, l'autre par le siege; ce qui me faisoit juger qu'il pouvoit y en avoir d'autres qui donnoient lieu à ces facheux accidens.

Je lui prescrivis d'abord du sel admirable de Glauber, & du sel purgatif amer, de chacun trois drachmes
d'essence

dissoute dans six onces d'eau de fontaine tiedie pour prendre sans délai. De plus une drachme d'huile de noix muscade tirée par expression, pour appliquer sur le nombril en forme de cataplasme.

Quand je revins le lendemain je trouvai la tempête toute calmée, & la tranquillité rétablie partout. La fièvre cessée, les tranchées apaisées; le pouls au naturel, & la respiration facile. Enfin j'appris de la nourrice qu'il avoit rendu par les selles, qui avoient été fort abondantes, une espee de peloton d'une infinité de petits vermisseaux.

Et pour prévenir le retour de pareils accidens que pourroient exciter d'autres vers, & parce que le tems propre à la purgation approchoit, je lui ordonnai le bol suivant pour le soir, & pour le lendemain matin une potion purgative que l'on réiteroit de trois en trois jours jusqu'à cinq fois.

Prenez de la semence d'hypericum, un scrupule; du *semen contra*, & de l'agaric trochisqué, de chacun demi scrupule; du sirop d'absinthe ce qu'il en faut; formez-en un bol.

Prenez de la rubarbe choisie, & du

meilleur agaric, de chacun deux scrupules des follicules de senné mondées une drachme; des semences d'hypericum, une demie drachme, des feuilles de Thim & de farriete seches, de chacune une pincée; du tartre blanc crud deux scrupules; faites infuser & bouillir tout cela dans trois onces d'eau de fontaine, puis ajoutez à la couleur de manne & du sel admirable de Glauber de chacun trois drachmes. Mêlez le tout pour une potion.

La premiere purgation lui fit rendre douze vers morts, la seconde dix, la troisième quinze, la quatrième onze, la cinquième six; tous ronds, blancs, & morts, & la plûpart longs de neuf pouces, outre cette pepiniere de petits vers naissans qui avoient encore à peine la forme de vers que la premiere purgation lui fit rendre.

Entre les purgations j'accordois des treves à ces ennemis, & je ne faisois prendre au malade aucuns antivermineux, mais seulement quatre cuillerées du même vin de Canarie, dont il avoit déjà usé, tant pour rétablir ses forces que pour s'oposer à la pourriture, & ce deux fois le jour.

Je lui conseillai enfin étant bien guéri d'aller prendre l'air de la campagne pour se rétablir, & qu'après quinze jours d'intervale, il usât de l'électuaire suivant enduit autour d'un petit bâton de réglisse qu'il succeroit jusqu'à ce qu'il l'eut tout avalé.

Prenez du *semen contra* entier une once; du miel demie livre, mêlez l'un & l'autre pour l'usage.

Tous ces remèdes le retablirent en santé pour la seconde fois, & il fut depuis exempt de toute vermine.

Mais comme le sel purgatif amer, & le sel admirable ont donné des preuves de leurs vertus salutaires dans la cure de cette maladie, & comme on en fait à présent parmi nous, & avec raison, un fréquent usage; & que le premier de ses sels est communément crud le vrai & naturel sel tiré des eaux minerales purgatives, on ne seindra point, comme je crois, d'en continuer l'usage, si l'on est sur-tout persuadé que ce sel général est le sel gemme, fossile ou marin cuit, cristallisé, ou évaporé jusqu'à ficcité; quoique le sel que nous appellons commun ou marin que nous mêlons avec nos alimens soit le sel fos-

Ce que c'est
que le sel
purgatif &
amer.

file dissout dans l'eau de la mer purifié & évaporé.

Ou bien ce sel purgatif se fait autrement du sel fossile ou marin pareillement dissout, en y joignant pendant qu'il se coagule quelque huile chimique, comme d'absinthe ou d'autre semblable : car comme il y a différentes manières d'opérer, ce sel qu'on nomme purgatif, a aussi différents goûts, selon le plus ou le moins d'adresse ou d'habileté des ouvriers ; & je n'ai jamais pu me persuader depuis le premier usage de ce sel vulgaire, que ce pût être autre chose qu'un sel de saumur artistement préparé, puisqu'une si grande quantité de ce sel qu'on regarde comme le mineral des eaux purgatives, se trouve par tout à un très-vil prix, & qu'une si petite quantité de ce même sel se tire par la distillation des eaux purgatives.

Et quoique les curieux conçoivent aisément, & ne doutent pas même, que le nitre, l'alun, le vitriol, & beaucoup d'autres sels se tirent de l'analyse exacte des eaux minerales que la distillation leur fournit, cependant il est difficile de concevoir que leur principe salin, ou la cause de leur salure soit autre chose que le sel fossile enfermé dans les en-

trailles de la terre, dont les ruisseaux de ces eaux parcourent les minieres avant que leurs sources nous soient connues.

Et certainement les eaux minerales à leur source sont plus salées, & sont alors pour ainsi dire, une veritable saumure, étant d'abord rassasiées du sel dont on a parlé, jusqu'à ce qu'ayant traversé les terres où elles sont ferrées, elles s'adoucissent de plus en plus dans cette traverse, de la même maniere que les eaux même de la mer se rendent douces en circulant au travers des terres, selon la loi de circulation établie dans la nature, de telle sorte que le sel marin devient fossile en traversant la terre & le sel fossile devient marin dans la mer.

De plus, ces eaux minerales purgatives qui donnent si peu de sel dans la distillation, & sont néanmoins aussi purgatives que celles qui en fournissent davantage, comme sont nos eaux Depsum & de Richemond, qui sont situées dans un très-bon air, peuvent à mon avis, contenir un mauvais sel.

Enfin la salure de tout l'Ocean ne peut proceder que de plusieurs mines de ce sel fossile répandues de routes parts dans le vaste fond des mers.

D'où vient
la salure de
la mer.

SIXIÈME OBSERVATION.

De l'Esquinancie.

La femme d'un grand seigneur fut attaquée d'une esquinancie, qui tenoit en phlogose les muscles interieures du larinx & du pharinx; la tumeur interieure ne lui permettoit d'avalier qu'avec beaucoup de peine, & sa bouche étoit remplie d'un phlegme épais & écumeux.

Je fus mandé le matin, & après l'avoir fait seigner d'abord, on lui donna presqu'aussi-tôt un lavement émollient.

Après l'avoir rendu, la malade prit d'heure en heure une cuillerée du looch suivant.

Il faut observer que s'il arrivoit que cette humeur augmentât au dedans, & ôtât à la malade toute liberté d'avalier, j'avois ordonné qu'on lui appliquât une ou deux ventouses séches derriere le cou, pour retirer en arriere les muscles gonflez qui comprimoient le larinx & l'œsophage, & pendant ce tems-là, faciliter l'entrée aux remedes & aux alimens.

Prenez de l'huile d'amandes douces, nouvellement tirée, & des fleurs de soufre de chacun une once; du cristal de tartre pulverisé, deux drachmes; du sirop de guimauve, trois onces; de l'huile de noix muscade distillée, quatre gouttes; du sucre candi, deux drachmes; mêlez tout cela pour un looch.

L'effet de ce remede très-commun, qui purge doucement les premières voyes sans troubler tout le corps, & qui vuide le ventre pendant que le phlegmon subsiste; l'effet, dis-je, de ce remede fut tel, que visitant de nouveau cette dame le lendemain je la trouvai parfaitement guérie de son esquinancie, & l'ayant purgée deux jours après, elle n'eut pas besoin d'autres remedes.

Au reste, plusieurs malades de cette maladie, m'ont constamment assuré plus d'une fois, qu'à chaque cuillerée qu'ils avaloient de ce looch, le gonflement de leur esquinancie diminuoit sensiblement & se dissipoit en fort peu de tems.

Et il est très-certain que le soufre vif ou sublimé en fleurs, est capable de produire de très-bons effets dans le traitement de ces sortes de tumeurs,

Précaution
à prendre
dans l'usage
du soufre.

aussi bien que des hemorroïdes & d'autres semblables tumeurs phlegmoneuses. Il faut seulement observer de faire précéder les remèdes généraux, rendre les corps fluides & exempts de constipation, pour favoriser le succès de ce remède.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Des petites Veroles irrégulières ou jointes à la Rougeole.

Comme j'ai beaucoup insisté dans le petit traité précédent, sur le préjudice que peut apporter aux enfans & même aux adultes l'usage des médicamens chauds, comme sont la theriaque d'Andromachus, le mithridat, & d'autres semblables, je rapporterai ici une preuve bien déplorable des veritez que j'ai avancées sur cet article, afin que l'autorité d'un si grand exemple puisse du moins empêcher les autres de tomber dans un pareil malheur.

L'exemple
de la Reine
d'Angleterre,

Quand on me fit l'honneur de m'appeler au service de notre très-digne Roi précédent, notre très-excellente Reine précédente que je crois posséder actuellement

actuellement dans le ciel une couronne immortelle, en me parlant de la santé des grands Monarques, me dit au sujet de sa propre personne ; que lorsqu'elle se portoit mal ou qu'elle se sentoît quelque pressentiment de fièvre, elle avoit coutume, par le conseil du célèbre Louver, de prendre en se couchant une assez bonne dose de thériaque pour s'exciter la sueur.

J'eus l'honneur de lui dire en ce tems-là, qui étoit environ deux ans avant qu'elle fut attaquée de cette terrible petite verole, qui fut sa dernière maladie ; j'eus, dis-je, l'honneur de lui dire : Madame, quoique j'aye une singulière vénération, pour la mémoire de feu M. Louver, je prens la liberté de dire à Votre Majesté, qu'un remède aussi chaud la réduiroit à l'extrémité si elle en usoit de même dans une fièvre permanente & continuë : car je n'ai jamais vû, continuai-je, de fièvres plus mauvaises & plus promptement suivies d'un délire des plus furieux que celles dont les malades avoient malheureusement pris dès le commencement la thériaque, le mithridat, & d'autres confections très-chaudes ; &

L'usage de
la Thériaque
quelquefois
très - perni-
cieux.

que ces pernicious effets arrivoient plûtôt encore à ceux qui étoient d'un tempéramment chaud & sanguin ; tempéramment au reste qui n'est pas celui de votre famille Royale. Je persistai encore à dire à sa Majesté, que Galien qui avoit fait un livre exprès à la louange de la theriaque, n'avoit jamais approuvé son usage dans la cure des fièvres ardentes, mais bien dans les maladies chroniques & venimeuses.

Mais toutes mes représentations furent oubliées, & à la première insulte de la petite verole, la mémoire du procédé de M. Louver se trouva si fortement imprimé dans l'esprit de la Reine, que sa Majesté voulut dès le soir même prendre la dose ordinaire ; & n'ayant point sué, comme elle avoit coutume après une seule prise, elle en prit dès le lendemain matin une double dose avant d'avoir consulté ses médecins.

Ce fut ainsi que le suprême ordonnateur de toutes choses jugea à propos d'enlever subitement au ciel une princesse dont son peuple n'étoit pas digne. Jamais la perte d'aucune personne n'a fait répandre tant de larmes,

causé de si véritables regrets , non plus qu'un deuil si lugubre & si general. Car ce ne fut pas seulement la perte de la Reine si digne d'être pleurée qui causa un deuil , mais encore le ravage & la ruine de tout le Royaume , qui paroissoit alors très-prochaine.

Au surplus , cette douleur si amere que la memoire d'un si grand malheur me rappelle sans cesse , reçoit quelque diminution à mon égard , en ce que j'avois averti des écueils contre lesquels on a fait naufrage , & que j'en prévenois le danger futur.

Et parce que quelques fautes qui ont été faites en cette occasion funeste par des docteurs fort éloignez , & par ceux sur-tout dont la demeure est au-delà de la mer , ont été injustement publiées , tant par rapport aux médecins qu'à la maladie ; je n'hésiterai pas pour en mieux faite connoître la vérité de rapporter de certaines choses que l'on ne doit pas passer sous silence.

La petite verole qui fit périr la Reine étoit des plus malignes & des plus pernicieuses , étant accompagnée de la rougeole , d'un éresipele au visage , de taches pourprées , & d'un crachement

L'histoire de
la maladie.

de sang. Et comme je remarquois en ce tems-là , qu'entre les plus fameux médecins , les uns soutenoient que c'étoit la petite verole & d'autres la rougeole , j'assurois en mon particulier que les deux maladies se trouvoient également jointes , & que la violence de l'une & de l'autre étoit également unie dans cette maladie , comme je l'avois observé plus d'une fois. Ce qui n'ayant jamais été écrit par aucun auteur que je sçache , ni peut-être observé par aucun médecin , m'obtiendra plus aisément l'excuse que je demande d'avoir fait cette digression.

Je pourrois beaucoup m'étendre sur l'histoire de cette petite verole , qui étoit presque d'une nature pestilente , mais que l'on peut bien croire avoir été renduë telle par le mauvais usage de la theriaque ; cependant je serai fort court dans ce que j'en vais dire.

Le troisiéme jour de la maladie les taches commencerent à paroître avec une toux très-incommode ; & elles se montroient d'une maniere que les médecins doutoient si ce seroit la petite verole ou la rougeole. Le quatriéme jour les pustules de la petite verole

bien caractérisée , parurent au visage & partout le corps.

Le sixième jour au matin les pustules de la petite verole se convertirent sur toute la poitrine en marques rouges de rougeole plus étendues ; & l'érysipèle nommé rose gonfla tout le visage , & prit la place des premières pustules. Le soir du même jour des taches pourprées plus larges & plus rondes parurent au front , au-dessus des sourcils , & aux tempes. Mais comme ces taches que j'avois prédit devoir arriver bien-tôt, ne passoient pas pour pourprées , mais pour sphacelées dans le sentiment d'un célèbre médecin ; le matin du jour suivant , qui étoit le septième , on fit ouvrir à un fameux chirurgien avec sa lancette quelques-unes de ces pustules dans le tems que l'on consultoit , & le sang qui en sortit fit voir que c'étoit de vraies taches pourprées.

Pendant la nuit qui précédoit le septième jour , que je passai la nuit auprès de la malade , elle eût beaucoup de peine à respirer , & bien tôt après un crachement de sang abondant. L'urine sanglante suivit ce crachement ; le septième jour , le huitième jour les taches

arges de la rougeole subsistoient sur toute la poitrine , mais sur les extrémités inférieures les pustules de la petite verole s'évanoüirent de tous les endroits où elles s'étoient montrées , & il ne resta à leur place que des taches rondes & tres-écarlates de même grandeur , dont la surface étoit brune sans élévation , comme sont d'ordinaire les taches de peste.

Pour lors j'aperçus une grande pustule sur la région du cœur remplie de pus , entourée d'un large cercle brun en maniere d'antrax , & l'on trouva beaucoup de sang extravasé sous cette pustule quand on fit l'ouverture du corps. Enfin cette grande Reine rendit sa sainte ame vers le minuit.

HUITIÈME OBSERVATION.

De l'affection Histerique.

Je n'entrerais point en dispute pour sçavoir si les affections histeriques des femmes , tirent précisément leur origine de la matrice , ou de la dépravation de l'estomac , ou de quelques autres parties du corps ; ou si elles dépendent de

la matrice, de la ratte, ou des poulmons premierement ou secondairement.

Il est facile à des esprits mediocres ou à des gens désœuvrez de former des controverses sur la médecine, d'en peser les difficultez, & d'en juger avec prudence; c'est une occupation assez penible, & digne de l'application des plus sçavans professeurs: mais la guérison des maladies par des remedes efficaces est la fonction du médecin la plus utile & la plus estimable.

La femme d'un riche marchand, âgée d'environ 35. ans, étoit depuis longtems très infirme, mais entre les plaintes auxquelles plusieurs femmes sont sujettes, la principale incommodité de celle ci consistoit en ce que depuis dixheures du soir qu'elle se mettoit au lit jusqu'à deux heures du matin, elle étoit obligée de rester assise couverte de son petit manteau, ne pouvant tenir un seul instant sa tête sur l'oreiller, par la crainte qu'elle avoit que des vents qu'elle sentoit s'élever vers les parties supérieures ne l'étranglassent.

Les narcotiques ne lui procurant aucun sommeil, & lui causant plutôt du trouble & des inquietudes; & les re-

La Cure

medes chalybez qui lui avoient été prescrits par plusieurs médecins, aussi bien que differens autres remedes sembloient nuisibles à sa constitution délicate; je lui conseillai de prendre en se couchant le bol qui suit, & de boire par-dessus quatre cuillerées du julep, dont je vais donner la formule.

Prenez de la conserve de fleurs de bourache, du meilleur castoreum, demi scrupule; du sirop d'œillets, ce qu'il en faut pour former un bol.

Prenez de l'eau de lait alexitere, quatre onces; des eaux de pouillot & de rhuë de chacune deux onces; de l'eau de bryone composée, & de celle de pivoine aussi composée, de chacune une once; du sirop d'armoïse, une once & demie; mêlez le tout pour un julep.

La malade sentit bien-tôt après un si grand soulagement de ces remedes, qui calmerent si bien ses esprits agitez à l'excès, qu'elle ne craignit plus de se coucher dans son lit, & quoiqu'elle ne reprit pas d'abord un sommeil de santé, elle passoit aisément la nuit, elle n'étoit plus tourmentée des vents, & elle ne laissoit pas de dormir depuis ce tems-là par intervalles.

Mais parce que les pilules furent plus de son goût, je lui prescrivis la formule suivante, elle en prenoit une ou deux quand elle se trouvoit un peu mal, & quand elle en prenoit, elle avoit toujours une nuit paisible & tranquille; de maniere qu'ayant toujours en main ces pilules, elle n'eut plus besoin de mon secours, ni de celui d'aucun autre médecin.

Prenez du meilleur castoreum subtilement pulverisé, une drachme; de la myrrhe & du galbanum, de chacun une demie drachme; du safran, un scrupule; de l'extrait de gentiane dissout dans l'eau de gentiane composée, ce qu'il en faut pour former de ces ingrediens des pilules de moyenne grosseur.

Je ne puis pas m'empêcher de remarquer ici que les narcotiques que l'on donne aux femmes histeriques pour leur procurer du repos, leur sont souvent incommodes & préjudiciables, Les narcotiques souvent contraires aux femmes histeriques. puisque les remedes histeriques, proprement dits, comme le castoreum, la myrrhe, le galbanum, l'asse fetide, & d'autres de même qualité, procurent un sommeil efficace à plusieurs femmes, auxquelles les opiates, quoi-

que destinez pour l'ordinaire à procurer du repos, outre d'autres incommoditez, leur font souvent passer les nuits sans sommeil.

Plus encore
aux fem-
mes en tra-
vail.

Mais de tous les tems où les narcotiques sont plus contraires aux jeunes femmes, il n'y en a aucun où il me semble qu'il soit plus mal-à-propos de leur en donner, que celui de l'accouchement, & quoique les sages femmes & les médecins même ne fassent pas de difficulté d'en donner hardiment à ces malades lorsqu'elles souffrent les douleurs de l'accouchement, dans la vûë de les calmer; je suis très-persuadé que ces sortes de remedes imprudemment donnez dans ces tems-là, nuisent infiniment à leur santé, qu'ils la pervertissent absolument, & qu'ils sont la véritable cause des infirmités, auxquelles elles sont exposées dans la suite de leur vie.

C'est le malheureux usage de ces remedes qui produit ces obstructions opiniâtres qui sont suivies de la suppression des regles, des pâles couleurs, du dégoût de toutes sortes d'alimens, à l'exception des nourritures inusitées & pernicieuses par elles-mêmes, des dou-

leurs de ventre, des affections mélancholiques, & quelquefois de la manie. Enfin de-là vient qu'un caractere maladiſ, comme un cloud énorme entre ſi profondement dans leur conſtitution, que ni les remedes chalybez, ni aucuns autres remedes ne peuvent la remettre dans ſon état naturel, juſqu'au tems d'un nouvel accouchement, qui eſt la véritable criſe de toutes leurs infirmités, la ſeule capable de leur rendre leur première ſanté, & l'occaſion favorable & unique de corriger les fautes qui ont été faites, qui ne ſe rencontre pas toujours quand on l'a perdue.

NEUVIEME OBSERVATION.

D'une grande douleur d'eſtomac, accompagnée de vomiffement. De la douleur de colique; des moyens propres à la prévenir & à la guérir.

Une dame de qualité étoit atteinte d'une grande douleur d'eſtomac, accompagnée d'un vomiffement fort incommode, qui lui arrivoit alternative-ment de ſemaine en ſemaine depuis plu-

sièurs années. Elle avoient long-tems consulté sur sa maladie nos plus fameux médecins sans en avoir tiré de grands secours , quoiqu'ils eussent tâché de mettre son estomac dans un meilleur état , tant par les saignées que par les émetiques , narcotiques , chalybez , & par d'autres remedes reputez très convenables. Après tant de secours inutilement employez , je lui ordonnai le vin médicinal qui suit , dont la malade ayant usée d'abord assez souvent , & ensuite plus rarement , son estomac se trouva parfaitement rétabli , & exempt de tous les symptômes dont il avoit été jusqu'alors tourmenté , en sorte que la malade sans d'autres remedes se trouva jouir d'une santé très-parfaite.

Prenez des somnitez d'absinthe Romaine , & de petite centaurée , de chacune une demie poignée ; des fleurs de camomilles , deux pincées ; de la racine de gentiane coupée deux drachmes. Faites infuser le tout à froid pendant douze heures dans trois chopines de vin blanc , coulez l'infusion , puis infusez-y une seconde fois pareillement à froid , dix drachmes de la meilleure rubarbe ; des racines de *calamus aro-*

matique ; de pivoine mâle séchée , de chacunes trois drachmes ; de la racine d'aulnée , une drachme & demie ; de la semence de coriandre , une drachme. Mêlez le tout , & le coulez seulement à chaque prise.

Notre célèbre Bateus dans ses con-
 troverses particulieres , dont j'achetai
 par hazard un assez gros recueil , sur
 toutes les maladies qui peuvent arri-
 ver au corps depuis la tête jusqu'aux
 pieds ; qui contient tant les propres ob-
 servations de cet auteur que celles qu'il
 avoit coutume de recueillir des autres
 dans le long commerce qu'il avoit eu
 avec les habiles gens de sa profession :
 cet habile médecin , dis-je , y décrit
 une formule que s'Hipton fameux apo-
 ticaire , avoit fait imprimer dans la Phar-
 macopée de Bath , sous le titre de tein-
 ture de Rubarbe , & qui étant venuë à
 la connoissance d'un gentilhomme , qui
 étoit attaqué depuis long-tems d'une
 douleur d'estomac & de contorsions
 d'entrailles , avant l'usage de ce remede ,
 l'acheta de son apoticaire 40. livres de
 monnoye courante , n'en ayant pû ob-
 tenir la description de son médecin or-
 dinaire car ce malade guérit bientôt

Le remede
 de Bateus
 pour lestran-
 chées des in-
 testins & des
 entrailles.

par son usage , après avoir inutilement éprouvé beaucoup d'autres médicamens. En voici la composition.

Prenez de la rubarbe choisie & coupée en lames , deux onces ; des grands raisins passés soixante ; de la râpure de réglisse , deux onces ; du sucre candi , une demie livre ; de l'eau de vie ou d'anis , une pinte. Laissez le tout en macération , puis le coulez ; donnez-en deux ou trois cuillerées le matin quand il sera nécessaire.

La colique est une maladie de l'estomac & non du colon.

La colique est ainsi nommée mal-à-propos , puisque tous les accès douloureux qu'on nomme coliques attaquent l'estomac plutôt que l'intestin colon. L'ample canal de cet intestin est très-propre à contenir un grand amas d'excremens , & ses replis multipliés peuvent aisément arrêter ces ordures. Mais la substance grossière & serrée , quoique les vents qui s'y engendrent , s'élevant vers les parties supérieures , irritent quelquefois la tête , l'estomac & d'autres parties principales , lorsqu'ils sont retenus dans le bas ventre , il ne nous paroissent pourtant pas suffisans pour causer les violentes douleurs & les convulsions qui tourmentent sou-

vent ceux qui sont sujets aux coliques.

Au reste , c'est à l'estomac dépravé par des cruditez & à les fonctions blessées qu'il faut imputer presque toutes , les maladies , & sur-tout les douleurs de colique , parce qu'on doit le regarder comme la cuisine de tout le corps , où toutes sortes d'alimens sont cuits , diminuez & changez dans une espece de crème ou de chile qui doit être distribué partout pour la nourriture de l'animal : & ces maladies sont différentes selon la diversité des temperamens , & la foiblesse naturelle ou accidentelle des parties où elles ont leur siege.

L'orifice ou l'entrée de l'estomac est environné d'un plexus de nerfs très-considerable , dont les esprits semblent être placez dans cet endroit pour y faire une espece de sentinelle , & empêcher que les choses qui pourroient être nuisibles sous la forme amie d'alimens , n'y entrât sans y causer un sentiment désagréable du trouble & de la douleur ; & qu'un hocquet survenant , cette mauvaise nourriture n'entre pas sans bruit dans le vaste espace de l'estomac.

La tunique interieure de l'estomac est aussi toute nerveuse & très-susceptible de sentiment , de maniere que s'il survient quelque trouble dans ce viscere par l'impétuosité des vents , les esprits voisins frémissent aussi tôt , excitent des convulsions , tendent & gonflent les parois , & donnent par-là des marques de la souffrance où il est.

Concluons de tout cela , que c'est véritablement l'estomac qu'il faut établir comme le siege & la premiere & véritable cause de ces cruelles , & quelquefois funestes douleurs qu'on nomme des coliques qui travaillent impitoyablement ceux qu'elles attaquent

Certes , Galien & les plus sages d'entre les médecins , ont regardé l'estomac comme la base & le fondement de toute la santé , en usant aussi souvent qu'ils faisoient des remedes composez d'absinthe , les bûvant dans l'eau pour peu qu'il y eut de fièvre , & dans le vin quand ils étoient sans fièvre ; comme si ces remedes eussent été les seules capables de rendre la santé à des corps foibles.

Les juleps
des Anciens. Or les juleps d'aujourd'hui , auxquels la distillation a donné lieu , étoient

toient entierement inconnus aux anciens. L'eau , le vin , la tisanne ou la décoction d'orge mondé ; le mellicrat , ou l'hydromel fait à l'heure même ; le vin miellé ; le vin tiré des raisins secs nommé *Passum* ; le vin cuit appelé *Sapa* ; l'eau mêlée avec un peu de vinaigre , connu sous le nom d'oxicrat , ou de *Posca* , ont été les juleps dont nos anciens usoient dans leur médecine.

C'est maintenant aux médecins sçez , habiles , & qui ont de la probité à décider si ces juleps des anciens simples , d'un bas prix & faciles à préparer , sont préférables à ceux qui sont plus agréables au goût délicat des riches , & que de grands frais font plus estimer de bien des gens , qui ne jugent de la bonté des choses que par rapport à la dépense qu'il faut faire pour les obtenir.

A l'égard des moyens qu'il faut employer pour prévenir les douleurs de colique , la mastication fréquente de la

Moyens de
prévenir les
coliques.

rubarbe est plus propre qu'aucun autre remede à fortifier l'estomac de ceux qui y sont sujets , de les soulager du fardeau des cruditez , & de dissiper les vents ayant qu'ils se soient assemblez.

en suffisante quantité pour causer un nouvel orage. Dioscoride conseille à ceux qui ont l'estomac malade de macher laubarbe telle qu'elle est, c'est à-dire en substance & que sans l'avalier étant mêlée avec des liquides, ils la laissent couler doucement dans le gosier. J'en parle moi-même par expérience, en ce qu'ayant souffert autrefois de cruels accès de coliques, & un ou deux entr'autres qui ressembloient fort à la passion iliaque, en me servant de ce remede j'en ai été bientôt délivré, sans m'en être depuis ressenti en aucune maniere.

Les moyens
de remedier
aux grands
accès.

Quand on est attaqué de ces grands accès, il faut agir au plûtôt, & ne point differer à chercher des remedes, de crainte que les grands & continuels vomissemens, ne pervertissent le mouvement peristaltique des intestins, & ne donne lieu prématurement à la miserable passion iliaque.

Dans les maladies chroniques, & les legeres inflammations de l'estomac, dont les récidives sont fréquentes; les teintures deubarbes, ci-devant décrites, ou la mastication de cet ingredient, que l'on peut appeller l'élixir de

salut, suffisent souvent pour les calmer, aussi bien que le mithridat, la theriaque d'Andromachus, & quelques autres confections cordiales.

Que si les douleurs de la colique augmentent & deviennent très cruelles, qu'il survienne de vomissemens énormes, & que les excremens endurcis forment un obstacle invincible aux déjections, après la saignée faite au malade, & lui avoir fait prendre un lavement bien chargé de sels, les purgatifs joints au laudanum sont souvent capables d'arrêter le progrès du paroxisme; & le sel admirable aussi bien que le suc purgatif amer, dissous dans des eaux minerales, & réitérez jusqu'à ce que les routes inférieures soient ouvertes, sont d'un très bon usage.

Ces deux purgatifs sont très-sûrs, & sont préférables au plus forts qui sont moins efficaces, & qui donnant de nouveaux aiguillons à la bile, ne servent qu'à épuiser les forces des malades, & principalement des mélancholiques, & laissent souvent après eux l'ictérite.

Après les remèdes généraux, le quinquina mêlé avec le laudanum liquide, donné en petite quantité dans cha-

que intervalle des vomissemens ; par un médecin prudent & expérimenté, peut quelquefois appaiser en peu de tems le plus violent accès.

DIXIÈME OBSERVATION

Du flux immodéré des Hemorroïdes.

Une veuve de distinction, de constitution maigre & d'un temperament bilieux, fut soudainement attaquée dans la nuit d'un flux hemorrhoidal si abondant, que les assistans prétendoient qu'elle en avoit perdu plus de quatre livres pendant la moitié de la nuit avant que j'arrivasse. Et l'on avoit lieu de croire que cette dame en avoit perdu une grande quantité par le siege sans tranchées, sur ce qu'elle me dit qu'une saignée du bras l'avoit autrefois réduite dans un grand danger, son sang étant alors sorti avec tant d'impétuosité qu'elle fut prête à expirer avant qu'on arrêtât son sang par tous les remèdes dont on se pût aviser.

Or si le sang qui sortoit d'une veine ouverte au bras à découvert, & en état de souffrir à l'instant l'application

de toutes sortes de remedes l'avoit réduite à l'extrémité, dans quel péril ne devoit-elle pas être dans le cas présent, à l'occasion d'une veine rompuë ou rongée dans un endroit où le vaisseau étoit caché, & sur lequel on ne pouvoit appliquer aucun topique.

Après que cette dame languissante eut reçu les derniers sacremens par les mains d'un évêque qui étoit son ami, comme étant prête à quitter ce monde, je fis cependant préparer les choses dont j'avois besoin pour la soulager. Pour cela j'ordonnai à ses valets de faire chauffer dans un vaisseau convenable, une portion d'esprit de vin rectifié, & d'y tremper des morceaux d'étoffe de laine, pour les appliquer l'un après l'autre étant bien imbus de cet esprit sur l'anus de la malade; & cette fomentation ayant été rejetée pendant un peu de tems, ce sang qui couloit avec profusion s'arrêta entierement, sans d'autre étalage de remedes, & la dame fut bientôt hors de danger.

Je faisois chauffer cet esprit de la nature fort pénétrant, afin que la fumée pénétrant les veines interieurs, fit sur elle une plus prompte impres-

Fomentation
d'esprit de
vin rectifiée
pour un flux
excessif d'hé-
morrhoides.

sion par la vertu confortative, propre à supprimer cet écoulement : de sçavoir maintenant si l'esprit de terebentine, dans un cas pareil, auroit des vertus pareilles à celui du vin, dont notre célèbre chirurgien Loang, qui exerce son art avec beaucoup de réputation dans le Comté de Devon, & à la satisfaction d'un grand peuple; je ne dirai rien sur cet article. & si tout ce qu'il en dit s'accorde avec l'expérience, je n'y formerai aucune opposition.

On compte beaucoup sur la fomentation d'oxicrat dans les hemorrhagies exterieures; cette dame après son hemorrhagie fut atteinte d'une fièvre tierce, qui ceda aisément au quinquina.

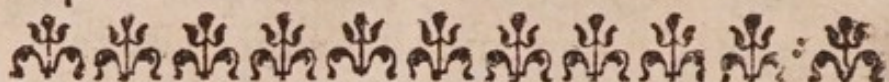
Cette fomentation est aussi fort bonne pour le flux menstruel immo-déré.

J'ai encore observé que la fomentation de cet esprit de vin rectifié, & celle du vinaigre de vin, peuvent également reprimer le flux excessif des menstruës, quand tous les remedes interieurs ne produisent aucun effet, & que l'on ne peut pas employer aussi sûrement les astringens & les narcotiques.

Avant que de terminer cette décade d'observations, il me paroît juste

d'avertir , qu'en me servant des termes d'un ou deux dans la description des formules , pour des choses de peu de conséquence , ne paroîtront pas exactement conformes à ce que j'ai dit précédemment sur le même sujet , ainsi dans les choses de peu d'importance , il faut un peu suppléer au défaut de la memoire ; mais les choses essentielles d'où dépendoient précisément la guérison des maladies dont je parlois , ont été décrites & rapportées partout & dans toute leur étenduë avec la plus exacte fidelité.





PETIT TRAITÉ

DU MAL VENERIEN.

LÉ mal venerien est une grande & fâcheuse maladie qui se glisse de tous côtez , & qui répand partout sa malignité ; elle tourmente le plus souvent par des douleurs si peu supportables ceux qui ont le malheur d'en être attaquez , & il leur est si difficile de se rétablir en santé , que je n'ai pû m'empêcher absolument de joindre ici quelques reflexions que j'ai faites sur cette terrible maladie.

Que les premietes atteintes de ce mal , qui n'affectent d'abord que les parties honteuses , soient comptées pour rien , & tournées en ridicules par les libertins & nos petits maîtres , & qu'ils en parlent comme de bagatelles qui ne méritent que leurs railleries , cela n'empêche pas que les premieres impressions de ce venin ayant passé dans la masse du sang , & sa virulence pernicieuse s'étant distribuée en suivant le
 torrent

torrent de la circulation dans toute l'habitude ; ces étourdis ne payent bien cher les peines que méritent leur imprudence & leur mauvaises plaisanteries.

On n'est pas d'accord sur l'origine de ce mal contagieux , pour sçavoir s'il a regné dès le commencement du monde , ou s'il a été apporté des Indes Occidentales en Europe , vers la fin du quinzième siècle. On a plusieurs inductions assez plausibles de l'ancienneté de cette maladie. Mais il y a une dispute entre plusieurs royaumes ; on est encore indécis sur le reproche qu'on leur fait d'en avoir été les premiers infectez , qui se renvoient cet opprobre les uns aux autres , & la dispute de ces royaumes est assez semblable à celle de plusieurs villes qui revendiquerent autrefois chacune en particulier , la naissance d'Homere.

De l'origine
de ce mal.

Son véritable & juste nom a été certainement inconnu jusqu'à ces derniers siècles , & les anciens medecins n'ont pas assez clairement & distinctement décrit la forme & la figure de ce monstre , qui n'a été bien connu que depuis sa nouvelle dénomination.

Sur quoi
l'on fonde
son antiqui-
té.

Ce que nous sçavons de mieux à cet égard, c'est qu'il est sûr que l'on avoit bâti chez nous plusieurs hôpitaux pour retirer les lépreux, & que je ne crois pas qu'il y en ait un seul qui subsiste à présent pour le même usage. Or la cause du mal venerien a de tout tems existé dans le monde; c'est la conjunction illégitime d'un homme avec plusieurs femmes; & il n'y a point eu de siècle, où des femmes de mauvaise vie ne se soient prostituées à tous venans dans la vuë d'un gain vil & illicite; & comme selon les philosophes la cause étant posée, l'effet suit necessairement, de même aussi l'effet cesse, la cause étant ôtée.

Le mal vé-
nérien est
une suite de
la débauche
des femmes.
Car de même que dans tous les pays où l'on ne souffre point de prostituées propres à corrompre la jeunesse, il n'y a point de mal venerien, partout aussi où l'on permet les lieux de débauche, soit par l'autorité du magistrat ou par sa tolerance, la verole avec cette iliade de maux & d'effroyables miseres qui sont à sa suite, se montre tête levée, & fait un progrès inconcevable.

C'est donc, si je ne me trompe, dans la matrice des femmes publiques qui se

prostituent à plusieurs hommes, qu'il faut chercher l'origine de la verole, de même que les oiseaux naissent dans les nids où leurs œufs sont pondus. Er comme la corruption des meilleures choses est toujours la pire, il ne faut pas s'étonner que la semence prolifique de l'homme, destinée de la nature à de si grands usages, venant à dégénérer de ses bonnes qualitez, produise en se corrompant la contagion venerienne, & tous les symptômes dont elle est suivie.

Au reste, je ne doute pas qu'il n'y ait eu dans quelque'endroit que ce soit très-peu de débauchez, qui ayant évité durant quelque tems la punition qu'ils méritent, ne tombent tôt ou tard dans les pièges que leur tendent les déreglemens auxquels ils se livrent, & qu'ils ne soient enfin souillés de cette honteuse & funeste contagion.

Cette pernicieuse maladie est certainement un redouable fléau dont le souverain Juge sçait quand il lui plaît punir les impudiques, & qu'il tient suspendu sur eux, comme cette épée fameuse que Denys le tyran avoit fait suspendre toute nue dans un festin sur

la tête de Damoclès ; il en est , dis-je tout de même de ce fleau qui menace sans cesse ceux qui sont livrez aux femmes , ce qui doit facilement éloigner d'un si mauvais commerce , ceux qui ont la vertu pour principe , & qui ne peut manquer d'accabler tous ceux qui se livreront sans reserve aux embrassements impurs de ces prostituées ?

Car comment un homme qui s'abandonne aux femmes , peut-il s'assurer qu'une femme débauchée qui feint de s'attacher à lui seul , ne s'est pas attachée auparavant , ou ne s'attachera pas dans la suite à plusieurs autres , & qu'elle est par consequent exposée à contracter du mal venerien , quelques démonstrations qu'elle fasse d'ailleurs d'une grande pudeur par ses mensonges , & en entassant parjures sur parjures ?

On appelle communément la verole le mal de Naples , & le vulgaire croit , que ce mal n'a commencé à se manifester qu'au siege de Naples en l'année 1494. lorsque Charles VIII. Roi de France assiegeoit cette Ville. Mais parce que les bruits populaires sont fort incertains , les personnes sensées n'affirment rien sur bien des faits , à moins

qu'ils ne soient confirmez par des preuves incontestables, d'autant plus que l'origine des autres maladies n'est pas mieux connue, & qu'il est de la nature ou de la condition des choses humaines que la memoire de certains evenemens perisse dans certains siecles, & que d'autres se renouvellent en d'autres tems.

Enfin comme le virus verolique, autant que nous en pouvons juger, est actuellement répandu dans tous les pays du monde depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, depuis le Septentrion jusqu'au Midi; & comme de très-célèbres Médecins assurent qu'avant le siege de Naples cette virulence contagieuse avoit déjà depuis long tems infesté toute l'Europe: il est véritablement très-difficile d'établir quelque chose d'indubitable sur un fait si équivoque, quoique l'ancienne existence de la cause de cette maladie semble être un sûr garant de l'ancienneté de son origine, puisqu'elle doit être aussi ancienne que l'effrené libertinage des hommes y peut avoir lieu, par des conjonctions illicites.

Mais pour reprendre la chose de

plus loin , Hipocrate , dont l'autorité est respectée de tous les sçavans , au troisiéme livre des maladies épidémiques , fait le dénombrement des plus affreux symptômes qui accompagnent le mal venerien , comme sont de grandes pustules qui s'élevent sur tout le corps , & particulièrement à la tête ; des ulcères puans sur le pubis , & à la surface des parties genitales ; des éresipeles malins & rongeurs ; des diarrhées & des dégoûts de toutes sortes de nourriture ; des atrophies , tantôt avec fièvre , & tantôt sans fièvre ; des mutilations d'os , de chairs & de nerfs , précédées par la carie ; la chute des parties corrompues par des abcès , des dénudations entières des cuisses , des jambes & des pieds ; la chute du bras ou du coude , & la perte d'un grand nombre de chairs lorsque le mal attaque le pubis & les parties genitales ; des serositez fournies par les ulcères , & par les abcès différentes du pus , & encore plus mauvaises , la chute des cheveux , des fluxions fréquentes sur les parties genitales , des grandes douleurs accompagnées d'insomnies ; des ulcères rongeurs à la bouche ; & des tubercules

tant intérieurs qu'extérieurs au tour des aînes ou des bubons ; des tumeurs au gosier , des ulcerations au tour des parties honteuses , & d'autres semblables. Il s'explique sur tout cela d'une manière concise à son ordinaire , mais de sçavoir si tous ces symptômes étoient ceux d'une vraie peste , ou ceux de cette contagion pestiférée , il est bon d'en laisser la dispute aux sçavans selon qu'il leur plaira de prendre parti pour ou contre.

Au surplus quelque chose que l'on puisse dire de l'origine de cette contagion , il est en vérité bien facheux que la cure d'une si grande maladie qui attaque toutes les parties du corps, tant intérieures qu'extérieures , soit sortie des mains des habiles Médecins , & qu'elle soit communément releguée entre celles des Chirurgiens , & même des Barbiers les plus ignorans & les moins expérimentez : car il n'y a point de si ignorant , de si sot & de si fade aventurier , qui ne devienne Médecin de hasard sur cette maladie , & cela sans instruction , sans frais & sans art , & qui ne promise effrontement de guérir une gonorrhée , & même la verole.

Qu'il est bien facheux que les Médecins ayent abandonné la cure de la verole aux Chirurgiens.

Mais quels sont donc ces Médecins faits à la hâte ? ce sont le plus souvent des ravaudeurs , ou d'autres ouvriers desœuvres , des Cabaretiers sans emploi , des gens ruinez , & qui n'ayant pû rien faire dans leur premier état ne sçavent de quel bois faire fleche. Combien donc la condition de ces malades est à plaindre d'être doublement punis de leur peché ; se trouvant d'abord exposez à souffrir les douleurs de leur maladie , & en second lieu à l'ignorance grossiere de ces Charlatans ! Comme si les maladies les plus legeres demandoient necessairement pour leur guérison les soins d'un habile Médecin , pendant qu'une maladie dont l'évenement est très-incertain , & qui est pour ainsi dire , enfoncée jusque dans la moëlle des os , est confiée au premier ignorant qui se presente pour la guérir ?

Le mal vénérien est un Prothée.

Or pour mieux concevoir la différence qu'il peut y avoir entre les malades qui sont atteints de cette maladie ; il faut convenir que ce mal se presente souvent sous la forme d'un Prothée , & qu'après avoir paru guéri une premiere fois , il se presente bientôt sous de nouvelles faces. Je sçai

en effet que tant de gens que j'ai vû périr par la phtyisie sans que leurs poumons fussent que secondairement affectez étoient les victimes de ce virus en-cogné dans l'interieur ; & j'ai toujours observé que ces gens-là quand ils n'ont pas été attaquez de quelque maladie aiguë qui ait terminé leur carrière, sont mort d'un marasme ou d'une atrophie dont la cause n'a point été connue.

On ordonne à ces malades, mais sans succès le lait d'ânesse, les pectoraux, les narcotiques, & d'autres remedes de même qualité, qui n'ont point d'action sur la premiere cause de la maladie, & qu'ils prennent inutilement & à grands frais, jusqu'au dernier jour de leur vie.

Pendant ce tems-là les Chirurgiens après avoir donné la salivation au malade, & reçu leur paiement, leur promettent hardiment une parfaite santé sans recidive, & quand après cela ils tombent de nouveau malades étant attaquez d'accidens tout-à-fait differens des premiers, on ne pense en aucune maniere aux reste du levain verolique, qui est demeuré comme assoupi pendant quelque tems, & qui est resté ca-

ché au dedans , & qui se revivifie sous une nouvelle forme.

Cependant le Médecin quelque habile qu'il soit , n'a point d'occasion de soupçonner une cause venerienne , & le malade , soit par honte , ou par l'assurance qu'il croit avoir de sa guérison , ayant comme oublié ce qui s'est passé , n'en fait alors aucune mention.

A quel péril ne sont donc pas exposez ces sortes de malades , ne disant rien eux-mêmes de la cause de leur maladie , & les Médecins de leur côté combattant la maladie les yeux fermés , comme faisoient autrefois les gladiateurs!

Il y a eu pourtant quelques Auteurs plus fins que les autres qui ont préssenti cette vérité lorsque traitant des malades atteints d'une sciathique , ou d'un rhumatisme opiniâtre qui ne cedoient pas aux remedes ordinaires & propres à ces maladies , ils conseilloyent enfin d'avoir recours comme à une dernière ressource à la diete sudorifique , au moyen du Gayac , de la falsepareille , & des remedes semblables capables d'exterminer la cause du mal.

C'est néanmoins du peu d'égard que

l'on a à ces restes de verole qui demeurent quelquefois long-tems cachez, que procedent non-seulement l'état infirme des peres & des meres débauchez, mais que leurs infirmités se transmettent aussi jusqu'à leurs enfans, chez lesquels elles sont presque incurables, & qu'il n'est pas à propos de nommer, de peur que ces enfans innocens des pechez de leurs peres, étant parvenus à l'âge d'hommes, n'en souffrent sans raison quelque affront, n'en conçoivent de la tristesse, & n'en soient troublez à l'excès.

Car quoique la honte de ses propres vices soit infiniment plus touchante que celle à laquelle une naissance infâme, & les vices des peres nous forcent de prendre part, j'ai pourtant connu des hommes de distinction & d'un grand courage, qui n'étant pas nez d'un mariage legitime souffroient fort impatiemment que l'on leur parlât de leur bâtardise, quoique sourdement & en cachete dans des compagnies particulieres; & il regne en cela plus de sagesse & d'équité parmi les Turcs, chez qui il ne se fait point de transfusion des crimes des peres sur leurs en-

fans; & chez qui ceux qui sont nez d'un mariage illegitime n'en sont point des-honorez.

Le mal venerien est un poison.

Au reste il faut convenir que le mal venerien est une maladie venimeuse & desolante; & quoiqu'elle ne fasse pas périr si promptement les malades, cependant elle ne laisse pas de leur ôter sûrement la vie un peu plutôt ou plus tard, comme font dans certain espace de tems les piqueures & les morsures des animaux venimeux, à moins que l'on ne se serve à tems des remedes propres à combattre leur venin.

Tâchons donc à comparer en peu de discours la nature du venin veronique avec les autres venins.

Entre les autres signes des venins un des plus ordinaires est la grande pâleur du visage & de tout le corps, & le reffroidissement des extrêmittez qui sont fort sensibles dans les maux veneriens. Toutes les fois qu'on a pris du poison la nature fait tous ses efforts pour chasser la matiere venimeuse à la surface du corps & aux parties exterieures, comme on le voit par differentes taches, pustules, & exanthemes.

C'est aussi l'effet que produit le mal

venerien ; il ne paroît tantôt que de petites taches qui sont semblables aux taches de rouffeur , tantôt elles sont plus larges , rouges , ou un peu jaunâtres ; qui se montrent d'abord au front & aux tempes , ensuite à toute la tête , & enfin tout le corps s'en trouve couvert , & ce sont quelquesfois non-seulement des taches , mais des pustules & des tubercules qui s'elevent sur la peau.

Quand on a pris par la bouche des poisons chauds & corrosifs , on sent un grand feu dans la bouche , dans l'estomac , & l'on souffre de cruelles douleurs , ou des tranchées très-vives dans les intestins : ceux qui ont la verole sont toujours attaquez d'inflammation , & peu à peu d'ulceration au gosier ; leur estomac se trouve insensiblement abattu , & quoique leurs membres supportent mieux la violence des douleurs , j'ai vû quelquefois les intestins & les hypochondres de ces malades tourmentez de douleurs cruelles qui redoublaient vers le soir , mais qui sont ordinairement plus regulieres aux extrémités & aux autres membres.

Comparai-
son du venin
verolique
avec d'autres
poisons.

Enfin toutes sortes de venins demandent pour être promptement & heureu-

sement chassez , leurs propres reme-
des & leurs antidotes ; & la verole à moins
qu'elle ne soit attaquée par les reme-
des propres & spécifiques , sa virulen-
ce ne cede point aux reme-
des ordinaires , & ne se soumet pas aux métho-
des les plus sçavantes & les plus ap-
prouvées.

La nature
du venin vé-
rolique est
diverse.

Mais la nature du venin verolique
est différente , tant selon les regions
plus ou moins approchantes du Septen-
trion ou du Midi , que selon la diver-
sité des temperamens. Car dans l'Es-
pagne & dans le Portugal , où la ve-
role est souvent fort douce & fort trai-
table , on en parle vulgairement com-
me l'on fait ici des vapeurs de ratte ou
du scorbut. Car leurs Médecins étant
appellez auprès des Dames de qualité ,
d'ailleurs très-sages , leur demandent
sans façon si elles n'ont point la vero-
le , comme les Médecins leur deman-
dent ici & ailleurs si elles n'ont pas leurs
regles.

Et dans ces pays-là où quelque por-
tion de ce venin transpire sans cesse ,
plusieurs de ces malades reconnoissent
souvent qu'ils peuvent quelquefois pas-
ser tranquillement toute leur vie avec

cette maladie. Il n'en est pas de même dans nos climats, cette cruelle & facheuse contagion y fait des ravages tout-à-fait surprénans. Il n'y a point de fin aux tourmens que les malades endurent, à moins qu'on ne les adoucisse par quelques Médicamens, jusqu'à ce que la contorsion des douleurs, l'érosion des ulceres, la serosité virulente corrompant leurs os, les délivrent de toutes leurs miseres, & que leur cadavre tout pouri & tout déchiré ne soit pas même dans son infection en état de servir de pâture aux vers.

Ce même venin à raison de la diversité des temperamens, produit chez nous des effets bien differens; il est beaucoup plus difficile à exterminer dans les constitutions mélancholiques & bilieuses qu'il ne l'est dans les temperamens sanguins & phlegmatiques. Les jeunes gens attaquez de ce mal se rétablissent plus facilement que les vieillards. Il faut dire la même chose de la galle, des herpes, & de quelque autres maladies qui affligent differens temperamens.

Quels sont les temperamens le plus difficiles à guérir du mal vénérien.

Et comme la difference des temperamens fait produire aux purgatifs dif-

ferens effets , de maniere que l'un sera facilement purgé par les plus doux , & l'autre difficilement par les plus forts ; & comme le même remede donné dans la même à differens malades fera dans l'un une prompte & violente operation , dans l'autre une operation fort douce , & dans l'autre elle n'en fera aucune ; il faut dire la même chose des venins qu'il y en a qui causent la mort plûtôt ou plus tard , non-seulement par leur vertu pernicieuse , mais aussi selon la résistance de la nature plus ou moins considerable de celui qui a pris le venin.

Car l'opinion vulgaire de ceux qui s'imaginent que les Indiens ont excellé dans l'art de si bien préparer les poisons , qu'il ont pû fixer l'heure & le jour de faire périr avec la dernière précision ceux à qui ils en donnent , aux uns pour une semaine , aux autres pour un mois , pour un an , &c. cette opinion , dis-je , est une pure fiction , parce que la nature d'un homme ou d'un autre , comme on l'a dit des purgatifs , s'oppose plus ou moins à l'action du venin , & le réprime ou en empêche l'effet.

Il y en a qui s'imaginent que la verole n'a presque plus de force étant maintenant accablée d'années, & quelle tend vers sa destruction totale étant parvenue pour ainsi dire dans un âge décrepit. Il y a déjà long-tems que cette opinion a été adoptée par des sçavans, parce que les gens lettrez aussi-bien que les gens de cour peuvent quelquefois se laisser séduire à la flaterie & aux discours imposans.

Il n'est pas vrai que la verole soit moins à craindre de notre tems qu'aux tems passez.

Mais les partisans de cette opinion n'ont qu'à entrer dans nos Hôpitaux, ou à consulter des Chirurgiens qui ayent autant de probité que d'experience; ils y verront des malades qui sont accablez d'ulceres sans nombre, chancreux & rongeurs, des tophes ou des nœuds, des tumeurs gommeuses, des os cariez, des pourritures aux chairs, des phtyfies, des lipothymies, des cachexies, & la boîte de Pandore toute ouverte.

Qu'ils entendent aussi les horribles execrations de ces miserables, leurs gemissemens & leur heurlemens, & qu'ils nous disent après cela si Venus traite aujourd'hui ses esclaves avec cette grande douceur qu'ils veulent bien lui

attribuer ; & qu'ils jugent aussi qui de Mars ou de Venus en fait plus perir & laquelle de ces deux divinités prépare un plus mauvais sort à ceux qui se rangent sous ses enseignes.

La méthode de guérir la vérole est différente.

Pour ce qui est de la pratique que l'on suit pour guérir cette fâcheuse maladie, elle est aussi fort différente ; les uns la traitent par la salivation ; d'autres prétendent la guérir sans se servir du Mercure & par de certains secrets dont on connoît bien tôt l'ineptitude ; & d'autres enfin s'efforcent de dompter ce venin par les émétiques & les purgatifs tirez du mercure, y joignant une diete sudorifique.

Presque tous les Médecins & toute la société des Chirurgiens d'un commun accord se servent de la salivation comme de la méthode la plus courte & la plus efficace pour accomplir cette curation.

Il n'y a personne médiocrement versé dans la Médecine qui puisse nier que la salivation est de toutes les méthodes que la Médecine a jusqu'à présent inventées, la plus prompte & la plus efficace pour émousser puissamment le venin verolique, & subjuguier am-

plement sa pernicieuse malignité , quoiqu'elle ne soit pas toujours capable de l'exterminer entierement.

Certainement dans ces regions septentrionales qui sont sujettes à de grands froids & où le virus verolique exerce sa violence avec sa fureur , la salivation est préférable à tous les autres remedes connus pour donner de promptes treves à cette virulence , pour retarder ses pernicieux effets , & pour calmer très-promptement ses plus violens simptoms : & l'on ne peut même disconvenir qu'elle ne puisse guérir quelquefois absolument quelques-uns des jeunes sujets qui sont d'une bonne constitution.

Mais d'un autre côté si l'on considere les horreurs , & les peines souvent insupportables que cause aux malades cette terrible méthode , & les extrêmes dangers auxquels elle les expose , on ne scauroit s'empêcher de désirer au moins , & même de faire des vœux solennels pour découvrir une méthode plus agréable , plus sûre , & qui fasse moins souffrir les malades.

La maniere la plus sûre & la plus efficace de procurer la salivation , sont

les onctions mercurielles , dont notre célèbre Sydenham fait l'éloge , en disant que ce remede est comme le seul coin qui puisse entamer le nœud , *dignum nodo cuneum.*

Ce qu'on doit penser de la salivation. Mais il est important de sçavoir & d'examiner avec attention , combien de malades perissent vulgairement dans l'administration de ce remede , à quels périls elle les expose ; quels horribles gonflemens elle cause dans la gorge , à la langue , & à toute la tête , qui les menacent d'une prochaine suffocation , & dont les mains les plus expérimentées ont souvent beaucoup de peine à arrêter les effets.

Ceux qui font les frictions sçavent à la verité combien elles causent des diarrhées , des disenteries , des lipothymies aux personnes dont le temperament est opposé au mercure , mais ils ne se servent pas pour cela d'un autre moyen , ces froteurs s'en tiendront toujours à ce qu'ils ont appris de leurs maîtres.

Il se fait au surplus par cette salivation une grande fusion des humeurs , & une si abondante dissipation de tous les suc du corps , qu'il ne faut pas s'étonner que beaucoup d'esprits vitaux

se perdent en même-tems , sur-tout lorsque la melancholie qui a un grand pouvoir sur l'esprit, se joint à cette perte, qui fait mourir plusieurs malades qui succombent sous la rapide profusion de tant de fluides.

Combien donc un plaisir passager est-il souvent suivi de peines très-affligeantes ! & avec quel soin & quelle adresse ne doit-on pas éviter les charmes de ces dangereuses sirenes, si l'on veut vivre en santé, menager son temperament, & finir une longue vie par une vieillesse gracieuse.

Mais si l'on examine avec attention les vertus du mercure introduit dans le corps en si grande quantité, & charié par le mouvement circulaire en toutes ses parties, comme il arrive dans la salivation ordinaire, si l'on considère que les qualitez de ce mineral sont contraires à la nature humaine, qu'il est sur-tout l'ennemi du cerveau & des nerfs, puisqu'il cause la paralisie, & des tremblemens fréquens ; si l'on a égard aux tranchées & à l'accablement où il réduit l'estomac & les intestins, & à la pâleur plombée qu'il donne au visage ; si l'on fait reflexion sur le juge-

Ce qu'on
doit penser
du mercure.

ment unanime qu'en ont fait tous les anciens Médecins qui l'ont tous mis au rang des poisons : tout cela , dis-je , murement considéré , il est sans doute que tout Médecin qui a de la droiture se voyant obligé de traiter une maladie venimeuse , par le moyen d'un mineral généralement réputé pour un poison qui lui est pourtant proposé dans cette occasion , comme un souverain remede ; ce Médecin qui a de la probité , n'a point d'autre parti à prendre que de chercher un antidote qui soit propre , salutaire , & excellent pour combattre cette maladie , sans être par lui-même poison. Et si l'on peut trouver dans le carquois de la Médecine ordinaire des traits plus propres à frapper la maladie , on doit les préférer , si je ne me trompe , à ceux qu'il faudroit tirer des arsenaux , & des fabriques empruntées quels qu'ils fussent.

Cependant quoique la salivation ait été jusqu'à présent préférée par tout à toutes les autres méthodes , il est à remarquer que Jules Paumier Médecin de Paris , très-sçavant & très-célebre , qui avoit été disciple du grand Fernel , & qui a composé un livre des

maladies contagieuses écrit avec beaucoup d'érudition & d'élégance : cet excellent homme parlant de la salivation qui étoit de son tems fort en usage, comme elle l'est encore aujourd'hui, dit que de cent malades attaquez de la verole, il y en a à peine un seul qui soit parfaitement guéri par cette méthode, mais que tous souffrent des recidives, leur mal se renouvelant de quelques étincelles du venin qui avoient été assoupies, & cela ou plutôt ou plus tard, quelquefois même après plusieurs années : recidive qui jettoit ces gens là dans la langueur pendant tout le reste de leur vie ; & qu'il y en avoit eu plusieurs de sa connoissance qui avoient essuyé dix ou douze fois la salivation sans en tirer d'autres secours, que d'avoir souffert dans ces traitemens inutiles pour leur guérison, des douleurs inexprimables, & une si terrible suite de miseres, qu'il est mille fois plus avantageux à un homme raisonnable de mourir une fois que de mener une vie pire que la mort lorsqu'elle est accompagnée de tant de souffrances.

La méthode de de Fernel & de Paurmier est à préférer.

Pour moi après avoir fait de longues reflexions sur ces tristes événemens,

je n'ai pû comprendre , comment les méthodes de Fernel , de Palmarius , & d'autres Médecins d'un grand mérite plus sûres & plus agréables que celle de la salivation , ont eu si peu de sectateurs , & sont à présent absolument prosrites , si ce n'est pour les raisons suivantes.

10. Ces excellens Médecins avoient conçu une trop forte aversion contre le mercure à cause du grand préjudice qu'ils lui voyoient souvent apporter au corps des malades. Et Fernel le premier des Médecins de son tems , entreprenoit la cure de la verole sans le moindre usage des remèdes mercuriels pris interieurement , & promettoit hautement de les guérir tous par une méthode contraire , peut-être avec un peu trop de témérité , se fiant entièrement sur l'efficace de ses préservatifs , & sur une diette sudorifique très-exacte jointe aux purgatifs réitérez à certains intervalles.

Certes la seule entreprise d'une guérison si salutaire & si désirable à tout le genre humain , quand elle n'auroit pas eu tout le succès qu'on auroit pû en attendre , mériteroit à ce Médecin

toutes

toutes sortes de louanges , quoique l'usage de ce médicament que Pline appelle le venin de toutes choses , nous ait paru absolument nécessaire dans le traitement de ce mal , parce qu'un mauvais œuf , comme on le dit d'ordinaire , convient fort à un mauvais corbeau.

Pour ce qui est de Palmarius , il étoit mal content de la méthode commune d'employer le mercure , tant à cause de ses mauvaises qualitez qu'à cause des extrêmes douleurs que ressentent les malheureux à qui l'on a fait des onctions mercurielles ; qu'à raison de la méthode qu'il propofoit de guérir ce mal par le gayac , son amulette , ou par ses alexiteres joints au mercure qui étoit plus sûr & plus gracieux que les onctions propres à exciter une salivation qui épuise les forces des malades. Il propofoit enfin d'une maniere fort étendue plusieurs autres méthodes de guérir la verole plus sûres , plus agréables , & plus efficaces , mais peut-être de plus longue durée.

2^o Les Chirurgiens d'un commun avis préfèrent la salivation aux autres méthodes , ou parce qu'ils y font de plus gros gains , & qu'ayant par là les

malades sous leurs yeux ils les voyent avec plus d'affiduité , & les regissent sous un empire despotique , comme font les nourrices à l'égard de leurs nourrissons ; ou bien ils suivent cette méthode plutôt qu'une autre , parce qu'ils n'en ont pas appris d'autre dans leur apprentissage , ou qu'ils ne se veulent pas astreindre à la changer.

3°. Parce que les Chirurgiens ont eu l'adresse de s'emparer par tout autant qu'ils ont pû de cette partie de la Médecine , comme étant de droit de leur dépendance ; & que les Médecins ont méprisé de se charger de ces traitemens , tant à cause de leur salleté que pour être employez à d'autres exercices ; de maniere qu'ils les en ont laissez prendre possession , comme d'une fonction abandonnée au premier occupant.

4°. Parce que dans cette maladie , comme dans quelqu'autres , les sources qui ont un tems limité & seulement palliatives sont plus agréables aux malades que les cures radicales qui sont plus difficiles , & qui demandent des soins & des applications toutes particulieres. C'est pour cette raison que :

les narcotiques qui calment soudainement les plus violentes douleurs, plaisent davantage aux malades, & sont quelquefois préférés par les Médecins mêmes à toute autre méthode, qui laissant subsister les douleurs un peu plus long-tems, guérit aussi plus sûrement la maladie.

Joignez à cela que la salivation efface si bien tous les symptômes du mal venerien qu'il ne reste dès lors aucun soupçon de recidive, & que les malades se croyant guéris n'ont aucune raison valable de différer leur paiement à ceux qui les ont traités.

A l'égard de ces imposteurs qui n'ont en vûe qu'un gain sordide, & ces fripons de profession, qui sans mercure, sans régime, & véritablement sans causer aucune peine aux malades, leur promettent par des affiches publiques à la faveur de quelques prétendus secrets par une cure légère & très-courte une guérison infailible, il faut plutôt employer le bâton contre ces gens-là que des raisonnemens de Médecine, & employer l'autorité du Magistrat pour leur infliger les peines qu'ils méritent, parce qu'ils sont plus dignes de la corde

en qualité d'affronteurs publics , que d'être contredits par des raisons solides , & par toute la force des argumens décisifs.

Enfin le troisiéme & dernier moyen de guérir la verole , après avoir mis les défauts de la salivation & les tromperies des charlatans dans toute leur évidence , consiste à se servir des purgatifs & des émetiques mercuriels y joignant la diete désiccative des bois & des racines convenables , & un régime conforme à cette idée. Cette méthode demanderoit un discours plus étendu que les précédentes ; mais de peur que les fourbes & les charlatans dont on vient de dire deux mots , n'en tirent avidement quelque avantage pour se mieux conduire dans leurs mauvais procedez , je vais me renfermer dans peu de discours , & je me contenterai d'ajouter à ce que j'ai déjà dit , certaines remarques que je ne crois pas inutiles.

Quelques
remarques à
faire dans la
cure du mal
vénéérien.

Il faut premierement remarquer que les bois seccatifs , les gommés , les bois de Gayac & de sassafra , les racines de salspareille & d'esquine sont aussi favorables à la nature du corps & sont

aussi propres à la fortifier que le mercure est propre à lui nuire. Toutes ces drogues sont des moyens de soulager ceux qui sont atteints de cette maladie, mais ces moyens sont imparfaits aussi-bien que les alexiteres mercuriels, puisque sans le secours du mercure tout ce que nous pouvons operer est inutile.

Et quoique ces autres remedes seuls ne réussissent jamais, ne pouvant totalement éteindre & effacer le virus verolique s'ils ne sont joints au mercure, ils ne laissent pourtant pas d'augmenter les forces naturelles du corps, & de les entretenir & conserver; outre qu'elles changent la pâleur plombée du visage, symptome ordinaire du mal venerien, dans une couleur vive & animée qui marque une santé parfaite.

Il faut observer en second lieu que les purgatifs violens conviennent toujours moins pour combattre une maladie qui diminue beaucoup par elle même les forces des malades que les médicamens les plus doux & les moins irritans, & quand on est obligé de se servir d'une plus forte purgation il est

plus sûr d'y réussir dans les sujets foibles en se servant de senné , de la rubarbe , de l'agaric , du jalap , de l'épithime , du polipode , de la manne , des hermodactes , ou de quelques-uns d'entre eux les animant avec le sel admirable ou le sel carthartique amer , le sel polycreffe , le cristal de tartre ; par ces remedes , dis-je , le ventre est souvent lâché plus aisément & plus sûrement , & ces deux purgatifs souvent réitérez , ne portent point au corps des malades de si grands préjudices que la scammonée , la coloquinte , l'hellebore , qui troublent beaucoup le ventre , ou font des érosions aux intestins , ou les tourmentent par de violentes tranchées , ou même imprimant leur mauvaise qualité à tous les visceres & aux parties principales.

En troisième lieu , quoique l'on se serve indifferemment pour l'ordinaire des remedes mercuriels , & des onctions dans le traitement des verolez sans avoir égard à leur constitution particuliere ; il est pourtant à propos d'observer que les corps gras , phlegmatiques & reputez froids , sont ceux auxquels ils sont moins convenables ; & il est certain

que les desordres que cause le mercure dans le corps d'une semblable constitution ne se peuvent presque jamais réparer.

Les sanguins, les bilieux, & ceux qui sont du temperament le plus chaud suportent mieux l'action de ces sortes de remedes, que les froids & les mélancholiques; parce que l'intemperie chaude & seche des visceres est corrigée par les qualitez du mercure qui lui sont directement opposées, & lui sont même très salutaires, l'acrimonie farouche de la bile étant aussi par leur moyen fort adoucie.

Quatrièmement toutes les fois que ceux qui sont attaquez de la verole depuis long-tems, qui ont déjà souffert la salivation, ou qui après avoir été traitez par d'autres méthodes n'ont pourtant été soulagez que pour un tems, & dont le mal se montre de nouveau, ou prend une nouvelle forme, toutes les fois, dis-je, que ces malades tombent dans l'atrophie qui n'est causée ni par une phrisie pulmonaire ni par des vers, le Médecin doit religieusement s'abstenir de prescrire aucuns narcotiques, non plus qu'au-

eux médicamens restrainctifs.

Car la malignité du venin verolique ayant été diminuée par les précédens remedes , & déposée vers la sentine du corps , les propres anti-veneriens ne seront pas long-tems à produire leur effet , & le corps émacié du malade , & presque consommé par le virus reprendra chair contre toute attente.

Cinquièmement , comme le virus verolique est déjà bien émoussé & fort affoibli , que la violence de ses symptômes est beaucoup réprimée ; & que le foyer de ce venin qui n'est pas tout-à-fait éteint est caché sous la cendre , toujours en état de susciter de nouveaux troubles ; & comme il arrive quelquefois dans d'autres cas lorsque les malades souffrent des symptômes irréguliers , & des douleurs vagues ; pour lors les remedes nervins , arthritiques , amers , & antiscorbutiques convenables continuez pendant quelque tems en y joignant par intervalles de doux purgatifs , extermineront sûrement les restes de ce venin , & seront plus en état que tous les autres remedes , de rétablir enfin le malade dans sa parfaite santé.

Parce que ces remedes contraires à la corruption des humeurs malignes, sont tres-propres à conserver & à rétablir la santé, à prolonger la vie, & à en affermir les fondemens en fortifiant les esprits qui en sont le plus ferme appui.

Sixièmement, les enfans infectez du mal venerien par leurs nourrices, quoiqu'ils soient couverts de taches, de pustules, & d'ulceres, & qu'ils soient tourmentez de douleurs nocturnes, sont pourtant ceux que l'on guérit plus facilement, la farine de salspareille presque insipide, ou qui n'a du moins aucun dégoût mêlée dans leurs bouillies en quantité suffisante, y ajoutant en faveur de l'estomac une pincée de santal citrin qui n'a pas aussi de goût désagréable interposant de tems en tems, des purgatifs conformes à leur âge, cette farine, dis-je, a parfaitement guéri, comme je l'ai vû avec plaisir, des enfans du premier âge. Au reste il n'est pas necessaire d'avertir que les enfans ainsi gâtez par leurs nourrices, doivent en être sequestrez avant que l'on commence à les traiter.

Enfin il faut observer que lorsque l'on traite ces sortes de malades par une methode plus douce & plus benigne , que par cette rude & cruelle salivation , il ne faut pas se contenter de continuer les remedes pendant un certain nombre de jours précisément fixez , au-delà desquels il ne soit pas permis d'en faire un plus long usage ; mais qu'il y faut persister plus ou moins , selon que la malignité du venin rend la nature plus rebelle aux remedes , & jusqu'à ce que par le secours d'un régime convenable joint aux medicamens , le virus soit entierement détruit , & que tous les accidens soient absolument dissipés.

Avant que de finir , je ne sçaurois me taire sur une erreur du peuple également ridicule & pernicieuse qui s'est malheureusement répandue partout ; c'est que le vulgaire a entendu dire , que si un particulier infecté du virus approche une femme saine , il se délivre en même tems de tout le venin qu'il avoit contracté.

Combien de filles innocentes entr'autres ont été les victimes de cette erreur : mais quand la virulence venerienne a

infecté la masse du sang , que le sot peuple croye donc aussi , si la crédulité peut être la dupe de toutes sortes de fadaïses , qu'il croye , dis-je , qu'il peut ôter la massuë des mains d'Hercule , ou la foudre de celles de Jupiter ; & qu'il peut aussi par une espece d'enchantement déraciner les montagnes & les transporter ailleurs.

Mais pour finir sans un plus long délai , il se pourra faire que quelques-uns diront que j'ai trop maltraité une maladie , dont la benigne Venus fait présent à ses adorateurs ; cette aimable déesse , à laquelle les plus grands princes ainsi que les derniers des hommes n'adressent que trop souvent leurs vœux , & dont les charmes allument presque dans tous les cœurs une flamme impuissante avec la dernière facilité , m'accuseront , dis-je , d'avoir plus maltraité la cruauté de cette maladie , que plusieurs medicastres qui semblent la mépriser & la compter pour rien , comme ils le publient ; afin de faire mieux valoir une prétenduë science secreete , qu'ils prétendent avoir acquise avec beaucoup de peine par de longs voyages ; mais en effet , pour avoir lieu de

mieux vuider la bourse de ceux qui leur donnent leur confiance sans se défier de leurs ruses, pour opprimer leurs amis, & tourner toutes choses à leur profit contre toute sorte de justice.

Mais il est bien plus avantageux à un medecin qui a du sçavoir & de la probité, d'agir avec sincerité, que de se laisser conduire à l'avidité d'un gain sordide, & il est bien plus séant d'envisager l'utilité publique que la sienne propre. Une mediocre fortune qui est bien acquise ne cause aucun repentir: car on peut quelquefois se contenter de peu, & de grands biens ne satisfont pas toujours la cupidité de ceux qui les possèdent. Peu de choses suffisent pour mener une vie commode & réglée, & il est rare que le nécessaire manque absolument aux gens de bien; au lieu que dans le desir d'accumuler des superfluités, les soins & les inquiétudes qu'il faut prendre n'ont jamais de fin, les plus grandes peines ne sont point ennuyeuses, les rapines n'ont point de terme; comme si cette funeste illusion, qui accompagne toujours les avarés, les condamnoit à être pauvres dans l'opulence, indigens dans l'abondan-

ce , à passer toute leur vie dans l'agitation , & à ne jouir de rien avec tranquillité.

La briéveté de la vie s'écoule rapidement ; la grande pompe des équipages n'est pas nécessaire pour rendre ce départ agréable ; & il ne faut pas faire de grandes provisions pour un si court voyage.

Je crois qu'on ne peut mieux employer le tems de sa vie , qu'en le passant tout entier à faire du bien , & que le sage ne doit pas se plaindre de la mort de son corps quand elle est suivie de l'immortalité de son ame ; car nous serons sûrs de vivre véritablement quand nous serons affranchis de cette vie mortelle.

Ce que dit là-dessus le Philosophe Romain dans son traité de la vieillesse est excellent lorsque dans un âge déjà avancé , plein d'esperance & de consolation , son esprit aspirant aux joyes de l'éternité , faisant éloquemment l'éloge de la vieillesse : si je me trompe , dit cet excellent homme , en croyant les ames des hommes immortelles , je me trompe avec plaisir , & je serois fâché d'être détrompe pendant ma vie d'une erreur qui me plaît infiniment.

F I N.



T A B L E

DES MATIERES CONTENUES dans le premier Livre.

L E motif qui a porté l'Auteur à traiter ce sujet , <i>pag.</i> 1	a entre l'enfance & la puerilité , 9
Les Médecins souhai- toient , que cette matiere fut bien traitée , 2	De quels moyens il faut se servir pour connoître les mala- dies des enfans , 10
Elle est pourtant plus facile à traiter qu'on ne croit vul- gairement , 4	D'où dépendoit l'in- certitude dans cette connoissance , 12
On le prouve par la difference des âges & des temperamens, <i>ibid.</i>	Qu'il faut moins ob- server le pouls des enfans , aussi bien que leur urine , 13
Les maladies des en- fans n'ont qu'u- ne seule & même cause , 6	La cause primitive de leurs maladies , 14
Quelle elle est , 7	Que la santé de l'en- fant dépend de celle de sa mere , <i>ibid.</i>
Combien l'administra- tion des remedes donnez à propos est utile dans les fie- vres , 8	Pourquoi la bonne santé des autres ani- maux est plus sûre- ment transmise à leur progeniture que celle de l'homme à la sienne , 18
Quelle difference il y	On rapporte les autres

T A B L E

causes des maladies des enfans, 19 Par exemple, qu'elles sont fort susceptible du froid, 20 Le mauvais lait de la nourrice, 21 La narration sincere du continuel danger où les enfans sont exposés entre les mains des nourrices de louage, 22. & 23 Leur faire manger trop tôt de la viande, 24 Aussi bien que la boisson prématurée des liqueurs spiritueuses, 25 Pourquoi le vin est utile aux filles adultes, & pourquoi les acides leur sont préjudiciables, 27 Qui sont ceux à qui le vin est utile & ceux qui en sont blesez, 28 Ce qui est plus nuisible aux enfans, 29 Toutes les causes des maladies des petits enfans se rassemblent en une <i>ibid.</i> L'histoire des maladies des enfans, 30	Tous leurs accidens sont causez par un acide prédominant, 33 Que les Médecins ne doivent pas s'en faire accroire sur la facilité qu'ils ont à inventer des systèmes, mais sur le succès de leur pratique, 36 Qu'Hipocrate n'a pas tiré les indications curatives des premières qualitez, mais des secondes, 38 Le pronostic des maladies, 41 Leur cure, 44 L'éloge de Sylvius Delboe & en même tems sa censure, 44 Quel doit être le principal fondement du traitement des enfans, 46 Il y a deux indications curatives, 47 Le célèbre Sydenham a été le premier à nous fraier le chemin de purger même dans les fièvres, 48 Les grandes utilités de la purgation, 50
--	--

DES MATIERES

- Que la purgation est très-convenable à la fièvre épidémique qui regne à présent , 52
- La premiere indication consiste à bien préparer l'acide, 53
- Que la préparation des humeurs dont on u- soit autrefois , étoit vaine & inutile , 54
- Pourquoi la plupart des Médecins négli- geoient ancienne- ment de purger dans les fièvres , 56
- La préparation des hu- meurs par les sudo- rifiques , & les ale- xiteres rendent sou- vent la maladie plus fâcheuse , *ibid.*
- La coction des humeurs est plutôt procurée par des évacuations que par d'autres re- medes , 57
- Le dénombrement des remedes préparans, 58
- Quels sont les coquil- lages que l'on doit préférer aux autres, 59
- Remarque qui merite l'attention de ceux qui donnent volon- tiers & gratuite- ment leurs remedes aux Pauvres , 61
- Qu'il faut peser avec beaucoup de réserve les sentimens des autres sur la vertu des remedes , 63
- Pourquoi l'on ne met pas les Magisteres au rang des prépa- rans , 64
- Pourquoi ni les sels vo- latils ni les esprits volatils , ni les sels lexiviels ni toutes sortes de remedes fort chauds , ne sont pas beaucoup à esti- mer , 65
- Parce que les prépa- rans sont tirez des anodins les plus puissans , 66
- Leur usage fort dimi- nué ; que les Méde- cins n'ont pas beau- coup observé cette qualité , 67
- Par où il faut plutôt juger de l'habileté des Médecins , 68
- On se sert d'une petite fable pour répondre à une objection , 73
- L'on donne quelques formules

DES MATIERES.

- formules de doux purgatifs , 74
- Comment il faut quelquefois se comporter pour remedier à des accidens bizarres & qui n'ont aucune suite , 75
- Remarque sur l'usage réitéré du Mercure doux vulgaire trois fois sublimé, qui est dangereux, & sur celui qui a été sublimé, 12. & 13 fois , dont l'effet est plus sur , *ibid.*
- L'observation d'un célèbre Medecin sur l'usage de ce remede aux affections comateuses des enfans , 76
- Emplâtre qu'il faut appliquer sur la région de l'ombilique , 78
- L'exaltation légitime de la Rhubarbe sur tous les autres purgatifs , *ibid.*
- Ce qu'on doit penser de l'aloës , 79
- On passe plus loin dans la methode curative , *ibid.*
- Le traitement des enfans un peu plus avancé en âge , *ibid.*
- Les précautions qu'il faut prendre la premiere fois qu'on purge les enfans, 80
- Qu'il faut très-rarement mettre en usage les forts purgatifs en traitant les enfans du premier âge, 81
- Quelques objections de la part d'Hippocrate qui font contre nous , & contre l'usage des purgatifs dans les fievres , 82
- La réponse que l'on y fait , *ibid.*
- L'erreur de quelques Medecins qui usent trop tard de la purgation , 85
- De la saignée au sujet des enfans , *ibid.*
- Le reproche que l'on fait à certains Chymistes ennemis hautement declarez de la saignée , 86
- Le portrait succinct de ceux qu'on appelle adeptes , 87
- La vertu & les facultez des coquillages , 88
- Ce qu'il faut entendre sous ce nom , 90
- L'ignorance des quali-

T A B L E.

- tez de l'opium a été
cause qu'on en a fait
un usage immodéré,
92
- Les narcotiques dans
le traitement des
enfants ne sont ni né-
cessaires ni d'un usa-
ge fort sûr , *ibid.*
- L'on raille un Medec-
cin favorable aux
narcotiques , 93
- L'on fait connoître
que l'usage des re-
medes fort chauds &
des cordiaques est
dangereux dans la
cure des maladies
des enfans du pre-
mier âge *ibid.*
- Sçavoir si l'usage des
coquilages cause des
obstructions , 95
- Ce que les anciens de
concert ont pensé
des acides , 97
- Que l'usage que nous
faisons encore plus
qu'ailleurs des aci-
des nous donne lieu
d'en apprehender les
suites , *ibid.*
- Ce qu'il faut penser
des crises , *ibid.*
- Que la nature des cri-
ses demande des é-
vacuations differen-
tes , même dans les
fièvres , 99
- Ce qu'il faut penser de
l'usage & des quali-
tés des précipitans ,
100
- Que les purgatifs sont
les principaux pre-
cipitans , 101
- Comment les fièvres
les plus simples de-
viennent souvent des
fièvres qu'on appelle
malignes , 103
- La méthode des Turcs
de traiter la peste ,
104
- Que la cause des fié-
vres est le plus sou-
vent parmi nous la
repletion , 106
- Qu'il n'est pas vray ,
comme quelques
sçavans Medecins
se l'imaginent , que
les esprits animaux
dans les fièvres ne
sont infectez d'au-
cun venin , 107
- L'on n'approuve pas
la notion de mali-
gnité dans les fié-
vres , 108
- Quels sont les sudori-
fiques , & jusqu'à

DES MATIERES

- quel point sont-ils utiles, 110
- Histoire de la fièvre qui a été très épidémique l'année précédente, 111
- De la sortie des dents difficile chez les enfans, 114
- Sa curation, 115
- La sortie des dents a deux tems, *ibid.*
- Quel instrument est plus propre à inciser les gencives des enfans, 116
- Que l'application des sangsues est fort convenable pour avancer la sortie des dents, 117
- La cure des aphtes, 118
- Pourquoi les enfans y sont si fort sujets, 119
- Pourquoi les medecins ont coutume de juger du temperament par l'inspection de la langue, *ibid.*
- Comment on guerit la diarrhée. 121
- Du vomissement des enfans, *ibid.*
- En quels cas & avec quelles précautions on peut permettre aux enfans l'usage immodéré des narcotiques, *ibid.*
- Quel est l'émetique que l'on peut quelquefois donner aux enfans sans les exposer à un grand peril, 123
- Quels sont les spécifiques contre les tranchées des enfans, *ib.*
- Quels sont ceux des convulsions, 125
- Que ces remedes n'ont point un effet sûr dans les accès convulsifs, mais bien dans les intervalles; & qu'il est même quelquefois nécessaire d'y joindre la saignée 126
- Les antiépileptiques des Anciens ont rarement les facultés spécifiques qu'on leur attribue, 127
- L'exemple d'une petite fille qui fut attaquée de convulsions très-violentes, fut guerie par des remedes très-simples, 128
- Ce qui fait voir que les

T A B L E

<p>épipastiques ne conviennent pas aux enfans du pre- mier âge, 130</p> <p>Remarque qui est assez importante, 131</p> <p>Les remedes les plus convenables dans les convulsions, <i>ibid.</i></p> <p>Il y a un remede très- singulier pour la vraye manie, 131</p> <p>Il y en a qui sont parti- culiere à la petite verole, & à la rou- geole des enfans, 134</p> <p>Preuve tirée de la na- ture de la petite ve- role contre l'usage d'un regime trop chaud, 135</p> <p>La plûpart des hom- mes s'eloignent de la verité, & qui sont ce x qui en appro- chent le plus 136</p> <p>Nous avons des exem- ples de plusieurs en- fans qui ont été dé- livrés de leurs fié- vres par notre mé- thode, 137</p> <p>Observation notable du préjudice qu'ap- porte l'aloës dans les fièvres des petits en-</p>	<p>fans, 138</p> <p>La cure d'un enfant presque déploré par une atrophie vermi- neuse, <i>ibid.</i></p> <p>Nouvelle description de l'Æthiops mine- ral comparé avec la vulgaire, 158</p> <p>Objection contre no- tre methode, 161</p> <p>Reponse à cette ob- jection, 162</p> <p>Ce que l'on doit pen- ser de la Chimie, 163</p> <p>Les vins medecinaux & les teintures se peuvent fort bien préparer sans feu 165</p> <p>L'Elixir de propriété préparé par une in- fusion froide, est plus agréable à l'es- tomac, que celui qui est préparé par une infusion chau- de à l'ordinaire, <i>ib.</i></p> <p>C'est pour cela que ceux qui sont trop infatuez de la Chi- mie, languissent souvent dans la pau- vreté, 167</p> <p>Quelle conduite on doit suivre pour a-</p>
--	--

DES MATIERES.

<p>masser des richesses 168</p> <p>L'excellence des ouvrages de la nature au-dessus de ceux de l'art 169</p> <p>La défense de la matiere medicinale qui est répandue ample-ment dans les Livres de Dioscorides & dans les autres Livres des Anciens; & la préférence qu'on doit lui donner sur celle des modernes, 171</p> <p>L'on fait l'éloge de Mollerus qui a sçu reduire les écrits de Matthiole & de</p>	<p>Dioscorides à la pratique medicinale, 172</p> <p>Il n'y a aucune matiere medicinale qui puisse subsister sans une bonne méthode de guerir, <i>ibid.</i></p> <p>L'on propose aux curieux l'explication de deux admirables phœnomenes, dans lesquels on observe toujours des signes permanens de la puissance souveraine. On en propose quelques autres qui ne sont pas indignes des reflexions des gens d'esprit, 173</p>
--	---

TABLE DES CHOSES qui sont contenuës dans le dernier Livre.

<p>POURQUOI un Medecin très-sçavant n'a rien écrit des maladies de la tête, 184</p> <p>De l'Épilepsie, 186</p> <p>La description de ses accès, <i>ibid.</i></p> <p>Pourquoi on l'appelle</p>	<p>maladie sacrée, 187</p> <p>Sa cure, <i>ibid.</i></p> <p>Deux simptoms considerables, dont les Auteurs n'ont pas parlé. Comment on les détruit, <i>ibid.</i></p> <p>D'une paralysie generale à l'exception de</p>
---	---

T A B L E

la tête ,	193	tit & des forces suf-	
Sa cause	<i>ibid.</i>	fisantes ,	204
Sa cure ,	194	D'où venoit cet acci-	
Les vertus de la Tere-		dent ,	<i>ibid.</i>
benthine ,	196	Sa cure ,	205
S'il faut l'attribuer aux		La petite verole cau-	
vents ,	197	lée par des vers ,	207
Les troubles que cau-		Après la fièvre secon-	
sent les vents ,	<i>ibid.</i>	daire guérie , les vers	
Du Diabete ,	198	en produisirent une	
La suppression totale		autre ,	208
le précède ,	<i>ibid.</i>	Sa cure ,	209
La description du Dia-		Cinquante - six vers	
bete ,	199	longs de neuf pou-	
Xenocrates medecin		ces sortis des in-	
guerissoit toutes les		testins ,	210
maladies par le		La maniere d'extermi-	
moien des excre-		ner cette vermine ,	
mens & des urines ,		& d'en empêcher le	
<i>ibid.</i>		retour ,	211
Le Diabete est la diat-		Le sel purgatif amer ,	
rhée des reins ,	200	<i>ibid.</i>	
La cure d'un vieillard		Ce que c'est ,	<i>ibid.</i>
de 80. ans ,	<i>ibid.</i>	Le sel gemme est pres-	
Les eaux minerales de		que la seule de la	
Bristol ,	202	vertu purgative des	
De l'usage du vin de		eaux minerales ,	212
Bourdeaux dans cet-		Ces sortes d'eaux mi-	
te maladie ,	<i>ibid.</i>	nerales ne sont pas	
D'une plaie des pou-		d'un trop bon usage	
mons ,	203	<i>ibid.</i>	
Louange ironique d'un		D'où l'on peut tirer la	
combat singulier ,	<i>ib.</i>	cause de la salure de	
Le blessé étoit arrêté		l'eau de la mer ,	213
dans son lit sans fié-		De l'Esquinancie ,	214
vre avec bon appe-		Ce qu'il faut faire	

DES MATIERES

- quand la déglution
 est entierement a-
 bolie , *ibid.*
 Sa cure , 215
 La précaution que l'on
 doit prendre en se
 servant du souffre ,
 216
 De la petite verole ir-
 reguliere , ou ac-
 compagnée de la
 rougeole , *ibid.*
 De la petite verole de
 la Reine d'Angle-
 terre , 216
 La theriaque est quel-
 quefois d'un funeste
 usage , 218
 L'histoire & le progrès
 de ces petites vero-
 les si malignes , 219
 De l'affection hilt-
 rique , 222
 Sa cure , 223
 L'on donne souvent
 mal - à - propos des
 narcotiques aux
 femmes histeriques
 pour leur procurer
 le sommeil , 225
 Les narcotiques , sont
 sur-tout pernicious
 aux acouchées , 226
 Les desordres qu'ils
 causent , 227
 De la cardialgie . du
 vomissement , & de
 la colique , *ibid.*
 La cure de la cardial-
 gie , 228
 La formule de Bath
 pour les tranchées
 de l'estomac & des
 entrailles , 229
 Que la douleur de co-
 lique est une mala-
 die de l'estomac ,
 & non de l'intestin
 colon , 230
 Le denombrement des
 juleps des anciens
 medecins , 232
 Précaution contre la
 colique , 233
 La cure d'un violent
 accès de colique ,
 234
 Du flux excessif d'Hé-
 morroides , 236
 La fomentation d'es-
 prit de vin rectifié
 est propre à l'arrê-
 ter , 237
 La même fomentation
 convient pour arrê-
 ter le flux excessif
 des mois , 238
 De la maladie vene-
 rienne , 240
 De son origine , & si
 elle est fort ancien-
 ne , 241

TABLE DES MATIERES.

- Quelques preuves de son antiquité , 242
- Que cette maladie est une suite inseparable de la débauche , *ibid.*
- Et que les débauchez y sont toujours exposez 244
- Si la verole a regné du tems d'Hyppocrate , 246
- Qu'il est fâcheux que les medecins ayent abandonné la cure de cette maladie à des ignorans , 247
- Cette maladie est un Prothée , 248
- Qu'il y a d'autant plus de differences dans cette maladie qu'elle est souvent moins connue , 249
- La verole donne lieu à beaucoup d'autres maladies , 251
- La verole est une maladie venimeuse , 252
- Sa comparaison avec les autres venins , 253
- Combien le venin de la verole est divers , 254
- Quels sont les tempe- ramens qui resistent moins aux insultes de la verole , 255
- Si la verole est à present plus traitable qu'elle ne l'étoit anciennement , 257
- Les differentes manieres de la traiter , 258
- Ce qu'il faut penser de la méthode de la salivation , 260
- Remarques sur les mauvais effets du Mercure , 261
- Pourquoi les méthodes de Fernel , de Paumier & d'autres medecins cedent d'ordinaire à la salivation , 263
- Quelques précautions à prendre qui sont de consequence , & qui regardent la cure de la verole , 268
- La ridicule pensée du peuple qui s'imagine , qu'on peut se guérir de la verole quand on a aussitôt commerce avec une femme saine , 274
- Conclusion, 275 & suiv.

Fin de la Table.

